



Marine Tarillon-Pimet

Traduction et présentation analytique de la nouvelle *Giochiamo ?* de N. Ammaniti et A. Manzini

TARILLON-PIMET Marine. *Traduction et présentation analytique de la nouvelle Giochiamo ? de N. Ammaniti et A. Manzini*, sous la direction d'Ismène Cotensin. - Lyon : Université Jean Moulin (Lyon 3), 2017.
Mémoire soutenu le 13/06/2017.



Document diffusé sous le contrat Creative Commons « Paternité – pas d'utilisation commerciale - pas de modification » : vous êtes libre de le reproduire, de le distribuer et de le communiquer au public à condition d'en mentionner le nom de l'auteur et de ne pas le modifier, le transformer, l'adapter ni l'utiliser à des fins commerciales.

Traduction et présentation analytique de la
nouvelle *Giochiamo ?*
de N. Ammaniti et A. Manzini

Marine TARILLON-PIMET

Sous la direction de Mme Ismène COTENSIN,
Maître de conférences en littérature et civilisation italiennes à
l'Université de Lyon 3.

Traduction et présentation analytique de
la nouvelle *Giochiamo* ?
de N. Ammaniti et A. Manzini

J'adresse mes remerciements à toutes les personnes qui m'ont aidée et encouragée dans la réalisation de ce mémoire.

En premier lieu, je tiens à remercier M. Girard, qui a eu raison de m'orienter vers ce travail. Je remercie également Mme Cotensin, pour sa patience, ses précieux conseils et le temps consacré à ce mémoire.

Je voudrais également remercier particulièrement Chiara Valzelli, pour son aide précieuse et ses explications passionnées.

Enfin, je remercie Stella et Manon pour leurs nombreuses relectures au cours de ces derniers mois.

Table des matières

I. Traduction	8
II. Analyse de la traduction	40
Introduction	40
A. L'univers et les influences de Niccolò Ammaniti	42
1. Parcours littéraire et productions	42
2. La Jeunesse Cannibale et la culture punk	42
a. La Jeunesse Cannibale	42
b. Pulp, punk et <i>splatterpunk</i>	44
c. Le <i>splatterpunk</i> en France	46
d. Joe R. Lansdale	47
3. L'enfance	47
a. Dans les œuvres d'Ammaniti	47
b. Oscar Wilde	48
B. Le mélange de la littérature de l'horreur et de l'enfance dans <i>Giochiamo ?</i> ..	50
1. Présentation de <i>Giochiamo ?</i> :	50
2. L'horreur de <i>Giochiamo ?</i>	51
a. Le réalisme du récit	51
b. <i>Freaks</i> : le monstre	52
c. Frontière entre réalisme et fiction	52
3. L'enfance dans <i>Giochiamo ?</i>	53
a. Le Géant égoïste	53
b. Intertextualité et réécriture	53
c. Les autres éléments de l'enfance	54
C. Analyse de la traduction	56
1. La vulgarité de Fabietto et le dialecte romain	56
a. Traitement général du dialecte romain	56
b. Registres de langue, vulgarité : difficultés	57
Expressions courantes	57
Expressions romaines	59
Strozzi Capozzi : Explication de mon choix	61
2. Les noms propres	62
a. <i>Fabietto</i> — <i>Flavione</i> : le problème de la traduction des suffixes	62
b. Topolone	63
3. Équivalences, explicitation, intraduisibilité	64
a. Les cas d'explicitation	64
Notes explicatives	64
Explicitations au sein du texte	65
b. Équivalences	66
c. La comptine	67
4. La traduction d'une traduction : les passages de la fable	68
Conclusion	70
III. Annexes	71
Annexe 1. <i>Giochiamo ?</i>, Niccolò Ammaniti et Antonio Manzini	71
Annexe 2. <i>The Selfish Giant</i>, Oscar Wilde	109
IV. Bibliographie	114

I. Traduction

On joue ?

Le poisson-chat est comme la nature elle-même. Il existe, c'est tout. Il n'a pas de principe moral par lui-même, il n'est que pure obstination aveugle. Il continue à se présenter car il ne sait rien d'autre et ne comprend pas le peu qu'il sait.

JOE. R. LANSDALE

1.

Mamie Flaminia, à quatre-vingt-six ans, tenait encore bon. On lui avait enlevé quelques mètres d'intestin, mais elle résistait dans ce lit d'hôpital, attachée à la vie comme une tique.

Son petit-fils, Fabio Ricotti, surnommé Fabietto, était assis à côté d'elle. Il serrait dans ses mains un livre jauni par l'usage. — Alors, mamie, tu veux que je te lise une histoire ?

La vieille dame, les bras le long du corps, respirait difficilement dans son masque à oxygène.

Fabietto déplaça le tabouret et se rapprocha du lit.

Elle avait les yeux entrouverts et il était difficile de savoir si elle dormait ou non.

Le père de Fabietto l'avait dit : « Ta grand-mère est une Ricotti. Souviens-toi de ton arrière-grand-père : il a été touché en pleine poitrine sur le mont Grappa, il est rentré à la maison et il a fait sept enfants. On est des durs à cuire, nous. »

— Mamie, tu es réveillée ?

On l'avait gavée de morphine, qui sait si elle comprenait quelque chose.

Ok, c'est moi qui vais la lire, au moins ça fera passer le temps... se dit Fabietto, et il commença sa lecture.

Tous les jours après l'école, les enfants allaient jouer dans le jardin du géant. C'était un beau et grand jardin couvert d'herbe tendre. Ici et là poussaient des fleurs semblables à des étoiles. Les oiseaux se posaient sur les arbres et chantaient avec une telle douceur que les enfants cessaient de jouer pour les écouter.

— Comme nous sommes heureux ici ! se disaient-ils.

Un jour, le géant revint. Il était allé voir son ami, le sorcier de Cornouailles, et cette visite avait duré sept ans.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? demanda-t-il d'une voix bourrue, si bien que les enfants s'enfuirent.

— Ce jardin, il est à moi et rien qu'à moi ! — dit le géant. — Tout le monde le sait : personne, à part moi, ne peut jouer ici.

Alors, il construisit un mur tout autour, et il y afficha un avertissement :

LES INTRUS SERONT PUNIS

C'était un géant très égoïste.

Les pauvres enfants ne savaient plus où aller jouer. Ils tentèrent de jouer dans la rue, mais elle était poussiéreuse et pleine de cailloux. Après l'école, ils erraient autour du haut mur et parlaient du jardin.

— Comme nous étions heureux ! — se disaient-ils.

Puis vint le printemps, et partout dans la campagne l'on vit des fleurs et des petits oiseaux.

L'hiver ne régnait plus que dans le jardin du géant. Les petits oiseaux ne prenaient pas la peine d'y chanter car les enfants n'y venaient pas, et les arbres oublièrent de fleurir.

Seules la neige et la glace étaient satisfaites. — Le printemps a oublié ce jardin ! — s'exclamèrent-elles. — Nous habiterons donc ici toute l'année.

Elles invitèrent le vent du Nord. Ce dernier arriva, enveloppé d'un lourd manteau de fourrure, et il soufflait toute la journée dans le jardin, faisant tomber toutes les cheminées.

— C'est un endroit délicieux —, dit-il. — Nous devons aussi inviter la grêle.

Et la grêle arriva. Cette dernière, trois heures par jour, frappait le toit du château jusqu'à en rompre les tuiles.

— *Je ne comprends pas pourquoi le printemps tarde tant à venir* —, disait le géant égoïste, en regardant, depuis sa fenêtre, son jardin gelé et blanchi. — *J'espère que le temps va changer.*

Fabietto ferma le livre en soupirant.

Trop chaud. Si seulement la neige et la glace pouvaient venir s'installer à l'hôpital.

Mamie Flaminia ronflait. Et dire qu'il y avait à peine quinze ans, c'était elle qui lui lisait les fables en été, dans l'appartement près de la pinède de Torvajonica.

Les fables de ce livre-là, justement. Il le posa sur la table et regarda sa montre. Il restait encore trois heures avant que sa sœur Lisa ne vienne le remplacer.

Il ramassa par terre un magazine automobile, *Quattroruote*. Il feuilleta pour la centième fois les pages de tests des SUV.

Il n'y avait rien à dire, la Cayenne bottait le cul de toutes les autres.

Mais bon, c'est une voiture qui plaît beaucoup aux Albanais, et ils te la volent et l'emportent à Tirana juste pour la remplir d'oignons. Je pourrais prendre le Rav4 de Toyota. Il a un excellent rapport qualité prix.

Ce n'étaient que des idées en l'air. Les conditions économiques de Fabietto Ricotti frôlaient la pauvreté. Il n'avait même pas réussi à trouver cinq-cents euros pour passer une semaine en Crète avec sa fiancée, Alexia.

Il prit son portable et chercha le numéro d'Alexia dans le répertoire, mais il laissa un moment son doigt sur la touche d'appel, et puis il renonça.

C'était trop cher, et cette idiote n'avait même pas activé l'offre « Summer Passport ».

Mais je pourrais lui envoyer un SMS, par contre.

Elle était partie depuis trois jours et il n'avait pas encore réussi à lui parler. Il lui avait envoyé une dizaine de SMS sans même recevoir un semblant de réponse.

Y'a peut-être pas de réseau en Crète. Ou peut-être qu'elle les lit et qu'elle ne répond pas.

Rien qu'à l'idée d'être ainsi ignoré, un relent acide lui remonta de l'estomac.

Les glaces me provoquent des remontées acides, pourquoi est-ce que je continue à en manger ?

La vérité était que sa schtroumpfette lui manquait terriblement, et c'était la raison de ces colites nerveuses.

Je me suis jamais senti mal à cause d'une femme de toute ma vie, c'est quoi ce truc ?

Il avait toujours été un fervent défenseur du couple ouvert.

— Alexia, écoute-moi, si on est toujours collé l'un à l'autre, on va s'étouffer tout de suite. Si l'un d'entre nous veut voyager seul, ou sortir deux fois par semaine avec des amis, c'est normal. Si on se fait confiance, où est le problème ? — lui avait-il dit quand ils s'étaient fiancés six mois auparavant.

Et pourtant, il y avait un problème.

Alexia avait un peu trop pris ces mots au pied de la lettre. Elle n'en faisait plus qu'à sa tête, à tel point que cela commençait à agacer Fabietto.

Il avait exposé cette vision moderne du couple dans le but de partir l'été à Minsk avec des amis, pour aller draguer les Biélorusses pendant qu'Alexia irait chez ses grands-parents à Soverato, comme toujours.

Mais le destin avait bouleversé tous ses projets.

Elle était partie en Grèce avec les gens de sa salle de sport, et lui était coincé au chevet de sa grand-mère, sans un sou.

Mick, un ami qui en savait long à ce sujet, l'avait averti. « Ah, Fab', mais qu'est-ce que tu fabriques ? Si tu donnes de la liberté aux femmes, elles s'enfuient et tu ne les revois plus. »

La preuve que Mick avait raison était qu'Alexia ne répondait pas à ses messages. Et c'était une connerie de penser qu'il n'y avait pas de réseau en Crète, les vendeurs de chez Tim¹ de la piazza Bologna lui avaient assuré que la couverture du réseau était bonne.

Il imaginait Alexia, avec Lalla et Loredana, les seins à l'air sur la plage de La Canée, à faire les idiots avec des touristes allemands.

Il mit une main sur son front.

Qu'est-ce que j'ai foutu !

Faut que j'aille la retrouver. Je peux pas continuer comme ça. Je lui ferai une belle surprise. Elle sera tellement contente, Alexia !

Mais le problème, c'était qu'il ne trouverait jamais l'argent pour aller en Grèce, même en prenant le plus pourri des vols charters. Il avait demandé à Lisa de lui en prêter, mais elle était encore plus fauchée que lui.

¹ Réseau mobile italien.

Il ne lui restait plus qu'à mourir de chaud et regarder sa grand-mère mourir.

Si seulement je pouvais juste trouver une amourette de vacances, avec n'importe quelle allumeuse...

Mais Roberta était à Riccione et Giovanna était partie en Espagne. Il avait rencontré une infirmière dans ce service, une petite blonde de Ceccano qui aurait pu être d'accord, mais elle aussi était partie en vacances.

Fabietto se passa les mains dans les cheveux. Ils étaient mouillés. Il y avait tant d'humidité dans cet hôpital que de la mousse poussait sur les murs. Il avait lu quelque part qu'avec l'humidité, la chaleur se multipliait par trois, ou un truc dans ce genre.

Et ça, c'est la santé italienne. Bravo. Et c'est encore nous qui payons les impôts.

Il se leva et essaya de régler le climatiseur. Il était dans un état pitoyable. Il faisait le bruit d'une bétonnière.

— Flavio ! Flavio ! Le chien ne doit pas rester sur le lit.

Fabietto sursauta de peur.

La momie qui se trouvait dans le lit près de celui de sa grand-mère avait ressuscité.

— Flavio ! Je t'en prie, fais descendre le chien —, continua la dame.

Fabietto s'approcha pour l'observer. Son visage n'était plus qu'un crâne avec un peu de peau dessus. Deux tubes lui sortaient du nez et ses lèvres disparaissaient dans sa bouche édentée.

Elle est en train de délirer.

— Flavio... ?

Fabietto se gratta la nuque. — M'dame, y'a aucun Flavio ici !

— Ah... c'est bien... Flavio... joue, joue... le chien, Flavio.

Fabietto éleva la voix. — Non madame, j'connais pas de Flavio et y'a pas de chien ! Vous êtes à l'hôpital !

Pendant un instant, il sembla que la vieille dame avait compris quelque chose ; elle se tut, mais soudain elle souleva sa main livide et difforme, la porta à son visage et essaya d'arracher les tubes de son nez.

Fabietto lui bloqua la main. — Non m'dame, doucement avec vos mains... Laissez ces tubes tranquilles !

La vieille se calma. Elle étendit les bras le long de son corps et commença à ronfler. Fabietto allait retourner auprès de sa grand-mère, quand un cri traversa la chambre commune : — Iolanda !

C'était encore la vieille.

Fabietto posa la main sur son torse et se tourna furieux vers elle : — Et quoi encore madame ! Vous allez m'faire avoir une attaque !

— Iolandaaa ! hurla-t-elle encore plus fort.

— Y'a pas d'Iolanda ici ! C'est compris ?

— Flavio ! Flavio !

Désormais, ils se criaient dessus.

— Mais vous faites chier ! Y'a pas d'Flavio, y'a pas d'Iolanda ici ! Y'a pas d'infirmière, y'a personne, putain !

La vieille criait comme si elle subissait le supplice de la roue sous l'Inquisition. Fabietto, exaspéré, se mit à hurler en direction de la porte de la chambre : — Infirmièèère !

Soudain, la veille femme se tut et resta immobile, les yeux grands ouverts.

Le tracé de l'électrocardiogramme, sur le moniteur à côté du lit, n'affichait plus qu'une ligne horizontale.

— Oh ! Madame... vous m'faites pas d'mauvaise blague, hein ? — Il lui prit la main.

Il la secoua, mais il ne se passa rien. Il lâcha son bras, qui retomba sans vie sur le matelas.

Fabietto se prit la tête dans les mains. — C'est pas vrai m'dame... je suis désolé... — Il appuya sur le bouton pour appeler l'infirmière. — T'es partie seule comme un chien... Quelle triste mort. — Il remonta son bermuda à taille basse et se mit à marcher à travers la pièce en secouant la tête. Puis il tendit le bras vers le couloir. — Et tu crois que quelqu'un viendrait ?! Ces médecins d'merde ! J'y crois pas...

Il alla jeter un œil dans le couloir. Désert.

Il était sur le point de se rasseoir quand il vit la porte de la table de chevet ouverte, à côté de la morte. À l'intérieur, il y avait un sac Louis Vuitton.

Laisse tomber... En plus l'infirmière ne va pas tarder à arriver.

Il se leva et s'approcha de la fenêtre. Dehors, il n'y avait pas âme qui vive. L'esplanade de l'hôpital cuisait et les cigales chantaient sous les pins secs.

Il s'approcha prudemment de la table de chevet, les mains dans les poches. Il regarda autour de lui.

De toute façon... ça ne te servira plus, hein ?

Il prit le sac. À l'intérieur, il y avait un agenda, un trousseau de clé et un portefeuille. Il l'ouvrit. Cinquante euros. Il les mit rapidement dans sa poche.

Dans le portefeuille, il y avait une carte d'identité. La photo était vieille, d'au moins une vingtaine d'années. C'était une dame élégante. Il regarda son nom. Letizia Tombolino Scanziani.

Elle a un nom composé. C'est une noble. Elle, elle a de l'argent.

Il regarda l'adresse. Via Gramsci, 39.

Quartier de Parioli.

Et ces clés-là devaient être les clés de chez elle.

2.

Le quartier de Parioli semblait avoir été évacué suite à un virus mortel. Dans les cages du zoo, les animaux étaient silencieux, ramollis par la chaleur. Même les lycaons et les vautours s'étaient tus.

Fabietto Ricotti errait dans les rues désertes, sur la selle de son scooter Kymco 125. Sa tête battait à l'intérieur de son casque, comme si elle était dans un four à micro-ondes. Il remonta la rue Monte Parioli puis descendit la rue Gramsci. Il freina devant le numéro 39.

Il n'y avait aucune voiture dans la rue, et personne ne passait.

Il enleva son casque, descendit de son scooter et posa une de ses tongs sur l'asphalte. La sandale s'enfonça dans le revêtement mou. Il s'alluma une cigarette. Il expira une bouffée de fumée et observa l'immeuble de Letizia Tombolino Scanziani.

Toutes les fenêtres avaient les volets fermés.

Il mit une main dans sa poche et prit le trousseau de clés. Il jeta sa cigarette et s'approcha de la porte d'un pas désinvolte. Il regarda les noms sur l'interphone. Concierge. App. 2., De Marzio. App. 3, Avocat Vitiello. App. 4, Clodia cinématographique SRL... App. 18, Tombolino Scanziani.

Il tendit l'index et sonna à l'appartement 18.

Driiiiiing.

Il attendit. Il se tenait prêt à s'enfuir à toutes jambes si jamais quelqu'un lui répondait, comme quand, petit, il faisait des blagues dans la copropriété de Tor Marancia.

Il sonna à nouveau.

Driiiiiiiiiiiiiing.

Rien.

Fabietto sourit et sortit le trousseau de clés. Il y en avait trois petites et une grande. Il commença par introduire la plus petite. Elle ne tournait pas. Il essaya avec la deuxième, mais elle ne rentrait même pas dans le trou de la serrure.

Quelle poisse, ce ne sont pas les bonnes clés.

Il introduisit la dernière et la grosse porte s'ouvrit silencieusement. Une bouffée d'air frais caressa son visage en sueur.

Le porche était dans la pénombre. Le sol était en marbre, et une gigantesque lithographie du Colisée était accrochée à un mur. À gauche se trouvait la loge du concierge. À l'intérieur de celle-ci, des revues et un tas de lettres étaient entassés sur une table en formica. Dans un angle, un petit téléviseur en noir et blanc était allumé, silencieux.

Le concierge devait se trouver quelque part dans l'immeuble.

Fabietto s'approcha de l'escalier qui montait en s'enroulant autour de l'ascenseur. Il allait appuyer sur le bouton d'appel lorsqu'il s'aperçut que les cordes bougeaient.

Quelqu'un descend !

Il prit les escaliers et commença à monter les marches, essayant de ne pas faire de bruit, mais ses tongs claquaient sur le marbre. Il les ôta et continua pieds nus.

Arrivé au premier étage, il se plaqua contre le mur. La cage de verre passa devant lui en grinçant. À l'intérieur, il y avait un homme fluet, proche de la soixantaine, vêtu d'un uniforme sombre, un arrosoir à la main.

Le concierge...

Fabietto continua à monter les escaliers. Au sixième étage, sur une porte massive aux poignées en laiton noircies par le temps, il vit une plaque gravée avec le numéro « 18 ».

Il prit la plus longue clé du trousseau et l'inséra dans le trou de la serrure.

Hmm... Et s'il y avait une alarme ?

Le concierge l'entendrait certainement, mais c'était un vieil homme, et il prendrait l'ascenseur : pendant ce temps, il aurait tout le temps de s'enfuir par les escaliers.

La serrure était dure et la clé tournait difficilement.

Après trois tours de clé, la porte blindée s'ouvrit enfin sur l'appartement de la comtesse Letizia Tombolino Scanziani.

3.

À l'intérieur, il faisait sombre et l'on crevait de chaud.

La vieille femme avait dû fermer toutes les fenêtres avant d'être hospitalisée. Tout était silencieux, et seul le bruit de la pendule rythmait le temps dans l'air vicié de l'appartement.

Des odeurs de poussière et de cire pour meubles se mélangeaient à une puanteur âcre et douceâtre qui faisait penser à de la viande avariée.

Quelle horreur, la vieille a dû oublier de remettre le polpettone² au frigo...

Fabietto passa sa main sur le mur et trouva l'interrupteur.

Les appliques en céramique éclairèrent un couloir dont les murs étaient tapissés d'un papier peint aux fleurs délavées. Des tableaux à l'huile étaient accrochés aux murs, mais le temps et la poussière avaient ôté toute brillance à leurs couleurs. Ce n'étaient que des taches noires où l'on ne discernait plus que des yeux, des mains et des dents.

Il posa les clés sur la console en acajou.

Mais ça fait combien de temps que personne n'est venu ici ?

La première chose à faire était de trouver un sac pour y cacher son butin.

Il ouvrit une porte du couloir et entra dans le salon. Les volets étaient fermés et de la poussière dansait dans les quelques rayons de soleil qui passaient au-travers. Un divan capitonné et trois fauteuils damassés usés faisaient face à une télévision en couleur Saba des années quatre-vingt.

Regarde-moi cette télévision, quelle daube.

De l'autre côté du salon, il y avait une petite vitrine qui protégeait une collection de plats en céramique peints. Une dizaine de bouteilles poussiéreuses étaient posées sur une petite table de bambou vermoulue. Rossolis, Mistrà Pallini et Batida de Coco.

L'excitation des premiers instants commençait à disparaître.

En y repensant, pourquoi une femme pleine aux as crèverait-elle dans un hôpital public plutôt que dans une belle clinique privée ? La vieille puante devait être une de ces comtesses déchues complètement fauchées.

² Pain de viande à l'italienne.

Fabietto retourna dans le couloir. *Même les étals russes du marché de Porta Portese ne sont pas aussi immondes !*

Il ouvrit une autre porte et se retrouva dans la chambre à coucher. Le lit double, dont la lugubre tête de lit était en bois noir gravé, était exactement au centre de la pièce. Trois matelas en laine étaient empilés sur le sommier, recouverts d'un couvre-lit en crochet. Deux rangées de grands coussins fermes étaient posées contre la tête de lit. Au-dessus du lit pendait un fil électrique. Fabietto appuya sur l'interrupteur en marbre qui se trouvait à son bout. Un lustre en verre de Murano s'alluma. Dans un angle, il vit un bureau au-dessus duquel se trouvait un miroir opaque, et, sur le plan de marbre, extrêmement bien ordonnés, des petites limes, des ciseaux à ongles, des pinces à épiler, des crayons de maquillage, des petits pots de crème et des pinceaux couverts de poussière.

Les tiroirs étaient remplis de petites boîtes en velours. Il en prit une et l'ouvrit.

Un collier de perle.

— Oh putain ! — il le mit dans sa poche.

Il entreprit de les ouvrir toutes. Bagues, bracelets, broches en diamant, boucles d'oreilles. Fabietto fourra tous les bijoux dans les grandes poches latérales de son bermuda. Quand il ouvrit l'armoire et qu'il y trouva une collection de pièces d'or, il dut s'asseoir sur le lit et reprendre son souffle. Ses mains tremblaient.

Combien toutes ces choses pouvaient-elles valoir ?

Assez pour aller en Crète.

Il fallait qu'il partage son bonheur.

Il téléphona à Mick.

— Salut gros.

Fabietto mit une main sur le microphone. — Ah Mickey, tu ne devineras jamais...

— Je t'entends pas. Qu'est-ce qu'il se passe ? Mamie est morte ?

— Non, pas du tout. Mais t'es où, putain ? J'entends un de ces bordels !

— J'suis sur la plage, à Ostie.

— Mickey, il faut que je te dise quelque chose... J'suis dans un appartement. J'ai chouré les clés d'une morte à l'hôpital. Tu devineras jamais ce que j'ai trouvé !

Mick était tout excité. — Nooon... Mais qu'est-ce que tu fabriques dans c't'appartement ? T'es génial ! Respect maximum. — Puis il y eut une pause. — Eh,

par contre fais attention Fab'. Si tu te fais pincer, avec les antécédents que t'as, personne ne pourra t'aider à sortir de Rebibbia³ !

Environ un an auparavant, pour ses dix-neuf ans, Fabetto avait reçu de la part de son cousin Brando un beau paquet d'herbe. Alors qu'il rentrait chez lui, sur la place du Risorgimento, il avait coincé la roue avant de son Kymco, comme une charrue, dans les rails de l'échangeur 30. Il avait glissé sur les pavés et avait percuté la voiture de la police routière arrêtée au feu. Les policiers avaient trouvé son herbe, et il avait été jugé en comparution immédiate. Comme il n'avait aucun antécédent judiciaire, il s'en était sorti, mais son casier n'était désormais plus vierge.

— T'inquiète Mickey. Par contre mon pote, il faut que tu m'aides à écouler les bijoux.

— Eh bien... y'aurait bien Bresaola et Pitbull, mais ils ne prennent que des chaînes hi-fi et des téléphones. J'sais pas s'ils s'occupent aussi de bijoux...

— Bon, on va s'organiser. On se retrouve ce soir au pub, ça te va ?

— Bien sûr. Eh, mais t'auras quelque chose pour moi aussi hein ?

— T'inquiète Mickey, les amis ça s'oublie pas. Je t'emmène en Crète avec moi.

— Merci mon pote !

Fabetto retourna dans le couloir en se frottant les mains. — Je pourrais même prendre ces tapis... mais putain... je suis en scooter... — Il ouvrit le tiroir du trumeau en acajou. Il y avait des agendas, des stylos, et une pile de factures attachées à trois billets de cent euros avec une agrafe. — De mieux en mieux... comtesse Montesquieu Richelieu de mes deux — ricana-t-il, satisfait de sa boutade.

La puanteur était vraiment devenue asphyxiante et devenait de plus en plus forte à mesure qu'il avançait dans le couloir.

— De l'air... ! — Il tira sur le rideau d'une porte-fenêtre, et cinq-cents mètres carrés de terrasse se dévoilèrent devant ses yeux. Dans les vases, toutes les plantes étaient mortes. Auparavant, cela avait dû être un beau et grand jardin suspendu. Désormais, roses, bougainvillées, glycines et hibiscus n'étaient plus que des buissons jaunes et desséchés.

Il sortit prendre une bouffée d'air.

Le soleil s'était caché derrière les immeubles de Parioli, et une brise venant de l'ouest lui caressa le visage.

³ Prison à Rome.

Son téléphone sonna.

Mick !

Mais sur l'écran, c'était le nom d'« Alexia » qui était apparu.

Il essaya de se calmer, de respirer un bon coup et de ne pas répondre tout de suite, mais au bout de cinq sonneries, il céda... — Alex !?

— Allô, Fabio... Comment tu vas ? Tu m'entends ?

— Oui, je t'entends mon cœur, je t'entends très bien. Mais ça va te coûter cher ? Tu veux que je te rappelle ?

— T'en fais pas, t'inquiète.

— Alors, comment ça va ? Tu t'amuses ?

— Oui, oui... Beaucoup. Il ne manque que toi. Quel dommage...

Un sourire apparut sur le visage de Fabietto. — Alexia, j'ai super nouvelle à t'annoncer.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Mamie va mieux ?

— Non, mamie ne va pas mieux... Mais j'arrive !

— Où ça ? — Alexia ne comprenait pas.

— En Crète. J'ai trouvé de l'argent ! — lui dit-il fièrement, en bombant le torse.

— Quel argent ?

— J'peux pas t'expliquer maintenant, mais j'arrive.

Fabietto s'assit sur une chaise en fer forgé et posa les pieds sur une table en faïence, comme s'il était chez lui. — Et alors, c'est comment la Crète ? Il est beau l'hôtel ?

Silence.

Fabietto monta le volume. — Alex', tu m'entends ? T'es encore là ?

— Tu sais qui est ici ?

— Non. Qui ?

— Memmo Biancongino.

— Et c'est qui ?

— Memmo... Mais enfin ! Tu m'as dit qu'il jouait au foot avec toi !

Fabietto se donna un coup sur le front. — Ah, mais oui bien sûr ! Évidemment. Memmo ! J'suis con. C'est un pote. Passe-le-moi tout de suite... !

— Non... Il ne peut pas, il est dans l'eau.

— Bien, alors passe-lui le bonjour. En tout cas, j'arrive demain. Je pense que Mick viendra lui aussi. Tu ne sais pas comme tu m'as manqué. Mais tu ne lis pas tes SMS ?

— Si, je les ai lus. C'est juste que... — Alexia prit une inspiration. — Écoute, je ne veux pas te prendre pour un con, je t'apprécie trop...

Fabietto enleva ses pieds de la table. Alexia avait pris un ton qui ne lui plaisait pas. — Quoi ?

— On se l'est toujours dit... !

— On se l'est toujours dit quoi ?

— Que ça pouvait arriver...

— Que ça pouvait arriver quoi ?

— Allez, tu t'es bien rendu compte toi aussi que notre relation était devenue routinière.

— Mais comment ça routinière ?!

Fabietto aurait voulu ajouter : « De quoi tu parles, putain ? » mais l'image de cet enfoiré de Memmo Biancongingo en train de se taper sa copine dans un bungalow en Crète se matérialisa devant lui.

Pendant ce temps, Alexia continuait à parler, à s'expliquer : — ... Il faut qu'on soit raisonnables, — mais Fabietto n'entendait plus rien. Il étouffait de rage. Il se mit à balancer sa tête en regardant le ciel. Et puis un grognement jaillit de ses tripes.

— Salope ! T'es qu'une salope ! Et dis à c'fils de pute de Memmo que j'arrive et que j'vais lui briser les os un à un !

— Fabio, je t'en prie, ne le prends pas comme ça, — pleurnicha Alexia.

— Et comment j'dois l'prendre !

Il serra son téléphone dans sa main puis le fracassa sur la table. — Dans l'cul, j'dois l'prendre ! — et il continua à taper sur son téléphone jusqu'à ce qu'il ne lui reste plus que la puce, les touches et la carte SIM plantées dans la main. Il regarda sa paume ensanglantée et rentra dans l'appartement en hurlant : — Moi j'vais vous tuer tous les deux, je jure sur Dieu que je vais vous anéantir tous les deux. Vous feriez mieux de commencer à fuir. — Il retourna vers la porte d'entrée, se saisit de la poignée et la baissa, mais la porte ne s'ouvrit pas. — Et mais pourquoi elle s'ouvre pas ? — Puis il se souvint. Il prit les clés sur la console en acajou. Il était si tendu que ses veines ondulaient comme des serpents sombres sur son avant-bras. Il enfonça la clé dans la serrure, comme s'il s'agissait de l'estomac de Biancongingo, et la fit tourner.

Un bout de clé lui resta dans la main.

Affalé sur le canapé de la comtesse Tombolino Scanziani, Fabetto Ricotti observait, en souriant bêtement, un tableau représentant une scène de chasse au sanglier, accrochée au-dessus de la cheminée. Il serrait dans une main une bouteille de Batida de Coco à moitié vide.

— Quel tableau de merde, — dit-il avant de roter.

Le gros sanglier s'était fait coincer par une meute de chien contre des rochers.

Il est comme moi, ce sanglier.

Fabetto essayait de se concentrer depuis presque une demi-heure.

La seule chose dont il était sûr, c'était qu'il était piégé à l'intérieur. Il avait essayé d'enlever le bout de clé coincé dans la serrure, sans succès. Il avait donné des coups de pied dans la porte, mais elle était blindée.

Et comme la vie lui souriait, l'appartement était au sixième étage.

Il n'était donc pas question de sortir par la fenêtre.

En plus, j'ai défoncé mon téléphone, quelle tête de con ! J'peux peut-être me mettre à la fenêtre et hurler. Peut-être qu'un connard m'entendra.

Mais la sage voix de Mick le ramena à la réalité : « Eh, par contre fais attention Fab'. Si tu te fais pincer, avec les antécédents que t'as, personne ne pourra t'aider à sortir de Rebibbia ! »

Il se leva d'un bond et manqua de peu de tomber. Il se rattrapa à la vitrine et regarda autour de lui. Un téléphone en marbre avec un combiné doré était posé sur une commode, entouré d'une collection de petits chats en céramique.

Il se concentra sur son objectif, lâcha la vitrine, et atteignit l'appareil en titubant.

Il saisit le combiné et réalisa qu'aucun son n'en sortait. Il se pencha et suivit le fil jusqu'à la prise, contre le mur. Elle était branchée.

La vieille n'avait pas payé sa facture.

Il retourna dans le couloir, sans savoir quoi faire. Il ouvrit une armoire murale pleine de draps et de couvertures. Il ouvrit une porte et un relent de viande pourrie l'enveloppa. Il dut mettre une main devant sa bouche pour ne pas vomir.

Dans la cuisine, une nuée de mouche s'affairait autour d'une chose sombre sous le frigo.

Qu'est-ce que c'était ? On aurait dit... *Un chien ?*

Oui. C'était un chien.

Il avait les pattes écartées et était allongé sur le dos, dans une flaque de liquide dense et noir. Le pauvre animal avait le ventre lacéré, et ses intestins gonflés étaient recouverts d'un tapis grouillant de larves blanches qui débordaient de partout, comme une gigantesque chenille.

La tête avait rétréci, et une langue violette et gonflée pendait de l'un des côtés de sa gueule.

Autrefois, il avait dû être un cocker, ou un épagneul breton.

Fabietto se souvint des délires de la vieille, à l'hôpital.

Peut-être que ce petit chien était celui qui ne devait pas monter sur le lit.

Il referma la porte. Il n'arrivait pas à comprendre. La comtesse s'était probablement évanouie chez elle, et quand l'ambulance était arrivée, ils avaient dû laisser le chien là. Et la bête, sans eau ni nourriture, était morte. Jusque-là, c'était logique. Mais on ne se retrouve pas ainsi lorsque l'on meurt de soif. Ce chien semblait être passé sous un TER.

Il retourna sur la terrasse.

Le soleil s'était couché et les lumières de quelques appartements brillaient entre les cimes des pins.

Fabietto s'assit et regarda les morceaux de son téléphone, éparpillés sur les carreaux. Contre un mur, il y avait une fontaine en marbre. Il ouvrit le robinet, et après quelques gargouillis, l'eau commença à sortir. Il attendit qu'elle se rafraichisse et il but. Il mit sa tête sous le robinet et eut l'impression de renaître. Il s'approcha de la balustrade.

À l'étage du dessous, il y avait une terrasse.

Mais comment je fais pour y arriver ? Et puis une fois qu'il l'aurait atteinte, il en serait toujours au même point. Il se gratta la tête et vit que le tronc d'une glycine sèche grimpa le long de l'un des murs de la terrasse. Des antennes et des paraboles pointaient du toit. Quelqu'un avait dû les installer, donc il devait y avoir une terrasse commune.

Et une porte...

Il secoua la glycine. Une pluie de feuilles sèches lui tomba dessus.

Elle semblait tenir.

Il enleva ses tongs et les coinça dans sa ceinture, puis se saisit du tronc, posa ses pieds contre le mur et commença son ascension.

Il franchit les deux premiers mètres avec facilité. Puis il se rendit compte qu'il allait avoir un problème. Tout en haut du mur, le toit dépassait de cinquante centimètres. Il devrait lâcher le tronc et s'accrocher à la gouttière. Et puis se hisser sur le toit à la seule force de ses bras.

À l'institut technique industriel *Enrico Fermi*, Fabietto passait au travers de l'espalier suédois sans même le toucher avec les mains, en utilisant seulement ses abdominaux et ses jambes. On l'appelait « L'Anaconda ».

Il arriva en haut de la glycine en restant près du tronc, et, d'un coup de rein, s'agrippa à la gouttière en se balançant au-dessus de la terrasse.

Il devait se dépêcher. Les fixations qui soutenaient la gouttière se pliaient petit à petit. Il devait lâcher la prise et attraper les tuiles du toit.

C'est ce qu'il fit.

Comme s'il venait d'attraper deux livres placés sur un buffet, les tuiles glissèrent et lui restèrent entre les mains. Il eut tout juste le temps de jurer avant que la gravité ne l'attire vers le bas et qu'il s'écrase au sol, entre un vase en ciment et la table.

Allongé par terre, il regardait le ciel, la bouche ouverte. Les étoiles battaient dans la voûte céleste, et il lui semblait avoir atterri sur une planète privée d'oxygène, parce qu'il essayait d'avaler de l'air sans y parvenir. Finalement, un accès de toux lui libéra la trachée, et, d'un jet, toute l'eau qu'il avait ingurgitée lui ressortit par la bouche. À la place, il réussit à prendre une bouffée d'oxygène. Les bras écartés comme Jésus sur la croix, la bouche ouverte et la tête sur les carreaux encore brûlants, il se remit à respirer.

Je suis vivant. Puis, une vague de douleur lui parvint depuis les pieds, remonta par ses chevilles, traversa ses mollets, ses genoux, ses cuisses, engourdit ses viscères, lui serra le diaphragme et explosa dans ses tempes. Comme une mère attentionnée enveloppe un enfant d'une couverture pour le protéger du froid hivernal, ainsi cette foutue destinée recouvrit Fabietto Ricotti d'un voile de douleur.

Il regarda sa main droite. Il ordonna à ses doigts de se plier, et ces derniers obéirent.

Au moins, il n'était pas paralysé, mais il avait peur de regarder plus bas.

Là où la douleur était la plus forte.

Il leva la tête.

Regarda.

Et s'évanouit.

5.

Le ventilateur du climatiseur claquait en rythme, et un bip comme celui d'un réveil sonnait à contretemps. De temps à autre, la fenêtre face à lui grinçait à cause du vent. Toute cette symphonie de bruits était entrecoupée par sa respiration, sourde et régulière, dans son masque à oxygène.

Une aiguille était plantée dans son bras gauche.

Je suis à l'hôpital.

Il essaya de se rappeler qui donc l'y avait emmené, mais il se souvenait seulement qu'il s'examinait, étendu sur la terrasse...

Un drap blanc le recouvrait jusqu'au torse. Sous le tissu, sa cage thoracique se gonflait et se dégonflait au rythme de sa respiration, et au niveau de son estomac était écrit en lettres bleues : « Hôpital Umberto I ». Ses cuisses, parallèles, étaient allongées sur le matelas, mais à hauteur de ses genoux le drap s'aplatissait soudain sur le lit.

Mes jambes ?!

Il commença à s'agiter, à tâter la table de chevet à la recherche de la sonnette pour appeler l'infirmière.

Il arracha le masque de son visage. — Au secours !!!

Une main lui caressa le bras. — Tout doux, calme-toi. Tout va bien.

Fabietto se rendit compte que mamie Flaminia se tenait à côté de lui.

Il lui prit le poignet et s'agita tout en pleurnichant. — Mamie, mes jambes ! Ils m'ont coupé les jambes !

— Non Fabio, on ne t'a pas coupé les jambes. Regarde ! — et elle souleva le drap.

Elles étaient là. Toutes les deux. Et même les pieds.

— Mon dieu mamie, quelle frayeur.

— Maintenant il faut que tu dormes... ton corps doit se reposer —. Mamie Flaminia lui caressa la tête.

— Mais toi, tu vas bien alors ?!

Mamie Flaminia acquiesça en souriant. — Souviens-toi que nous, les Ricotti, nous sommes des durs à cuire ! Je vais te raconter ton histoire préférée...

— Celle du géant égoïste ?

— Bien sûr, mon poussin.

Elle prit le livre d'histoire sur la table de chevet, l'ouvrit et dit : — Où en étions-nous ?

— Au moment où le printemps ne venait plus dans le jardin du géant...

Mamie Flaminia feuilleta le livre, trouva la bonne page, la défroissa et commença à lire.

Mais le printemps ne vint jamais, ni même l'été. L'automne donna des fruits d'or à tous les jardins, mais pas un seul à celui du géant. L'hiver y régnait encore, et le vent du Nord, la grêle, le gel et la neige dansaient parmi les arbres.

Un matin, le géant entendit une douce musique depuis son lit, et elle était si douce qu'il pensa entendre les musiciens du roi. Ce n'était qu'un merle qui chantait près de sa fenêtre, mais cela faisait si longtemps qu'il n'entendait plus d'oiseau chanter dans son jardin que cette musique lui parut être la plus belle musique du monde.

La grêle cessa de danser sur sa tête, le vent du Nord de siffler, et un parfum délicieux lui parvint depuis la fenêtre ouverte.

— Je crois que le printemps est finalement venu, — dit le géant, puis il regarda au-dehors.

Les enfants s'étaient introduits dans le jardin par une brèche dans le mur et s'étaient assis sur les branches des arbres. Et ces arbres, heureux de les revoir, s'étaient recouverts de fleurs et balançaient doucement leurs branches au-dessus de leurs petites têtes.

L'hiver ne régnait plus que dans un coin du jardin. C'était le coin le plus éloigné du jardin, et il s'y trouvait un petit garçon. Il était si petit qu'il ne réussissait pas atteindre les branches de l'arbre et pleurait, désespéré, en tournant autour de celui-ci. Le pauvre arbre était encore recouvert de gel et de neige, et le vent du Nord lui soufflait dessus.

— Grimpe petit, — lui dit l'arbre en pliant ses branches le plus possible, mais le garçonnet était trop petit.

Voyant cela, le cœur du géant s'attendrit.

— Comme j'ai été égoïste ! — dit-il. — Maintenant, j'ai compris pourquoi le printemps ne voulait pas venir. Je porterai cet enfant jusqu'à la cime de cet arbre, puis j'abattrai le mur et mon jardin sera, pour toujours, le terrain de jeu des enfants.

Il descendit lentement les escaliers et ouvrit sa porte d'entrée. Mais quand les enfants le virent, ils eurent si peur qu'ils s'enfuirent, et l'hiver régna de nouveau dans le jardin. Seul le petit garçon ne s'enfuit pas. Ses yeux étaient si emplis de larmes qu'il ne vit pas le géant s'approcher.

Ainsi, le géant arriva discrètement derrière lui, le prit délicatement dans sa main et le posa sur l'arbre.

6.

Fabietto Ricotti ouvrit un œil, le protégea d'une main et regarda autour de lui.

Il n'y avait pas d'arbre recouvert de neige, et il n'était pas sur une branche, mais sur le sol bouillant de la terrasse de la comtesse Tombolino Scanziani. Au-dessus de lui, très haut, tournoyait une nuée de mouettes. Le ciel était opaque. Au centre, la tache délavée du soleil. Fabietto avait la tête bouillante, mais il tremblait de froid. Sa langue avait gonflé et ne tenait plus dans sa bouche. Ses jambes étaient engourdis et une douleur sourde battait au rythme des pulsations de son cœur.

Il faut que je boive.

Mais d'abord, il fallait qu'il comprenne ce qui était arrivé à ses jambes.

Il essaya de soulever sa tête, mais elle lui parut lourde comme un bloc de ciment. Peut-être n'était-ce pas encore le moment de se lever. Il devait dormir encore un peu. Retourner dans le jardin enchanté du géant égoïste.

Sa tête retomba sur son épaule et il se rendit compte que les moineaux, sur les arbres, gazouillaient, désespérés, et que l'on entendait une radio allumée, quelque part au loin.

« ... Aujourd'hui l'alerte canicule est à son niveau maximal. Les températures devraient encore grimper de quelques degrés. Nous conseillons donc, surtout pour ceux qui restent en ville, de laisser vos volets fermés et de ne pas sortir aux heures les plus chaudes. Ce conseil vaut surtout pour les personnes âgées et les enfants. Rappelez-vous, buvez, et ne vous exposez pas à des courants d'airs froids. Il existe un numéro vert à appeler en cas de besoin... une recommandation spéciale pour ceux qui sont tombés sur une terrasse : mettez-vous à l'ombre et buvez de l'eau Rocchetta, du Sprite, du chinotto ou bien un Bacardi & Cola, mais avec beaucoup de glace, souvenez-vous... et appelez tout de suite Mick ! »

— Ahhh, — se plaignit Fabietto en palpant ses lèvres sèches.

D'un effort surhumain, il se souleva, et le quartier de Parioli et ses immeubles résidentiels commencèrent à tourner. Quand le manège s'arrêta, il décida de jeter un œil à ses jambes.

L'os de son tibia droit pointait hors de sa jambe, comme un croc aiguisé. La déchirure faisait une vingtaine de centimètres, et tout autour le sang s'était figé et ressemblait à de la confiture de cerises griottes. Son pied était gonflé et violacé, et ses doigts ressemblaient à de grosses saucisses jaunâtres.

Fabietto éclata en sanglots. — Noon, je vous en prie, aidez-moi... Aidez-moi...

Il resta ainsi jusqu'à ce que la soif ne devienne insupportable. Il devait atteindre la petite fontaine.

Sur les faïences de la terrasse, il y avait une longue traînée de sang. Elle commençait sous les glycines, d'où il était tombé, et arrivait jusqu'à lui, comme si...

Quelqu'un m'a traîné près de la fenêtre...

Mais qui ? L'appartement était vide. Et même s'il y avait eu quelqu'un, pourquoi le tirer jusqu'ici et non pas à l'intérieur ?

Peut-être avait-il rampé vers l'appartement pendant la nuit et qu'il ne s'en souvenait plus.

Prenant appui sur ses bras et hurlant de douleur, il s'approcha du robinet. Il tendit la main, mais le bassin était trop haut. Juste sous la petite fontaine, il y avait un vieux mortier en marbre, plein d'eau jaunâtre. Des insectes morts et des larves de moustique flottaient à la surface. Il y glissa la tête et but jusqu'à ce qu'il se sente sur le point d'exploser. Puis il se laissa aller sur le sol.

Il devait trouver un plan pour s'échapper de ce quartier cauchemardesque.

Son téléphone était éparpillé aux quatre coins de la terrasse. Le téléphone de l'appartement était coupé, et la clé de l'entrée était cassée dans la serrure.

Il lui restait deux alternatives : ou bien Dieu descendait le chercher, ou bien il devait commencer à hurler et appeler à l'aide. On l'aurait trouvé là et envoyé à Rebibbia. Mais c'était toujours mieux que de mourir ici.

Il se coucha sur le côté et commença à ramper vers la rambarde en se poussant avec sa jambe. À chaque poussée, une lame brûlante poignardait son membre cassé, ce qui l'étourdissait à chaque fois. Il n'avait jamais imaginé que le corps humain puisse produire autant de douleur.

Il atteignit finalement la balustrade et s'agrippa aux colonnes de ciment. Il regarda la rue. Aucune voiture ne passait, pas même un piéton. Il y avait un magasin, *La boutique du chien*, mais le rideau était baissé.

Le soleil était déjà haut dans le ciel, il devait donc être au moins onze heures. Du coin de l'œil, il aperçut un mouvement juste en bas de l'immeuble.

Un homme balayait le trottoir.

Le concierge.

Fabietto glissa un bras entre les colonnes et agita la main. — Hé hoooo !

Il n'avait plus de voix. Il prit une inspiration et réessaya. — Héééé... — Mais un râle vide sortit de sa bouche.

Le gardien finit de balayer et rentra dans l'immeuble.

Fabietto, affalé aux pieds de la balustrade, resta étourdi à contempler la rue Gramsci, déserte.

On retrouverait ses os en septembre, nettoyés par les corbeaux et les mouettes.

D'un côté, cette perspective ne lui déplaisait pas. Au fond, il ne manquerait à personne. Certainement pas à son père. Sa mère, sous lithium depuis des années, ne s'en apercevrait même pas. Et Alexia pourrait continuer à baiser tranquillement avec ce bâtard de Memmo Biancongino.

Non, ça c'est trop.

L'idée d'exploser la tête de ce judas contre un mur lui donna la force de réagir.

Doucement, il se traîna à nouveau vers la petite fontaine. Il trouva par terre une pince à linge. Il la coinça entre ses dents. À côté des géraniums, il y avait un tuyau d'arrosage, enroulé. Il s'en saisit. Le plastique était chaud et doux. Il entreprit d'enrouler le tuyau autour de sa jambe cassée, en mordant la pince à linge pour ne pas s'évanouir de douleur. Quand il le passa sur la pointe de l'os qui sortait de son tibia, il poussa un hurlement bestial et faillit avaler la pince à linge. Il reprit son souffle, finit de serrer le tuyau autour de sa jambe, s'agrippa à la petite fontaine et se leva.

— Ouiiiii ! — grogna-t-il en levant la tête vers le ciel.

Il aperçut un roseau dans un pot. Il le prit et s'en servit comme une canne.

La vieille a certainement quelques médicaments... de l'aspirine, de l'ibuprofène...

Quelque-chose qui calmerait un peu sa douleur.

Dans l'ombre de l'appartement, il se sentait mieux.

La salle de bain était spacieuse et les carreaux étaient en forme de losanges. La baignoire sur le côté, avec un rideau en plastique moisi. Une odeur chimique de médicaments se mélangeait à celle de l'eau des toilettes, marron à cause de la rouille. Sur les étagères en verre se trouvait toute une pharmacie. Boîtes et petites boîtes, flacons jaunis et couverts de poussière. Antidouleurs. Antiacides. Digestifs. Laxatifs. Aspirine.

— La voilà...

Il enleva les pilules de leur plaquette et commença à les fourrer dans sa bouche.

Alors qu'il sentait sur sa langue la saveur amère et bénéfique de l'acide acétylsalicylique, il sut comment s'échapper de cet endroit.

Comment avait-il fait pour ne pas y penser plus tôt ?

C'était si simple.

Il devait prendre des vases et les jeter dans la rue jusqu'à ce que quelqu'un le remarque.

Content de lui, il ouvrit le robinet et commença à boire, les yeux fermés. Puis il passa sa tête sous l'eau fraîche, gémissant de plaisir. Il lui semblait même sentir des mains qui lui massaient le cuir chevelu. Comme quand il était petit, quand son père lui faisait un shampoing au magasin. Il ferma le robinet. Il attrapa une serviette et la passa sur son visage. Il se regarda dans le miroir.

Dans son dos, deux gros bras poilus comme des jambons de sanglier surplombaient sa tête.

— Où est mamie ? — lui demanda une voix caverneuse.

Fabietto se mit à hurler.

8.

— *Le gros Beppe ronflait parmi les plantations et sur son très gros nez vola un moucheron. Dans l'air le vent jouait une belle petite chanson, et ainsi le moucheron se mit à valser. La-la-la, la-la-la, la-la-la-la, voici la chanson du moucheron ! C'est la valse qui fait la-la-la ! Le gros Bep... Le gros Bep... Le gros Bep...* ⁴

⁴ Traduction littérale d'une comptine pour enfant italienne, *Il valzer del moscerino* (L. Zanin / A. Della Giustina), rendue célèbre par un festival de chansons pour enfant, le *Zecchino d'Oro*.

Le disque commença à sauter.

Où est-ce que j'ai atterri ?

Fabietto Ricotti essaya d'ouvrir les yeux mais il n'y parvint pas. Ses paupières étaient collées. Il avait du sang dans la bouche et il se rendit compte qu'il lui manquait deux incisives.

Il essaya de se calmer et de rassembler ses idées.

J'étais dans la salle de bain et j'avais la tête sous le robinet d'eau, je me suis regardé dans le miroir et puis... j'ai vu...

Quelqu'un lui avait explosé la tête contre le lavabo.

— *Le gros Bep... Le gros Bep... Le gros Bep...*

Le disque repartit soudainement, en grésillant.

— *... un pétale rose tombé du ciel la-la-la la-la-la... Voici la chanson du moucheron... la valse qui fait la-la-la !*

En tâtant avec ses mains tout autour de lui, il se rendit compte qu'il était allongé sur un lit. Il leva un bras, qui lui sembla rempli de plomb, et il porta la main à ses yeux. Il les frotta, et réussit finalement à ouvrir ses paupières pleines de croûtes de sang. Des dizaines de petites étoiles phosphorescentes étaient collées à un plafond couleur bleu nuit.

— *... mais un gros chat vaurien...*

Sur le mur d'en face recouvert d'une tapisserie avec des dessins d'avions étaient accrochés deux posters, l'un d'Heidi qui courait avec Pierre et ses chèvres, et un autre de la famille des Barbapapa. Dans une bibliothèque était rangée la collection de l'encyclopédie *Quindici*⁵, un globe terrestre lumineux et le *Grand livre de la nature*. Des magazines de Mickey et de Tex remplissaient le reste des étagères.

Fabietto se tourna lentement.

Au milieu de la pièce, par terre, se trouvait un homme qui lui tournait le dos. Il était énorme. Il devait peser au moins deux-cent kilos. Il n'avait pas de cou. Sa tête, contrairement au reste de son corps, était petite et chauve, coincée entre ses épaules tombantes. Son dos était large comme une bouteille de vin de *Sangiovese*. Il portait un short de tennis Sergio Tacchini et un vieux maillot du Lazio, délavé et déformé par ses rouleaux de graisse, où l'on pouvait voir le blason de l'équipe et l'inscription « 1974

⁵ Encyclopédie pour enfant très répandue en Italie dans les années 1960-1970.

Campioni d'Italia ». Et aux pieds, il avait une paire de mocassins collège. À côté de lui, un mange-disque continuait à jouer la chansonnette du *Zecchino d'Oro*.

Quand la chanson du moucheron se termina, l'ogre se tourna vers le mange-disque. Il posa par terre des bouts de Lego ensanglantés, et enleva le 45 tours avec l'un de ses doigts, qui ressemblaient à des saucisses. Il le remit dans sa pochette et en prit un autre. Il le mit en place et une voix féminine commença à chanter :

— ... *Au fond de mon cœur il y a mille histoires à raconter... venez avec moi, dans ce monde fait pour rêver...*⁶ — Une voix masculine reprit : — *Tous les jours après l'école, les enfants allaient jouer dans le jardin du géant.*

Non, la fable du géant égoïste ! Que se passait-il ?

... *Ainsi, le géant arriva discrètement derrière lui, le prit délicatement dans sa main et le posa sur l'arbre. Alors, l'arbre se mit à fleurir et les petits oiseaux vinrent chanter. Le petit garçon tendit ses petits bras, s'approcha du cou du géant et l'embrassa. Dès que les enfants virent que le géant n'était plus méchant, ils revinrent en courant, et avec eux vint le printemps.*

— *Les enfants, désormais, ce jardin est à vous,* — dit le géant, *et il abattit le mur avec un gros marteau.*

Les personnes qui allaient au marché remarquaient que le géant jouait avec les enfants, dans le plus beau jardin qu'ils aient jamais vu.

— *Où est votre petit camarade ?* — demanda le géant. — *Le petit garçon que j'ai posé sur l'arbre ?*

Le géant l'aimait plus que tous les autres, parce qu'il l'avait embrassé.

— *Nous ne le savons pas,* — répondirent les enfants.

— *Vous devez lui dire qu'il doit absolument venir demain,* — dit le géant.

Mais les enfants répondirent qu'ils ne savaient pas où il habitait et qu'ils ne l'avaient jamais vu auparavant, alors le géant éprouva une grande tristesse.

Tous les après-midis, après l'école, les enfants venaient jouer avec le géant. Mais l'on ne vit plus le petit garçon. Le géant était très bon avec tous, mais il voulait retrouver son petit ami.

Les années passèrent, et le géant devint vieux et faible.

⁶ Traduction littérale de la chanson *A mille ce n'è* (Vittorio Paltrinieri), extraite des *Fiabe Sonore* (fables enregistrées sur 45 tours entre 1966 et 1970).

L'être tourna sa tête en forme d'œuf vers Fabietto et lui demanda d'un air triste :
— Pourquoi le géant devient-il vieux et faible ?

Petit, Fabietto avait vu un film en noir et blanc dont le titre lui échappait, mais c'était l'histoire d'un cirque où étaient réunis tous les monstres de la nature. Des nains avec la tête en forme de cône, des jumeaux siamois, des femmes à barbe.

Ce film de merde l'avait empêché de dormir pendant des mois.

Et maintenant, il avait un de ces monstres devant lui, qui faisait passer ceux du film pour des mannequins d'Armani. Il avait deux joues potelées et une bouche large d'où sortait une rangée de petites dents, pointues et espacées entre elles. Juste au-dessus de celle-ci, son nez renfrogné séparait ses petits yeux noirs comme deux réglisses, surmontés d'un unique sourcil. À vue de nez, il devait avoir plus de quarante ans.

— Alors, pourquoi il devient vieux et faible ? Je comprends pas.

Fabietto prit un ton qu'il voulut le plus rassurant possible. — Parce que le temps passe... et que tout le monde devient vieux. C'est la vie.

L'ogre fronça les sourcils et lui demanda ensuite : — Où est mamie ?

Nooon. C'est le petit-fils de la vieille. Celui qui ne devait pas faire monter le chien sur le lit. Attends, comment il s'appelle... Flavio ! — Flavio ? — essaya-t-il.

Le monstre frappa son torse, content. — Je m'appelle Flavio. Et toi ?

— Moi... Fabio.

Flavio pencha la tête sur le côté, comme le font parfois les chiens quand ils se concentrent sur leur maître : — On joue ?

Fabietto regarda les morceaux de Lego sur la moquette.

— Oui oui, bien sûr. Maintenant tonton Fabio va un petit moment dans la salle de bain, et puis il revient. Toi, tu m'attends sagement ici. — Il se leva lentement.

Il était si terrorisé qu'il ne sentait même plus la douleur de sa jambe. Sans quitter le grand homme des yeux, il s'approcha de la porte.

Le géant l'observait en silence, pendant qu'un filet de bave coulait au coin de sa bouche.

Fabietto se saisit de la poignée de la porte. — Je reviens, hein. Et après on joue.

Soudain, la créature hurla : — Mamie ?! Elle est partie où mamie ?! Elle revient quand ?

Avouer au gros Flavio que mémé avait crevé ne lui semblait pas être une super idée. — Elle va pas tarder. Ne t'inquiète pas. Toi, tu m'attends ici sagement. Ok ?

Le géant leva un doigt et indiqua la jambe broyée de Fabietto. — Bobo ? T'as fait bobo ?

— Non, non. C'est rien. Mais tu restes sagement ici hein.

Le gros Flavio acquiesça de la tête.

Peut-être que ce monstre de la nature n'était pas si dangereux.

Fabietto sortit de la pièce en traînant sa jambe. Il s'appuya contre le mur et reprit son souffle.

— Madre de Dios... Madre de Dios...

Au sol, étendue dans une flaque de sang, il y avait une aide à domicile péruvienne, éventrée comme un poulet à la diable. Contrairement au cocker de la cuisine, la sud-américaine était encore vivante.

— Ayuda me... je t'en prie... — gémissait-elle en bougeant lentement les mains en serrant les poings.

Plusieurs mètres d'intestin violacés, son foie, son pancréas et autres abats débordaient de son ventre. — Ahy... dolor... punzada muy, muy forte... ayuda me par pitié di Dios y de los Espiritu Santo !

Fabietto ne savait absolument pas quoi faire, et alors il vomit.

— Mais putain... ! Mais putain ! — Il s'approcha de la femme de chambre. Ses plantes de pieds collaient au sang chaud et dense de la pauvre fille. — Qui vous a fait ça ?

La jeune femme roula des yeux et susurra : — Flaviooo...

— Méchante ! Elle très très méchante !

Flavio était derrière lui. Sa tête touchait presque le plafond. Immense et poilu, il indiquait la femme de ménage. — Iolanda ne joue pas avec moi.

Fabietto se couvrit la tête de ses mains.

— Moi, je joue. Moi, je suis gentil. Elle, très très méchante. Il tendit un de ses gros bras et se saisit d'un coude de l'intestin de la sud-américaine puis il commença à tirer, comme s'il s'agissait d'un filet de pêche.

— Ahhhhhhh... Madre de Dioooooossss ! Quelle doloorr ! — La péruvienne se débattait comme une truite à peine pêchée.

Fabietto se leva et s'enfuit. Alors qu'il glissait dans la flaque de sang, il vit le gros Flavio qui mordait les viscères de la jeune femme. — Faim ! Je veux un Pingui ! Où est mamie ? Méchante ! — hurlait-il en crachant des morceaux de viandes sanguinolents sur le parquet.

Fabietto ferma la porte de la pièce où se trouvait la domestique et se traîna vers le balcon en hurlant. Il ferma les grilles. Il passa son bras entre celles-ci et tourna la clé. Il l'ôta de la serrure et la mit dans sa poche. — Tiens ! Espèce de gros Flavio, démerde toi pour jouer tout seul !

Puis, tout en soutenant sa jambe cassée, il s'agrippa à la balustrade et commença à hurler : — Aidez-moiiii ! Aidez-moiiii ! Je vous en priiiiiie ! — Il se saisit d'un pot et le jeta en bas. Ce dernier explosa sur le pare-brise d'une Audi A4. Le bruit résonna dans toute la rue Gramsci. Le concierge sortit par le portail et regarda immédiatement en l'air.

— M'sieur le concierge ! Aide-moi ! Aide-moi, on me tuuuuuue ! Vite ! Vite !

L'homme mit ses mains autour de sa bouche : — Que se passe-t-il ?

— Je suis enfermé ici... Vite, y'a un fou là-dedans !

Le concierge restait abasourdi sur le trottoir.

— Hé hooo ! Aide-moi, fais quelque chose ! Il va me tuer !

Le concierge sortit enfin de sa stupeur. — J'ai les clés. J'arrive.

— Nooon. Tu ne pourras pas ouvrir. La serrure est cassée !

Le concierge écarta les bras, impuissant. — Je fais quoi alors ?

— Qu'est-ce que j'en sais ? C'est toi le concierge.

— Je passe par le toit ?

— Oui, super. Dépêche-toi.

Le concierge disparut dans l'immeuble.

Fabietto prit une grande inspiration, se saisit du manche du parasol et l'empoigna comme s'il s'agissait d'une batte de baseball.

— Ah, George Clooney. Viens jouer, viens, que j'te donne une raclée qui te renvoie en morceaux à l'université !

9.

Cinq minutes s'étaient écoulées.

George Clooney ne s'était toujours pas manifesté. Et le concierge non plus.

Fabietto, avec le tuyau d'arrosage autour de la jambe et le manche du parasol dans les mains, ressemblait à Thésée attendant le Minotaure dans la dernière pièce du labyrinthe.

— Me voilà !

Fabietto leva les yeux et vit se dessiner la frêle silhouette du vieux concierge, sur le toit surplombant la terrasse.

— Que se passe-t-il ?

— Dedans, y'a Flavio qui a bouffé l'Espagnole !

Le concierge le regarda, perplexe. — Flavio ? C'est qui Flavio ?

— Le petit-fils de la comtesse.

— Mais la comtesse est à l'hôpital. Quel petit-fils ?

— Ahh m'sieur le concierge sors-moi de là, et je t'explique après. Dépêche-toi.

Le concierge acquiesça. — Attendez. Je vais chercher une corde et je vous rejoins !

Fabietto jura. — Vite, putain !

— On joue ?

Le gros Flavio était de l'autre côté des barreaux de la grille. Il serrait dans sa main droite le buste de la sud-américaine, qui pendait depuis sa colonne vertébrale.

Fabietto leva les yeux. — Allez m'sieur le concierge ! Dépêche-toi !

— On joue ? — fit le monstre, en soulevant les pauvres restes de l'aide à domicile. — Regarde ce que j'ai !

Fabietto serra sa batte dans ses mains transpirantes, pendant que le crépis autour des gonds de la grille s'émiettaient sous les secousses du géant.

— Fiston ! — Le gardien était réapparu sur le toit. — Je suis là. Tiens ! — Et il jeta la corde sur la terrasse. — Accroche-toi !

Fabietto lâcha son bâton et tituba vers la corde qui se balançait près de la petite fontaine.

Il était sur le point de l'attraper quand il entendit un choc terrible. La grille était tombée.

Flavio fit irruption sur la terrasse comme un gorille qui émerge d'une épaisse jungle, en hurlant et en agitant les bras.

— Mon dieu, mais qu'est-ce que c'est ? — Le gardien, depuis le toit, n'en croyait pas ses yeux.

Fabietto allait s'agripper à la corde quand le gros Flavio se planta devant lui. Alors, il se couvrit le visage avec les bras, prêt à retrouver Dieu.

— On joue !

Le petit Fabio se fit encore plus petit et puis lui lança : — Un, deux, trois, soleil ! — et au même moment il enleva ses mains de son visage.

Le gros Flavio resta un instant perplexe, puis s'immobilisa, la langue entre les dents et les mains en avant.

— Courage mon grand, accroche-toi ! — cria le gardien depuis le toit.

Fabietto se tourna et attrapa la corde, mais le gros Flavio se remit à bouger en hurlant : — Soleil ! — et, comme un sonneur de cloche, il attrapa la corde et tira le concierge d'un seul coup vers le bas.

Le vieil employé de l'immeuble s'écrasa sur la terrasse dans un bruit d'os brisés. — Ahhhhhhh !

Flavio Tombolino Scanziani s'approcha de lui, mit un doigt sur sa poitrine et lui dit : — Mamie dit que tu ne nettoies pas les escaliers !

Puis, avec la facilité d'une personne normale qui soulève une poupée, il le souleva et le lança par-dessus la balustrade.

— Noooooon ! — hurla Fabietto alors que le gardien s'envolait vers le bas et s'écrasait sur le toit d'une Volvo, faisant exploser la vitre arrière dans une fontaine de verre et de sang.

— Espèce de connaaaaard ! — Fabietto ramassa par terre le bâton du parasol. — Je vais te tuer !

La batte fendit l'air en sifflant et toucha la tempe droite du géant. Le bâton tremblait dans ses mains. Le gros Flavio, tout d'abord, sembla ne rien avoir senti. Puis il porta la main à sa tête et s'attrista : — Aïe. Bobo.

Fabietto souleva son arme et, de toutes ses forces, frappa de nouveau sa tempe.

L'énergumène chancela, incrédule, et baissa les bras : — Arrête !

Fabietto allait lui donner le coup de grâce, mais Flavio le désarma en se saisissant du bâton et le jetant en bas, puis il le regarda dans les yeux : — Méchant. Je vais le dire à mamie...

Le monstre fit preuve d'une agilité inattendue, sauta et se saisit du poignet de Ricotti. Il tira un coup. Le bras de Fabietto se détacha de son tronc d'un coup sec.

Le garçon regarda son épaule. Ce qui pointait entre les tendons et les muscles et les bouts de cartilage devait être sa clavicule. Il connaissait bien le squelette humain, parce qu'il avait redoublé les sciences trois années de suite.

Quelle sensation singulière : il continuait à sentir son bras à l'endroit habituel, il lui semblait même pouvoir plier ses doigts, et pourtant le géant brandissait son bras comme une massue.

Qu'est-ce qu'il veut en faire ?

Il eut sa réponse tout de suite, quand il fut frappé en pleine face par son propre biceps, trois fois de suite. Le premier coup lui défonça la pommette, le second lui fit exploser le tympan et le troisième lui fit sauter le reste de ses dents.

Fabietto Ricotti alla au tapis.

10.

... Un matin d'hiver, alors qu'il s'habillait, le vieux géant regarda par la fenêtre. Désormais, il ne détestait plus l'hiver parce qu'il savait que ce n'était que le printemps qui dormait, et que les fleurs se reposaient.

Soudain, il se frotta les yeux, étonné. Dans le coin le plus reculé du jardin, il y avait un arbre entièrement recouvert de fleurs blanches. Des fruits d'argent pendaient des branches d'or, et sous celles-ci se trouvait le petit garçon qu'il avait aimé.

Fabietto Ricotti était allongé au milieu des morceaux de Lego et des petites voitures Mattel. Flavio était assis par terre, près de lui. Le buste appuyé sur le lit, il lui tournait le dos et tenait le tourne-disque dans une main.

Fabietto avait l'impression d'être en train de fondre, comme une noix de beurre dans une poêle. Il essayait de garder les yeux ouverts, mais il n'y parvenait pas. Il était si fatigué...

Il s'examina. On aurait dit qu'on l'avait plongé dans une piscine pleine de sang. Son bras était posé sur la piste du circuit de voiture Polistil, sous la fenêtre.

Il n'arrivait pas à tenir sa tête droite. Il n'aurait jamais pensé qu'il mourrait avant mamie Flaminia. Il n'entendait presque plus. Même sa respiration était lointaine, et le mange-disque semblait être étouffé par mille couvertures.

... Le géant descendit en vitesse et, rayonnant de joie, sortit dans le jardin et s'approcha du petit garçon. Quand il fut près de lui, il rougit de colère et dit :

— Qui a osé te faire du mal ? — parce que le petit garçon avait des marques de clou sur les paumes des mains et sur les pieds.

— Qui a osé te faire du mal ? — répéta le géant. — Dis-le-moi et je prendrai ma grosse épée pour les tuer.

— Non, répondit le petit garçon. Ce sont les blessures de l'amour.

— Qui es-tu ? — demanda le géant.

Une étrange stupeur s'empara de lui, et il s'agenouilla devant le petit garçon.

Le petit garçon lui sourit et dit :

— Un jour tu m'as laissé jouer dans ton jardin, aujourd'hui tu vas venir jouer dans mon jardin, qui est le Paradis.

Quand, dans l'après-midi, les enfants entrèrent en vitesse dans le jardin, ils trouvèrent le géant mort, au pied de l'arbre entièrement recouvert de blanches fleurs.

Flavio se tourna vers Fabietto. Il avait un œil injecté de sang et une larme rouge lui coulait sur la joue.

— Moi je sais qui tu es.

D'un effort surhumain, Fabietto réussit à dire : — Qui... qui je suis ?

Le géant sourit à peine. Il avait les dents pleines de sang. — T'es le petit garçon.

Il souleva sa main avec difficulté et indiqua son moignon. — ... et ça, ce sont les blessures de l'amour. Maintenant, tu m'emmènes au Paradis, pas vrai ?

— Oui... T'inquiète pas... — Fabietto referma les yeux et se laissa aller sur la moquette. Le géant posa sa tête sur ses genoux.

— J'ai peur... — dit le gros Flavio d'une voix très faible, alors que du sang et des bulles d'air sortaient de sa bouche. — Je n'y... vois... plus... rien...

— Ne t'en fais pas Flavio. Ça va passer.

Et voici la fin, cette petite histoire est terminée... le disque fait « clic » et vous verrez que bientôt, il s'arrêtera... mais attendez, et vous en entendrez une autre. Il était une fois, dira le conteur, et une autre fable commencera... commencera... commencera...⁷

⁷ Fin des Fables sonores (Fiabe Sonore).

II. Analyse de la traduction

Introduction

Avant même de commencer ma traduction, je pensais que l'acte de traduire ne consistait pas seulement à faire passer un texte d'une langue à une autre, mais aussi à transposer ce texte d'une culture à une autre. Ainsi, lorsque j'ai rencontré des éléments culturels italiens au sein du texte, ma première intuition a été de vouloir transformer ces éléments en français : modifier les noms de magazine, de médicaments, de chanson, en les remplaçant par des noms français. Mais en pratique, lorsque j'ai commencé à traduire *Giochiamo ?*, j'ai réalisé que la traduction ne se réduisait pas à cela : il s'agissait de transposer le sens, parfois la forme, mais surtout la volonté de l'auteur, les effets que produisent le texte original ; il fallait conserver la nature du texte et faire en sorte que le lecteur d'arrivée puisse percevoir et comprendre le texte traduit – comme un lecteur italien aurait compris l'original – sans pour autant effacer les éléments culturels propres au texte de départ. La question n'était plus seulement de traduire la langue, mais de rendre l'intrigue logique en français, sans aucune invraisemblance : pour cela, il ne fallait pas que je réécrive le texte. Pour rester la plus fidèle possible au texte, j'ai compris qu'il fallait que je respecte l'environnement de la nouvelle et tout ce qui la constituait.

Wilhem Von Humbolt (1767-1835), philosophe mais également linguiste, écrit à propos de la traduction : « Tant que l'on ne sent pas l'étrangeté, mais l'étranger, la traduction a rempli son but suprême ; mais là où l'étrangeté apparaît en elle-même et obscurcit peut-être même l'étranger, alors le traducteur trahit qu'il n'est pas à la hauteur de son original »⁸. Humbolt met en avant le fait qu'il faille conserver l'aspect culturel du texte source, propre au pays d'origine, sans jamais altérer ce qui fait qu'il appartient à telle ou telle culture. Cet aspect, qui ne sera pas familier pour le lecteur cible, ne doit pas néanmoins nuire au déroulement du récit ni à la compréhension du lecteur. En ce qui concerne *Giochiamo ?*, j'ai donc fait attention à conserver cet « étranger », c'est-à-dire tout ce qui fait qu'elle appartient à la littérature italienne et à un contexte italien précis, ce afin d'éviter toute incohérence dans ma traduction, en essayant néanmoins de rendre cet « étranger » accessible au lecteur d'arrivée.

⁸ Wilhem Von Humbolt, *L'Agamemnon d'Eschyle*, 1816, cité dans *Que sais-je ? La traduction*, M. Oustinoff.

Au-delà de cette réflexion sur l'aspect théorique de la traduction, je me suis intéressée au contexte général de la nouvelle, afin de mieux cerner et comprendre les caractéristiques non seulement stylistiques mais aussi littéraires du texte. *Giochiamo ?*, écrite en 2008 par Niccolò Ammaniti et Antonio Manzini, est une nouvelle qui se trouve dans la lignée de la *Gioventù Cannibale*, anthologie italienne de l'horreur publiée en 1996, à laquelle Niccolò Ammaniti a participé. On peut considérer la *Gioventù Cannibale* comme faisant partie de la littérature de l'horreur dite *splatterpunk*, ou encore *gore* : violence et sang se retrouvent au cœur de l'anthologie. C'est le cas également dans *Giochiamo ?*. Or, il se trouve que le *splatterpunk* est un genre méconnu et très peu développé par les écrivains français, alors qu'il est très répandu en Italie : on ne trouve que très peu de références françaises *splatterpunk* sur lesquelles j'aurais pu appuyer ma traduction.

Ainsi, ma traduction devait prendre en compte deux facteurs : la fidélité au texte de départ et le souci de vraisemblance, mais aussi l'appartenance à une littérature particulière et étrangère au lecteur français : le *splatterpunk*. Dans ce cas, on peut être amené à se demander comment traduire une nouvelle appartenant à un genre littéraire presque inexistant dans la culture d'arrivée : dans ce cas précis, comment traduire *Giochiamo ?* en français, alors que le *splatterpunk* ne s'est pas développé en France.

La première partie présentera les influences et les autres œuvres de Niccolò Ammaniti, dont sa contribution à la *Gioventù Cannibale*. Cette partie présentera également le genre littéraire et le développement du *splatterpunk*, puis le célèbre auteur anglais Oscar Wilde, puisque sa nouvelle *Le Géant Égoïste* (extraite du *Prince heureux et autres contes*, 1888) est reprise par Ammaniti au sein de *Giochiamo ?*. La seconde partie montrera que cette nouvelle mélange deux genres littéraires opposés : la littérature de l'horreur et la littérature pour enfants, que l'on retrouve dans le texte grâce à la présence du *Géant Égoïste* ; ce mélange a été un élément important à prendre en considération lors de ma traduction. Cela nous amènera à l'analyse complète de la traduction : je présenterai ici les choix que j'ai dû faire et dans quelles mesures j'ai pu rester fidèle au texte et au genre littéraire originaux.

A. L'univers et les influences de Niccolò Ammaniti

1. Parcours littéraire et productions

Niccolò Ammaniti naît à Rome en 1966. Il commence des études en biologie avant de les abandonner et de se consacrer à l'écriture. Son premier roman, *Branchie*, paraît en 1994. Il écrit ensuite un essai avec son père, *Nel nome del figlio*, puis un recueil de nouvelles, *Fango*, en 1996. Il obtient plusieurs prix pour plusieurs de ses romans : le prix Viareggio pour *Io non ho paura*, en 2001, puis le prix Strega en 2006, pour *Come Dio comanda*. Plusieurs de ses œuvres sont adaptées au cinéma, dont *Io non ho paura* et *L'ultimo capodanno*, adaptation d'une nouvelle extraite de *Fango*. Il publie en 2012 *Il momento è delicato*, autre recueil de nouvelles, dont est extraite notre nouvelle, *Giochiamo ?*, qu'il a co-écrite en 2008 avec Antonio Manzini, acteur, réalisateur, scénariste et auteur italien, avec lequel il a notamment travaillé pour l'adaptation de *Come Dio comanda* en 2005. Il a également travaillé avec Ammaniti sur le scénario du film *Il siero della vanità* (2004) d'Alex Infascelli et publie son premier roman, *Sangue marcio*, en 2005. Manzini est principalement connu pour sa série de roman intitulée *Pista nera* (traduite en français sous le nom de *Piste noire*) publiée en 2013.

2. La Jeunesse Cannibale et la culture punk

a. La Jeunesse Cannibale

Niccolò Ammaniti est l'un des nombreux auteurs ayant participé à l'anthologie controversée de la *Gioventù Cannibale*, parue en 1996 sous la direction de Daniele Brolli. Cette anthologie de l'horreur extrême regroupe onze nouvelles et est divisée en trois parties : *atrocità quotidiane*, *adolescenza feroce* et *malinconie di sangue*. La première partie de l'œuvre contient des récits se déroulant dans un quotidien dérangeant, violent tant au niveau moral qu'au niveau physique ; la seconde partie remet l'adolescence au centre des intrigues : c'est en effet une période particulière aux yeux des Cannibales (et qui explique également le choix du titre de l'œuvre, de la *Jeunesse*), car ce n'est pas seulement le corps qui change, c'est aussi un âge où l'on se révolte, où, par manque de maturité, l'on ne réfléchit pas aux conséquences de ses actes,

et où l'on expérimente le monde ; enfin, il est principalement question de nostalgie, de regrets et de remords dans la troisième et dernière partie : ces nouvelles proposent un regard désabusé sur la société dans laquelle évoluent les personnages.

Daniele Brolli résume l'œuvre dans l'introduction intitulée *Le favole cambiano* : « è una scrittura laboratorio che mescola sostanze tra loro distanti, quasi seguendo la non lezione della « letteratura possibile » : goliardia scolastica, slogan pubblicitari, melodie popolari, prodotti di consumo... il tutto impastato spesso con molto, molto sangue. »⁹ Et c'est bien là toute la spécificité de l'œuvre : les personnages, asociaux, perturbés, bien plus mauvais que les personnages que l'on peut rencontrer dans la littérature « classique », agissent sans réfléchir aux conséquences de leurs actes, ils ne répondent qu'à leurs pulsions. Brolli écrit également : « Che cosa succede quando il male si rivela come scaturito dall'assenza, dalla completa mancanza di determinazione, originato da individui senza desideri né coscienza che iniziano a scorrazzare in lungo e in largo per il globo producendo dolore e morte ? »¹⁰ De ces personnages atypiques découle une violence sans limite, qu'elle soit morale ou physique, très dérangeante aux yeux du lecteur.

Ammaniti contribue à l'anthologie aux côtés de Luisa Brancaccio, écrivant ensemble *Seratina*, première nouvelle du recueil et de la partie *atrocità quotidiane*. Les auteurs « [prônent] un fantastique sans tabous ni retenue, noir et rouge, sombre et violent, contemporain, dérangeant »¹¹. L'un des fils conducteurs de l'œuvre se retrouve bel et bien dans cet aspect violent, sanglant : les personnages font face à des situations particulières et réagissent de façon extrême. Tous ces personnages sont ancrés dans une réalité italienne très marquée : les auteurs reprennent et critiquent en filigrane des éléments de la société, de la culture actuelle, baignée dans les *mass médias*. On retrouve ainsi des chansons populaires, des slogans publicitaires, ou encore des contes pour enfant totalement remaniés : on peut ainsi trouver dans le recueil une réécriture terrible du *Petit Chaperon Rouge*, renommé en *Cappuccetto splatter*, où le loup devient un violeur sanguinaire en pleine ville ; ou bien encore la nouvelle d'Aldo Nove, *Il mondo dell'amore*, où les personnages finissent par s'amputer de leurs parties génitales tout en

⁹ D. Brolli, *Le favole cambiano*, dans *Gioventù Cannibale*, 1996, Torino : Einaudi editore.

« C'est un laboratoire d'écriture qui mélange des éléments entre eux bien distants, suivant presque la non leçon de la « littérature possible » : punition scolaire, slogans publicitaires, mélodies populaires, produits de consommation... le tout souvent mélangé à beaucoup, beaucoup de sang. »

¹⁰ Ibid. « Que se passe-t-il quand le mal se révèle être produit de l'absence, d'un manque complet de détermination, au travers d'individus sans désir ni conscience qui commencent à courir de long en large à travers le monde, provoquant douleur et mort ? »

¹¹ Alessandro Arturo, sur <https://www.noosphere.org/icarus/livres/niourf.asp?numlivre=-317746>.

regardant une émission de télévision populaire. Les Cannibales s'opposent à la moralité de la littérature dominante, ils proposent des personnages soumis à leurs pulsions dans leur quotidien, afin de créer un traumatisme dans une société opulente qui tend à se dégrader, où les médias prennent de plus en plus de place ; la guerre et la misère ne font plus partie que d'une réalité lointaine. La littérature de l'horreur, pour les Cannibales, remet la violence à son centre, de façon plus dérangeante, pour raviver ce traumatisme et susciter une réaction chez le lecteur. Ce n'est pas simplement la mort qui est essentielle, c'est la violence des actes, la décomposition du corps, le dégoût¹², dans l'absence totale d'évolution des personnages, qui font face à des situations de non-retour inévitable et remettent la violence la plus terrible devant les yeux du lecteur, provoquant chez lui un sentiment de dégoût profond, lui montrant le plus extrême dans une société où l'on veut toujours plus.

b. Pulp, punk et *splatterpunk*

Le mouvement Cannibale s'inspire de la culture *pulp* américaine. À l'origine, les magazines dits « pulp » étaient des revues dont le papier était de qualité médiocre, durant la première moitié du XX^{ème} siècle. Les genres principaux des magazines *pulp* étaient la science-fiction, les romans noirs et les romans policiers. Le *pulp* est notamment mis en avant grâce au film de Quentin Tarantino, *Pulp Fiction* (1994) ; le mouvement inspire également des auteurs tels que Chuck Palahniuk (*Fight Club*, 1996) ou encore Bret Easton Hills (*American Psycho*, 1991). La violence et la critique d'une société sur-consommatrice y sont omniprésentes.

Le *pulp* est à mettre en relation avec le punk : émancipation et critiques sociales, anarchisme et nihilisme prennent place dans divers arts. C'est principalement en musique que se développe le punk, mais aussi en littérature : naissent alors de nouveaux genres littéraires inspirés du punk, dont le *splatterpunk*. Le terme *splatterpunk* est créé dans les années 1980 par David J. Schow, écrivain d'horreur américain. Daniele Brolli, dans l'introduction de la *Gioventù Cannibale*, le définit ainsi : « *splatter* sta per lo schizzo di sangue e *punk* per la scelta di un antagonismo sociale »¹³. En Italie, le genre littéraire se développe peu de temps après les années de plomb. Entre 1969 et 1975, des groupuscules d'extrême droite tentent de créer un climat de tension en Italie afin de

¹² Daniele Giglioli, *Narratori italiani e la scrittura dell'estremo* (2009), sur treccani.it.

¹³ Daniele Brolli, *Le favole cambiano*, dans *Gioventù Cannibale*, 1996, Torino : Einaudi editore. « *Splatter* pour l'éclat de sang et *punk* pour le choix d'un antagonisme social ».

favoriser un retour du nationalisme. Ces groupuscules frappent le pays à Milan (1969), à Peteano (1972) ou encore à Brescia (1974). L'extrême gauche prend part à cette violence dans les années 1970, particulièrement après le « grand mouvement de l'année 1977 dit de l'Autonomie, véritable déferlante de contestation radicale, plurielle, protéiforme, dont une composante seulement choisira la lutte armée »¹⁴. En 1980, elle est responsable de l'attentat de la gare de Bologne qui fait 85 morts. L'assassinat le plus tristement célèbre des années de plomb est celui d'Aldo Moro en 1978. Ce climat persistera jusqu'aux années 2000, mais de façon beaucoup moins visible que dans les années 1980.

C'est dans les années 1980 que se créent des « Centres Sociaux Occupés et Autogérés », lieux de rencontres politiques et culturelles, où naît une forte contre-culture italienne. À cette période, les modes d'expression culturels — et principalement musicaux — de ce mouvement sont le rock alternatif, le rock punk, puis le rap, qui porte un engagement politique et une dénonciation du système très forte dans les années 1990 ; mais la culture punk s'élargit jusqu'à la littérature. C'est dans ce contexte très particulier que se développent le cyberpunk (qui se concentre principalement sur les nouvelles technologies et la science-fiction) et le *splatterpunk* italiens : dystopies, horreurs et violences dénoncent alors la situation politique et sociale difficile du pays.

Outre la Jeunesse Cannibale, d'autres auteurs italiens ont participé au développement du mouvement *splatterpunk*. Entre autres, on peut citer Pier Vittorio Tondelli et son roman *Altri libertini* (1980), dans lequel Tondelli aborde les sujets alors tabous de l'homosexualité, mais aussi de la drogue et du sexe, thèmes récurrents dans les nouvelles d'Ammaniti et qui marquent son lien étroit avec cette littérature particulière. Tondelli met en scène de jeunes personnages qui se découvrent eux-mêmes et découvrent le monde, expérimentant leur sexualité, la drogue et l'alcool et commettent des erreurs irréparables. *Altri libertini* est publié bien avant *Gioventù Cannibale*, mais on peut dire que Pier Vittorio Tondelli a probablement ouvert la voie à la littérature *splatterpunk* italienne.

¹⁴ Lazar, M. et Martard-Bonucci M.-A., *L'Italie des années de plomb. Le terrorisme entre histoire et mémoire*, p. 6.

c. Le *splatterpunk* en France

Ce mouvement littéraire a été porté en Italie par les Cannibales mais reste très rare en France. Cela s'explique notamment par des situations politiques très différentes entre les deux pays. En France, les années 1970 ont été bien moins violentes et moins étendues qu'en Italie, et les attentats moins nombreux et moins marquants : la lutte armée n'a pas autant touché le pays. Les quelques mouvements révolutionnaires français frappent principalement entre 1970 et 1990 : les groupuscules comme Action Directe ou l'Affiche Rouge, mouvements anarcho-communistes, ont été dissouts en 1987. Cela explique peut-être la faible quantité d'œuvres *splatterpunk* françaises. Les rares auteurs du genre sont beaucoup plus récents : on peut nommer Morgane Caussarieu¹⁵ ou Anthelme Hauchecorne¹⁶, mais ces derniers s'apparentent davantage au cyberpunk qu'au *splatterpunk* : leurs récits sont souvent fantastiques, même si, à l'instar du *splatterpunk*, la présence du sang et de la violence reste centrale dans leurs écrits. L'auteur le plus proche du mouvement est sans doute Aymeric Patricot, qui a écrit un roman intitulé *L'homme qui frappait les femmes*¹⁷ : on y retrouve un homme violent qui ressent un besoin irréprensible de frapper des femmes en position de faiblesse, sans chercher à comprendre d'où viennent ses pulsions et sans même chercher à les éviter, en tentant même de les « assouvir sans prendre de risque »¹⁸. Néanmoins, l'œuvre ne correspond pas tout à fait au *splatterpunk* que nous avons déjà évoqué : le personnage central veut blesser les femmes qu'il rencontre, mais il ne prête aucune attention au sang qui suit ses coups ; de plus, il explique brièvement avoir eu une relation très compliquée avec sa mère, ce qui donne une explication rationnelle à son attitude, ce que les Cannibales et Ammaniti ne font précisément pas. La lecture de l'œuvre reste centrée sur le personnage et ne mentionne que rarement le contexte social qui l'entoure : on ne ressent aucune critique sociale de la part de l'auteur. Cependant, la lecture de l'œuvre est très dérangeante, voire « insoutenable »¹⁹ comme l'écrit l'auteur lui-même dans la postface de l'œuvre, et c'est un sentiment que l'on retrouve dans la littérature de l'horreur, chez la *Jeunesse Cannibale* et dans certaines œuvres d'Ammaniti.

¹⁵ *Dans les veines*, Saint-Laurent d'Oingt : éd. Mnémos (2012) ; *Vampires et Bayous : sexe, sang et décadence, la résurrection du mythe en Louisiane*, éd. Mnémos (2013).

¹⁶ *Le Sidh*, éd. Midgard (2013) ; *Journal d'un marchand de rêves*, Saint Romain de Colbosc : éd. L'atelier de Mosésu (2016).

¹⁷ Aymeric Patricot (2013). *L'homme qui frappait les femmes*. Paris : Éditions Léo Scheer.

¹⁸ *Ibid.*, p117.

¹⁹ *Ibid.*, p155.

d. Joe R. Lansdale

Ammaniti et Manzini ont choisi une citation de Joe R. Lansdale au début de leur nouvelle *Giochiamo ?*. L'auteur de l'épigraphe n'est pas un choix anodin de leur part : Joe R. Lansdale (1951) est un auteur connu dans la littérature *splatterpunk* américaine et dans le domaine de l'horreur en général. Il est l'auteur de nouvelles, de romans noirs et policiers, de comics ; il écrit également pour la télévision et a réalisé quelques films. Il a reçu de nombreux prix, notamment pour sa littérature de l'horreur : entre autres, huit Bram-Stoker awards, décernés par l'Horror Writers Association, qui récompensent des œuvres de dark-fantasy ou d'horreur ; ou encore l'Edgar Award en 2001 (en hommage à Edgar Allan Poe, qui récompense la littérature policière) pour *Les Marécages*, publié en 2000. Il a également écrit des nouvelles qui ont été adaptées au cinéma : c'est le cas de *Bubba Ho-Tep* (Don Coscarelli, 2006) ou encore *Christmas with the dead* (2012) qu'il a adapté lui-même. Ammaniti a écrit la postface de l'un de ses romans, *Le drive-in* (1998)²⁰.

Si l'on s'intéresse de plus près à la citation de Lansdale dans l'épigraphe, on peut déjà se faire une idée du personnage type du mouvement *splatterpunk* : « Le poisson-chat est comme la nature elle-même. Il existe, c'est tout. Il n'a pas de principe moral par lui-même, il n'est que pure obstination aveugle. Il continue à se présenter car il ne sait rien d'autre et ne comprend pas le peu qu'il sait. »²¹ Tout comme les personnages types du genre que l'on a déjà dépeints, le poisson-chat ne réagit qu'à ses pulsions sans chercher à en savoir davantage : la lecture du *splatterpunk* appelle à une réflexion, celle de chercher à comprendre pourquoi les personnages agissent de la sorte ; la véritable cause de ce malaise, de cette violence extrême, ne vient peut-être pas forcément de l'individu mis en avant dans le récit, mais bien de la société qui l'entoure.

3. L'enfance

a. Dans les œuvres d'Ammaniti

Une thématique récurrente dans les œuvres de Niccolò Ammaniti est l'enfance et le passage à l'âge adulte. Dans *Io non ho paura*, Michele est un petit garçon qui découvre l'univers cruel du monde adulte et d'un contexte social critiqué par

²⁰ *The Drive-In* (1988). Publié en français sous le titre *Le Drive-in*, traduit par Bernadette Emerich, Paris, Éditions J'ai lu. Épouvante no 2951, (1991).

²¹ Extrait de *Waltz of Shadows* (1999), 1st volume of *Lost Lansdale series*, Joe R. Lansdale.

Ammaniti : la corruption, l'enlèvement contre rançon d'un petit garçon (pratique alors courante dans le sud de l'Italie), ou encore les différences sociales entre nord et sud de l'Italie. Les personnages de ses nouvelles sont des adolescents ou souvent de jeunes adultes à peine entrés dans la vie active. Outre *Io non ho paura*, on peut citer *Come Dio comanda*, où l'on retrouve Cristiano, contraint de suivre son père et d'abandonner petit à petit l'innocence de son adolescence ; dans un autre genre, l'auteur écrit en 2015 *Anna*, dystopie qui relate l'histoire d'une petite fille, Anna, et de son frère, Astor, en Sicile, dans un monde ravagé par un virus qui se déclenche à la puberté. Comme dans la *Gioventù Cannibale*, c'est un passage qu'Ammaniti représente toujours de façon violente, mais c'est dans *Anna* que ce changement est le plus radical, puisqu'il est mortel. Ammaniti présente une société complètement détruite, gérée par des enfants : ce n'est pas sans rappeler le roman de William Golding, *Sa majesté des mouches* (1954). Les personnages enfants de ses romans permettent notamment un tout autre regard sur ce monde : celui de l'innocence et de la découverte. Les enfants permettent également un ton plus léger, un certain détachement face à l'horreur qu'ils ne comprennent pas forcément, contrairement aux lecteurs, et une prise de distance certaine de la critique sous-entendue par Ammaniti.

b. Oscar Wilde

Dans *Giochiamo ?* Ammaniti et Manzini retranscrivent et réécrivent une nouvelle d'Oscar Wilde, *Le Géant Égoïste*.

Oscar Wilde est un auteur irlandais, né en 1854 à Dublin. Il est l'un des théoriciens de « l'art pour l'art » et s'intéresse énormément à l'esthétisme, la beauté, et l'amour. Il a écrit des pièces de théâtre, des romans, ainsi que des poèmes. Il est connu notamment pour son roman *Le portrait de Dorian Gray* (1891), mais publie également des nouvelles et écrit pour ses enfants *Le Prince heureux et autres contes* (1888)²², dont est extraite la nouvelle du *Géant Égoïste*, reprise dans *Giochiamo ?* par Ammaniti et Manzini. Le recueil regroupe cinq contes : *Le Prince heureux*, *Le Rossignol et la Rose*, *Le Géant égoïste*, *L'Ami dévoué*, et *La Fusée remarquable*. Les cinq contes ont un point commun : Wilde critique l'égoïsme de l'homme, sa volonté de s'enrichir au dépens parfois de son humanité. Ainsi, le martinet du *Prince heureux* meurt sans aucune

²² Éléments biographiques tirés de *Le portrait de Dorian Gray*, Édition : Paris, France : Domaine public, Paris : Cyberlibris [diffuseur].

reconnaissance alors qu'il a aidé de nombreux habitants du village avec la statue du prince, qui finit par être refondue ; le rossignol donne sa vie pour qu'une rose fleurisse afin que l'étudiant gagne le cœur d'une demoiselle, mais celle-ci le lui refuse et l'étudiant perd foi en l'amour : dans cette nouvelle comme dans le *Géant égoïste*, la générosité se solde par la mort ; enfin, l'*Ami dévoué* n'obtient aucune reconnaissance de son amitié et la *Fusée remarquable* traite également de l'égoïsme et de la vanité de l'homme. Wilde critique donc le matérialisme de son époque face à l'humanité : c'est la possession qui prend le dessus sur la véritable bonté, l'amitié ou l'amour.

Le Géant égoïste raconte l'histoire d'un géant refusant à de jeunes enfants l'accès à son jardin, jusqu'au jour où l'un d'entre eux ne parvient pas à monter sur un arbre. Le géant décide alors de laisser les enfants accéder à son jardin et monter sur les arbres, mais l'un d'entre eux n'y parvient pas : il aide alors le petit garçon à monter, mais le petit garçon ne revient plus les fois suivantes. Il lui apparaît à nouveau alors qu'il est devenu « vieux et faible ». Le petit garçon revêt alors une dimension divine, car il est blessé aux mains et aux pieds ce qui est non sans rappeler les stigmates du Christ : il emmène avec lui le géant au paradis. C'est donc une morale chrétienne (et la seule du recueil) : la repentance et la générosité peut mener au Paradis. L'auteur oppose également l'enfance désintéressée au monde adulte : les enfants qui veulent simplement jouer dans un jardin et le géant qui ne veut pas partager ses biens.

Ammaniti et Manzini reprennent ce conte de façon actualisée, conservant néanmoins la critique de ce matérialisme et de cet égoïsme que Wilde reproche déjà à la société de son temps. Dans *Giochiamo ?* ce sera la pauvreté du personnage qui le poussera à tenter de cambrioler un appartement, mais cette tentative se soldera par un échec conséquent : la mort. Tous les éléments que nous avons étudiés se retrouvent dans *Giochiamo ?* : une littérature *splatter*, cannibale, mélangée à un rappel constant à l'enfance grâce au conte d'Oscar Wilde.

B. Le mélange de la littérature de l'horreur et de l'enfance dans *Giochiamo ?*

1. Présentation de *Giochiamo ?* :

La traduction que je propose est tirée de *Il momento è delicato*, recueil qui n'a pas encore été traduit en France.

Giochiamo ? est le fruit d'une hypothèse, comme toutes les nouvelles de *Il momento è delicato*. Ammaniti l'explique dans l'introduction du recueil, *E se... : « [...] qualcuno mi aveva raccontato che al policlinico di Roma degli infermieri bastardi puntavano i vecchi in fin di vita e se vivevano soli gli rubavano le chiavi di casa. [...] Ecco come mi parte una storia. Da un semplice (e spesso inverosimile) ipotesi. E se l'infermiere entra nella casa e dentro ci trova un mostro, un nipote mostruoso e disperato per la mancanza della nonna ? »*²³. On retrouve des éléments de ses nouvelles précédentes : un personnage seul, pauvre, rendu fou par l'adultère, qui ne réfléchit guère aux conséquences de ses actes. Cette nouvelle est particulière car Ammaniti et Manzini y insèrent et reprennent à leur façon un conte d'Oscar Wilde : ainsi, l'horreur et l'enfance se mélangent pour donner un récit singulier, *Giochiamo ?*.

Le personnage principal de la nouvelle se prénomme Fabio, qui est surnommé Fabetto tout au long du récit. Il se trouve au chevet de sa grand-mère, à l'hôpital, quand sa voisine de chambre, la comtesse Tombolino Scanziani, décède sous ses yeux. Sans trop réfléchir, il lui vole ses clés et se rend chez elle afin de lui dérober ses biens, pour pouvoir rejoindre sa petite amie, Alexia, qui se trouve en vacances en Crète. Alors qu'il apprend que cette dernière le trompe, il fracasse son téléphone et brise la clé dans la serrure en voulant sortir, se retrouvant ainsi piégé dans l'appartement. Après avoir essayé de s'échapper par le balcon et s'être gravement blessé, il réalise qu'il n'est pas seul : il rencontre alors Flavio, qui semble être le petit-fils de la comtesse. Malgré ses quarante ans, ce dernier se comporte comme un enfant et désire jouer avec Fabetto — d'où le nom de la nouvelle : « On joue ? ». Fabetto tente de s'échapper et leur rencontre tourne au drame : après lui avoir arraché un bras, Flavio finira par mourir sur ses genoux, avant que Fabetto, lui aussi, ne succombe à ses blessures.

²³ « Quelqu'un m'avait raconté qu'à l'hôpital de Rome, des infirmières sournoises visaient les personnes âgées en fin de vie, et si celles-ci vivaient seules, elles leur volaient les clés de chez elles. [...] Voici comment me vient l'idée d'une histoire. D'une simple (et souvent improbable) hypothèse. Et si l'infirmière entrait dans la maison et y trouvait un monstre, un petit-fils rendu fou par l'absence de sa mamie ? ». *Il momento è delicato*, p. IX.

2. L'horreur de *Giochiamo ?*

a. Le réalisme du récit

Le personnage de *Giochiamo ?*, Fabietto, est un jeune homme d'une vingtaine d'années vivant à Rome. Au début de la nouvelle, il se trouve au chevet de sa grand-mère, à l'hôpital. Fabietto décrit un bâtiment dans un état déplorable, « Questa è la sanità italiana. Bravi. » (Voir Annexe 1, p. 74). Alors que la voisine de chambre est en train de mourir sous ses yeux, aucun membre du personnel de l'hôpital ne réagit, ce qui scandalise Fabietto. On suit le personnage dans ses actes et ses pensées, écrites en italique au fil du texte, comme le fait souvent Ammaniti dans ses nouvelles et romans. Quand Fabietto, voyant que personne ne vient auprès de la défunte, décide de fouiller le sac à main resté dans la commode près du lit, on découvre l'adresse précise de la vieille dame et l'on suit le personnage dans les rues de Rome jusqu'à chez elle.

D'emblée, Ammaniti et Manzini posent le décor de façon presque théâtrale. Tout d'abord en ville, où règne un silence pesant : il fait si chaud que même les animaux se taisent. Ensuite, quand Fabietto arrive dans l'immeuble puis dans l'appartement : il ne croise personne et arrive enfin dans l'appartement, lugubre, où les tableaux ont mal vieilli et l'air sent le renfermé. Les descriptions des lieux mettent d'emblée le lecteur mal à l'aise, mais on est contraint de suivre Fabietto dans son enthousiasme face à ses trouvailles. L'ambiance change à nouveau lorsqu'il découvre que sa petite-amie fréquente un autre homme et que, fou de rage, il brise son téléphone et plus tard la clé dans la serrure de la porte d'entrée, se retrouvant ainsi coincé sur les lieux de son vol qu'il ne peut plus commettre. Un peu soûl, il découvre alors le cadavre d'un chien. Les auteurs décrivent l'animal de façon très sensorielle : on comprend alors la raison de l'odeur terrible que Fabietto remarque dès son entrée sur les lieux. Le chien baigne dans son sang, sa langue pend de sa gueule, il est déjà en train de se décomposer et ses entrailles jaillissent de son ventre « comme une gigantesque chenille » (p. 21). Fabietto comprend alors que le chien n'est pas simplement mort de soif et de faim, car il semble « être passé sous un TER » (p. 22). Le dégoût provoqué par cette description est provoqué à la fois chez Fabietto et chez le lecteur : ce n'est pas sans rappeler des scènes de la *Jeunesse Cannibale* ou encore une nouvelle de Joe R. Lansdale, *La nuit où ils ne*

*virent pas le film d'horreur*²⁴, où il est également question d'un chien démembré. Un peu plus tard dans le récit, Fabietto se blesse : tout comme le chien, sa langue a gonflé et ne tient plus dans sa bouche, et il découvre que son tibia, brisé, sort de sa jambe. Le sang coagulé ressemble à « de la confiture de cerises griottes » et ses doigts à « de grosses saucisses jaunâtres » (p. 26). Ce champ lexical inattendu de la nourriture vient contraster avec la réalité des blessures sanglantes qu'Ammaniti dépeint. L'horreur est ici déstabilisante : les plaies ouvertes et le sang deviennent de simples aliments de la vie quotidienne. Cela accentue encore le dégoût du lecteur, car de simples aliments, qui ici pourraient faire appel aux souvenirs gustatifs du lecteur, deviennent des éléments de souffrance pour Fabietto.

b. *Freaks* : le monstre

L'horreur va crescendo au fil de la nouvelle. Alors qu'il réussit à se lever et à retourner dans l'appartement pour se rincer le visage, il découvre Flavio, le petit-fils de la vieille dame, qui est en réalité un homme d'une quarantaine d'années qui se conduit comme un enfant capricieux qui ne se rend pas compte de sa force : ainsi, il blesse violemment Fabietto sur le lavabo et veut le contraindre à jouer avec lui. Fabietto le décrit alors comme un personnage du film *Freaks* (Tod Browning, 1932) : les auteurs confèrent une dimension très visuelle, presque cinématographique à leur récit, faisant le lien avec un film mettant en scène tous les « monstres de la nature » exhibés dans un cirque, comme des animaux. Si l'on connaît le film, il est alors facile d'imaginer le physique atypique de Flavio. Fabietto tente ensuite de s'enfuir et tombe sur l'aide domestique de la comtesse, encore vivante, mais qui semble avoir subi le même sort que le chien : elle est éventrée, et Flavio la saisit par ses intestins avant de les porter à sa bouche. Le « monstre » Flavio représente ainsi le personnage type de la littérature *splatterpunk*, et l'on a parfois même du mal à savoir s'il est réel ou non tant la violence de ses gestes est extrême : il n'a aucune idée de ce qu'il fait, et même de ce qu'il est, il veut simplement manger et jouer.

c. Frontière entre réalisme et fiction

²⁴ *Night They Missed the Horror Show* (1988). Publié en français sous le titre *La Nuit où ils ne virent pas le film d'horreur*, dans l'anthologie *12 Serial Killers*, Paris, Manitoba/Belles Lettres, « Le Grand Cabinet noir » (2000).

Cette violence, poussée à son maximum, peut sembler ébranler la vraisemblance du récit. En effet, comment un homme de quarante ans pourrait-il agir de la sorte, enfermé depuis on ne sait combien de temps dans un appartement ? De plus, comment Fabietto n'a-t-il pas rencontré Flavio avant de se blesser en essayant de sortir ? Ne serait-il pas justement en train de délirer à cause de sa chute ? Et pourtant, c'est la présence du chien qui confirme que Fabietto est bel et bien en train de vivre ce cauchemar : avant même de s'être blessé, il a senti l'odeur du chien et l'a trouvé éventré dans la cuisine. C'est donc une spécificité particulière du récit et du récit *splatterpunk* : il est vraisemblable, mais il est tellement atroce que l'on peine à y croire. Il n'y a aucun élément fantastique dans la nouvelle, à part peut-être le fait que la fable se déroule de façon incohérente, en reprenant toujours où Fabietto l'a laissée. De plus, Fabietto ne réussit pas à se sauver et meurt à la fin du récit : il n'est pas un héros mais fait face à une réalité qui le condamnait dès son entrée dans l'appartement. Fabietto n'a pas mesuré le risque qu'il prenait en entrant dans cet appartement : son égoïsme le mène à sa propre mort.

3. L'enfance particulière de *Giochiamo* ?

a. Le Géant égoïste

Parallèlement, Ammaniti et Manzini insèrent dans leur récit un conte d'Oscar Wilde, *Le Géant égoïste*, qu'il a écrit pour ses enfants. C'est Fabietto qui lit l'histoire à sa grand-mère mourante, puis des extraits reviendront jusqu'à la fin de la nouvelle. *Le Géant égoïste* est un conte et non pas une nouvelle : cela explique la différence stylistique majeure entre les deux parties du récit. C'est donc ce qui apporte le plus la dimension de l'enfance dans le récit : c'est une histoire courte qui amène une morale de façon simple et poétique à propos de l'égoïsme. Les éléments de la nature sont personnifiés (le vent, l'hiver, la grêle deviennent des personnages à part entière) et malgré les « blessures de l'amour » il n'est jamais question de véritable violence. Dans *Giochiamo* ? Fabietto lit ce conte à sa grand-mère ; plus tard, alors qu'il délire à cause de la douleur, il s'imagine que c'est elle qui lui lit la fable : Fabietto devient alors un petit garçon auquel on lit une histoire pour le calmer.

b. Intertextualité et réécriture

La présence du conte dans le récit se trouve être une réécriture particulière : l'hypotexte fait partie de l'hypertexte et prend même part à l'intrigue, puisque Flavio demande à Fabietto des explications et interprète la fin de la nouvelle, en affirmant avoir compris qu'il était le géant et Fabietto le petit garçon de la fable.

En réalité, Ammaniti et Wilde réécrivent à leur façon *Le Géant égoïste* en désacralisant totalement le contenu de celle-ci. En effet, à l'origine, il est question de repentance : le géant, comprenant qu'il agit égoïstement, ouvre ses portes et son cœur aux enfants et le petit garçon, blessé aux mains, l'emmène au paradis lorsqu'il est sur le point de mourir. À la fin de la nouvelle d'Ammaniti et de Manzini, Flavio dit à Fabietto avoir compris qu'il représentait le géant et que Fabietto était le petit garçon qui l'emmènerait au paradis. Ils ne sont pas au pied d'un arbre mais à côté d'un circuit de voiture pour enfant dont la marque est citée. Ils sont tous deux blessés : Fabietto n'a plus qu'un bras et Flavio a été frappé plusieurs fois à la tête. Flavio a vécu seul pour une durée que l'on ne connaît pas ; enfermé, il a fini par manger les intestins de l'aide domestique, et peut-être même le chien, ce qui sous-entend qu'il est en train de s'affaiblir, sa grand-mère ne pouvant plus s'occuper de lui.

Giochiamo ? est donc une réécriture du *Géant égoïste* ; les auteurs reprennent les éléments principaux du récit : la solitude du géant, l'égoïsme au-travers de Fabietto qui préfère voler une comtesse qu'il a vu mourir plutôt que de chercher un moyen de subvenir lui-même à ses besoins, et enfin la mort des personnages à la fin du récit. Cependant, ils procèdent à une désacralisation du texte d'origine : il n'est à aucun moment question de religion dans la nouvelle. En revanche, on retrouve une critique du matérialisme de la société, l'importance du bien avant la bonté. Fabietto aurait pu chercher des médecins ou attendre que quelqu'un intervienne mais il préfère abandonner la comtesse à son triste sort : il préfère saisir l'opportunité de s'enrichir aux dépens même de sa propre grand-mère qu'il laisse seule à l'hôpital.

c. Les autres éléments de l'enfance

Le conte n'est pas le seul élément de la nouvelle rappelant l'enfance. Lorsque Fabietto se réveille après avoir été assommé la première fois par Flavio, il entend une comptine célèbre en Italie, *Il valzer del moscerino*. Un peu plus tard, il entend également le début des *Fiabe Sonore*, qui étaient des fables enregistrées sur des 45 tours dans les années 1970 en Italie. D'autres éléments plongent le lecteur dans ce qui semble

être une chambre d'enfant : on retrouve des posters des Barbapapa ou d'Heidi, des dessins d'avion collés au mur, des étoiles au plafond ou encore des encyclopédies pour enfant, des magazines de Mickey et de Tex sur des étagères. Cette ambiance, qui tout d'abord peut sembler rassurante, vient contraster avec la présence de Flavio et des legos ensanglantés. Cet aspect de la nouvelle renforce de façon inattendue l'horreur du récit : c'est dans cette ambiance, rythmée par la chansonnette, que Flavio se révèle être un psychopathe rendu fou par l'absence de sa grand-mère. En un sens, c'est l'élément le plus terrible de cette nouvelle : c'est donc l'enfance qui apporte l'élément d'horreur le plus marquant du récit.

C. Analyse de la traduction

Il a donc fallu que je tienne compte de tous ces éléments pour proposer une traduction la plus fidèle possible à l'original, qui puisse recréer tous les effets produits dans le récit : le sentiment d'horreur, de dégoût, la violence physique mais aussi verbale des personnages, c'est-à-dire tout ce qui fait que la nouvelle appartient au *splatterpunk*, ainsi que les rappels à l'enfance qui, paradoxalement, accentuent l'horreur du récit. Je devais également conserver la différence stylistique entre les passages du récit et les passages du conte : les deux éléments du récit ne sont pas écrits à la même période, ni par la même personne, et cela devait également apparaître dans ma traduction.

Dans le domaine de la traductologie, il est question de stratégies de traduction : Umberto Eco, dans *Dire presque la même chose*, écrit : « (...) une traduction peut être aussi bien *target* que *source oriented*, c'est-à-dire qu'elle peut être orientée soit au texte source ou de départ soit au texte (et au lecteur) de destination ou d'arrivée »²⁵. Eco explique ici qu'un traducteur peut choisir entre deux stratégies : ou bien il est un traducteur « sourcier », c'est-à-dire qu'il reste davantage fidèle au texte qu'il traduit, ou bien il est « cibliste », et alors il adapte sa traduction à la culture d'arrivée, en modifiant parfois des éléments pour les adapter à la culture qui reçoit la traduction. Il n'était en effet plus question de transformer la nouvelle pour qu'elle puisse devenir une nouvelle française : malgré la langue d'arrivée, la traduction doit conserver l'origine du texte de départ, sans quoi elle trahirait l'auteur du texte traduit.

Nous verrons dans cette troisième partie que la traduction que je propose est principalement sourcière : c'est ainsi que j'ai essayé de rester la plus fidèle possible au texte source et que j'ai tenté de préserver en français un genre littéraire particulier, le *splatterpunk*.

1. La vulgarité de Fabietto et le dialecte romain

a. Traitement général du dialecte romain

L'un des éléments le plus délicat à traduire dans *Giochiamo ?* a été le langage du personnage, Fabietto. En effet, ce dernier vit en ville, à Rome et sa façon de parler s'en

²⁵ U. Eco, *Dire presque la même chose*, p. 215.

ressent dès qu'il s'adresse aux autres personnages : il parle le dialecte romain. De plus, son langage est très moderne et il jure énormément. La question de la traduction d'un dialecte est délicate : il est impossible de trouver un dialecte français équivalent, puisque chaque dialecte a sa propre histoire et évolue dans un contexte particulier. En Italie, les dialectes restent très nombreux et sont encore très parlés, alors que les dialectes français ont tendance à disparaître au fil des années. Contrairement à d'autres traducteurs, comme Dominique Vittoz, traductrice d'Andrea Camilleri²⁶, qui choisit de traduire un dialecte italien par un patois lyonnais afin de différencier le français du dialecte (comme c'est le cas en italien), j'ai choisi de ne pas substituer le dialecte romain par un dialecte ou patois français : d'une part, mes connaissances personnelles ne me l'auraient pas permis, et d'autre part, je me suis demandée pourquoi Fabietto parlerait-il ce patois quand on sait qu'il vit à Rome. À mes yeux, l'aspect le plus important de ma traduction était qu'elle devait rester plausible, logique ; j'ai donc choisi de ne pas remplacer le dialecte romain par un dialecte français et de mettre en avant la façon dont Fabietto s'exprime : j'ai donc essayé de conserver un langage courant, vulgaire, spontané.

Je me suis néanmoins intéressée au dialecte romain pour tenter de ne pas trop m'éloigner de l'original : au-delà de son propre vocabulaire, j'ai remarqué qu'il avait une tendance récurrente à tronquer ses mots (« signo' » pour *signora* ou « 'sto » pour *questo* par exemple). Je me suis donc efforcée de garder cette caractéristique en français : « signo' » devient « m'dame » ; j'ai également supprimé le « ne » de la plupart des négations (« vous m'faites pas d'mauvaise blague, hein ? » (p. 13) afin de créer une langue proche de la langue parlée, comme l'ont fait les auteurs. J'ai choisi également des expressions courantes, comme « pote » (p.18) pour « fratello » (voir annexe 1 p. 82) ou « salut gros » (p. 17) pour « ciao secco » (annexe 1 p. 81), qui font partie du langage familier et principalement citadin actuel.

b. Registres de langue, vulgarité : difficultés

Expressions courantes

La vulgarité de Fabietto a été une difficulté majeure dans ma traduction : il a fallu trouver des jurons équivalents, qui ne soient ni trop forts ni trop faibles par rapport

²⁶ Metteur en scène et écrivain italien.

à l'expression italienne initiale. Comment traduire, par exemple, « porco due » (annexe 1 p. 76) ? J'avais initialement pensé à « nom d'un chien » mais, comme je l'ai écrit précédemment, je voulais recréer une façon de parler qui puisse être comparable à ce que l'on entend aujourd'hui, et « nom d'un chien » est une expression qui commence à se perdre. J'ai donc opté pour « putain » (p. 13), qui est l'une des vulgarités la plus utilisée par les Français. C'est également le cas pour les nombreux « che cazzo » qui parcourent le texte. Le mot « cazzo » revient régulièrement sous différentes formes et ne peut pas être traduit de la même façon à chaque fois : on retrouve par exemple l'expression « Si faceva i cazzi suoi alla grande » (annexe 1 p. 73), que j'ai traduit par « Elle n'en faisait plus qu'à sa tête » (p. 11). Ici, le mot « cazzi » peut certes être perçu comme vulgaire mais renforce surtout le fait qu'elle commence à agacer Fabietto, c'est pour cela que je n'ai pas utilisé d'expression vulgaire dans ma traduction. Un peu plus loin, on trouve « rizzacazzi » (annexe 1 p. 74) qui renvoie à l'image péjorative que Fabietto a des femmes et que j'ai traduit en « allumeuse » (p. 12). Je traduis également « testa di cazzo » (annexe 1 p. 85) par « tête de con » (p. 21) car encore une fois « cazzo » signifie autre chose que les fois précédentes. Enfin, à la fin du récit, Fabietto lance à Flavio (alors que ce dernier insiste pour jouer avec lui mais qu'il tente de fuir) : « Tie' ! Flavione gioca su 'sto cazzo ! » (annexe 1 p. 100). Il était impossible de traduire littéralement cette phrase, c'est pourquoi j'ai choisi « Tiens ! Espèce de gros Flavio, démerde toi pour jouer tout seul ! » (p. 33) : Fabietto refuse de jouer avec lui et cherche un moyen de s'échapper de l'appartement. « (...) gioca su 'sto cazzo » devient « démerde-toi pour jouer tout seul », je parviens ainsi à conserver la vulgarité de l'expression italienne et ce que veut dire Fabietto à ce moment précis. Je reviendrai plus tard sur ma traduction de « Flavione ».

La notion de rythme m'a amenée à modifier quelques expressions que je pensais avoir traduites correctement au départ mais que j'ai dû rectifier ensuite. C'est par exemple le cas de « Pezzo di merdaaaaa » (annexe 1 p. 103). Lors de ma première traduction, j'avais choisi « Orduuuuure » ; cependant, je remplaçais ainsi une expression de trois mots par un seul, et j'avais une autre option : « espèce d'orduuuuure ». Le rythme me convenait mieux mais « ordure » ne me plaisait pas, c'est pourquoi je l'ai remplacé par « espèce de connaaaaaard » (p. 36) : « ordure » ne renvoyait pas assez à la notion vulgaire de « merda » de l'italien. Le rythme de « Pezzo di merdaaaaa » me semblait très important puisqu'il accompagne Fabietto dans son élan face à Flavione, c'est pourquoi j'ai tenu à le respecter le mieux possible.

J'ai ensuite été confrontée au problème des synonymes : par exemple, « stronzata » et « cazzata » (annexe 1 p. 74) qui signifient tous les deux « connerie ». Cependant, le texte italien propose deux termes différents, donc il me fallait trouver deux expressions en français. J'ai ainsi choisi « connerie » (p. 11) pour « stronzata », mais j'ai traduit « Che cazzata che ho fatto ! » par « Qu'est-ce que j'ai foutu ! » (p. 11 également) : le regret et la vulgarité de Fabietto apparaissent ainsi aussi clairement qu'en italien. De la même façon, l'aide à domicile que rencontre Fabietto est nommée de trois manières différentes : « colf », « cameriera » et « domestica » (annexe 1 p. 99 et p. 100). Alors que j'avais pensé traduire « colf » (qui est une abréviation de *collaboratrice* et *familiare*) et « cameriera » de la même façon par « aide à domicile », j'ai réalisé que je pouvais distinguer les trois termes : j'ai donc choisi « aide à domicile » pour « colf » et « femme de ménage » pour « cameriera ». J'ai conservé « domestique » pour « domestica » (p. 33).

Un autre exemple se retrouve aux pages 81 et 82 (annexe 1) : « Se ti beccano », « Gli avevano beccato il fumo » et « Se beccamo stasera al pub ». Ici, je n'ai pas pu trouver un terme qui puisse regrouper les trois traductions car ils ne sont pas synonymes en français : *beccare* signifie distinctement « se faire pincer », « tomber sur » ou « trouver » et enfin « se retrouver » (p. 17). Il m'était impossible de réunir les trois sens dans un seul terme. J'ai pu trouver d'autres termes identiques que j'ai traduits de façon différente : par exemple, le verbe « inculare » se retrouve deux fois dans la nouvelle : page 72, « il Cayenne, gli albanesi te lo inculano » et page 81, « ho inculato le chiavi ». Le sens reste le même : il est question de vol les deux fois. J'ai traduit par le verbe « voler » la première fois (p. 10) mais par « chouré » (p. 17) pour conserver l'oralité de la phrase.

Expressions romaines

Fabietto utilise également des jurons et expressions typiquement romaines : c'est le cas par exemple de « Mannaggia a te ! Nun ce sta Flavio (...) » ou « Mannaggia signo' ! » (Annexe 1 p. 76), qui, selon le contexte, ne signifient pas la même chose. Dans le premier cas, Fabietto s'agace de voir la vieille dame s'agiter et appeler ses proches qui ne sont pas présents. Dans le second cas, Fabietto réalise avec stupeur que la comtesse vient de mourir devant lui. L'expression ne pouvait donc pas être traduite deux fois de la même façon et ne pouvait pas non plus être traduite par « sois maudite »,

bien que ce soit ce que signifie l'expression en premier lieu. La première fois, j'ai choisi « Mais vous faites chier ! Y'a pas d'Flavio (...) » (p. 13), ce qui reflète l'énervement de Fabietto et en même temps renvoie aux reproches qu'il lui fait ; la seconde fois, j'ai choisi « C'est pas vrai m'dame ! », qui retranscrit la stupeur de Fabietto face au corps sans vie de la vieille dame. Ici, ce n'est pas forcément la vulgarité que je voulais mettre en avant car l'expression n'est pas vulgaire, c'est plutôt un élément de langage courant, c'est pourquoi j'ai utilisé des expressions communes en français.

D'autres expressions ont retenu mon attention et ont nécessité une réflexion particulière : c'est le cas notamment de « Mortacci sua » (annexe 1 p. 84). Fabietto est au téléphone avec sa petite amie et elle lui explique être en compagnie de Memmo, qu'il devrait connaître mais dont le nom ne lui dit rien. Il se souvient alors de lui, soudainement : « Ah, come no ! (...) Memmo. Mortacci sua. È un fratello. » L'expression italienne peut signifier deux choses : soit la personne qui adresse ces mots à quelqu'un insulte ses parents défunts, ce afin de le provoquer, soit l'expression exprime un sentiment de surprise, de stupeur, voire d'émerveillement. Cette expression n'a pas d'équivalent français, c'est pourquoi je me suis éloignée du texte : j'ai donc opté pour « Je suis con », car Fabietto semble comprendre soudainement de qui il s'agit. L'expression conserve la réaction de Fabietto et l'effet produit dans l'original.

Peu après, Fabietto réalise que sa copine, Alexia, fréquente ledit Memmo : face à la découverte de l'adultère, Fabietto lui dit alors : « Puttana ! Sei una puttana ! E di' a quel fiijo de 'na mignotta de Memmo che vengo là e gli spezzo le ossa una a una ! » (annexe 1 p. 84). L'expression « fiijo de 'na mignotta » est typiquement romaine et signifie « fils de pute ». La traduction est ici évidente, mais cela explique pourquoi je n'ai pas traduit les premiers « puttana » par « pute » mais par « salope » (p. 20) afin d'éviter la répétition de « pute » trois fois dans la même phrase. Dans le même passage, Fabietto et Alexia utilisent une autre expression romaine, « non la devi pija' così » (annexe 1 p. 84-85), « E come la devo pija' ! (...) Ner culo la devo pija' ! », que je traduis en utilisant des abréviations : « Et comment j'dois l'prendre ? » ou encore « Dans l'cul, j'dois l'prendre ! » (p. 20).

D'autres expressions typiquement romaines apparaissent dans les dialogues : page 74 de l'annexe 1, Topolone dit à Fabietto « ma che stai a fare ? » et page 81, « Ma che te stai a fa' 'n appartamento ? ». J'ai traduit en « Mais qu'est-ce que tu fabriques dans c't'appartement ? » (p. 11 et 17) ; page 101, on trouve également « c'è Flavio che s'è magnato la spagnola » : je traduis « magnato » par « bouffé » (p. 34). J'ai fait le

choix de ne pas traduire le dialecte romain par un dialecte français : en utilisant ainsi un langage familier, j'ai pu conserver un niveau de langage qui puisse également créer un contraste en français.

Strozzi Capozzi : Explication de mon choix

C'est face à un jeu de mots que j'ai été confrontée aux notions de perte et de gain en traduction. Alors que Fabietto se trouve chez la comtesse et qu'il pille son appartement, il dit : « E vai così, contessa Strozzi Capozzi de 'sto par' de cazzi ! » (Annexe 1 p. 82). La phrase contient à la fois du dialecte, de la vulgarité, et un rythme particulier, c'est pourquoi elle a nécessité une attention particulière. D'emblée, j'ai su qu'il était impossible de traduire l'expression mot à mot : elle n'aurait rien voulu dire, et surtout, Fabietto est fier de sa réplique. Il était donc nécessaire de trouver en français une réplique dont il puisse être satisfait comme il l'est en italien, mais cela impliquait une modification du jeu de mots ou bien une « compensation »²⁷ comme l'explique Eco : il fallait que je crée ou recrée un jeu de mots.

J'ai d'abord cherché à quoi correspondaient ces deux noms : la famille Strozzi était une grande et noble famille florentine, rivale des Médicis. Les Capozzi, quant à eux, étaient une grande famille de nobles siciliens. Je me suis alors posé deux questions : était-il possible de créer un jeu de mots en français qu'un lecteur français puisse comprendre en conservant « Strozzi Capozzi », ou bien fallait-il trouver d'autres noms et recréer un jeu de mots ?

En premier lieu, j'ai décidé de lister les traductions possibles de « de 'sto par' de cazzi ». J'ai trouvé plusieurs possibilités : j'ai d'abord pensé à « de mon cul ». Partant de cette expression (qui conservait bien la vulgarité du texte source), j'ai cherché des noms de famille en « -u », pensant tout d'abord remplacer les noms de l'original. Seul « Montaigu » m'est venu à l'esprit : le nom permet la rime avec « cul » et est italien, ce qui fonctionnait plutôt bien (cela me permettait de garder un lien avec le contexte italien), mais il m'a été impossible de trouver un autre nom italien en « -u » qu'un français aurait pu situer facilement. J'ai alors pensé à des noms de familles françaises pour faire rimer avec « Montaigu », mais cela aurait été étrange de coller deux noms d'origines différentes. J'ai donc abandonné cette première idée.

²⁷ U. Eco, *Dire presque la même chose*, p. 119.

Ensuite, je me suis penchée à nouveau sur ma première idée : conserver « Strozzi Capozzi », mais je n'ai pas trouvé d'expression pour « 'sto par' de cazzi » qui puisse convenir au niveau de langage de Fabietto.

Enfin, « par' de cazzi » m'a menée à l'expression « de mes deux ». Je n'ai pas pu trouver de noms de familles italiennes qui puissent rimer avec « deux » : je me suis donc tournée à nouveau vers le français. Je voulais des noms de personnages connus dans l'histoire de France, afin que le jeu de mots soit fidèle à l'idée exprimée par Fabio à ce moment précis : la différence sociale entre lui et la comtesse, qu'il renverse à son avantage en dérobant ses bijoux. La rime m'a menée presque directement à Montesquieu et à Richelieu. Les deux hommes naissent dans des familles nobles et leurs noms sont familiers au lecteur cible. En allant un peu plus loin, ces noms me permettent même de conserver l'hendécasyllabe « Strozzi Capozzi de 'sto par' de cazzi ». Une fois ma décision prise, il m'a suffi de trouver une expression avec une rime en « -eu » pour « E vai così », qui souligne alors l'enthousiasme de Fabietto face à ses trouvailles : c'est pourquoi j'ai choisi « de mieux en mieux ».

Ce jeu de mots est donc l'unique fois où je mélange les deux stratégies de traduction : en effet, j'ai recours aux connaissances personnelles du lecteur cible en remplaçant des éléments typiquement italiens par des noms français, alors que j'ai essayé de rester plus proche du texte source partout ailleurs dans la nouvelle. J'ai dû faire ce choix pour conserver le jeu de mots et sa rythmique (métrique et rimes internes). De plus, je ne pense pas m'éloigner trop du texte, Montesquieu et Richelieu étant de grandes figures dont Fabietto a peut-être pu entendre parler, comme c'est le cas pour Strozzi et Capozzi.

2. Les noms propres

a. *Fabietto* — *Flavione* : le problème de la traduction des suffixes

Les deux personnages principaux se nomment Fabio et Flavio, mais ils sont rarement désignés ainsi lors du récit. En effet, dès la première page, les auteurs abandonnent Fabio pour « Fabietto ». Le suffixe diminutif italien est difficile à rendre en français, car le français l'utilise beaucoup moins et principalement au féminin quand il s'agit de noms propres. Ammaniti et Manzini utilisent « Fabietto » plutôt que « Fabio » pour accentuer le fait que le personnage est jeune. Le suffixe laisse aussi

penser qu'il doit être maigre, peut-être petit, mais ils ne décrivent jamais réellement le personnage principal. En réalité, la nuance est utile à la toute fin du récit, lorsqu'il affronte physiquement Flavio, qui devient alors « Flavione ». Dans ce cas, le problème devient encore plus important : « Fabetto » peut être compris par un lecteur cible, mais pas « Flavione » — les suffixes augmentatifs n'existent pas du tout en français, et laisser « Flavione » tel quel pourrait paraître un peu étrange pour un lecteur français.

Pour « Fabetto », j'ai explicité dès le début en « Fabio Ricotti, surnommé Fabetto » : ainsi, le lecteur ne sera pas étonné de trouver les deux dénominations, mais l'on perd peut-être la nuance physique du personnage qui n'est pas explicite en français. Je ne rajoute cette nuance qu'à la toute fin, lorsque les auteurs écrivent « Fabetto si fece ancora più piccolo » (Annexe p. 103). À cet endroit du récit, j'ai décidé de traduire en « Le petit Fabio se fit encore plus petit » (p. 35) : il fait alors face à Flavio, qui vient de surgir « comme une gorille ». Cela accentue la position d'infériorité de Fabetto, déjà sous-entendue par l'italien, qui se retrouve alors face à un monstre qui risque de le blesser à tout moment.

Pour « Flavione », j'ai pris le risque d'alourdir un peu le texte en traduisant par « le gros Flavio ». Les auteurs alternent entre les deux dénominations (« Flavio » et « Flavione »), il fallait donc que je nuance moi aussi. Le cas est légèrement différent : à aucun moment, il n'est dit clairement que Fabio est physiquement petit ou faible, alors que Flavio est immédiatement décrit comme gigantesque et est comparé à un ogre monstrueux. En réalité, il est désigné comme « Flavione » à partir du moment où il se met à agir de façon déraisonnée (notamment quand il hurle pour appeler sa grand-mère) et redevient « Flavio » après que Fabetto l'a assommé avec le bâton du parasol. Il fallait donc que je conserve cette nuance dans ma traduction. Fabetto ne le nomme « Flavione » qu'une seule fois, et j'ai rajouté à ce moment-là « Espèce de gros Flavio » (p. 33) pour conserver l'idée qu'exprime le suffixe et préciser le fait que Fabetto lui-même le perçoit comme énorme.

b. Topolone

Comme précédemment, chaque renvoi à l'enfance a un rôle au sein de la nouvelle. Le nom du meilleur ami de Fabetto ne fait pas exception : il s'appelle « Topolone ». Ce n'est pas sans rappeler Topolino, qui est le nom italien de Mickey. Le suffixe « -one » a le même rôle que pour Flavione, c'est un suffixe augmentatif. C'est

après avoir lu la traduction de *Io non ho paura* par Myriem Bouzaher que j'ai commencé à réfléchir à une traduction pour « Topolone ». En effet, dans *Je n'ai pas peur*, la traductrice a traduit le nom d'un des personnages (« il Teschio » devient « Raskam »). De plus, après avoir réalisé que les auteurs confrontaient l'enfance et l'horreur tout au long de leur nouvelle, il m'est apparu évident que « Topolone » était un élément à traduire.

Littéralement, « Topolone » signifie « gros Mickey ». Cependant, « gros Mickey » aurait été lourd en français : j'ai réfléchi à des prénoms qui puissent renvoyer à un personnage de Disney et ai donc choisi « Mick », qui en français se rapproche le plus de Mickey : je conservais également le personnage utilisé en italien plutôt qu'un autre. Ainsi, il m'était facile de trouver une solution : « Topolone » devient « Mick » et je traduis « Topolo' » par « Mickey », qui pourrait être un surnom pour Mick.

3. Équivalences, explicitation, intraduisibilité

a. Les cas d'explicitation

Notes explicatives

J'ai inséré des notes explicatives quand une explicitation dans le texte aurait trop alourdi le récit ou quand j'ai fait face à des éléments culturels intraduisibles. Par exemple, pour « polpettone » (annexe 1 p. 79) : j'ai choisi de laisser le nom du plat en italien, car il est parfois désigné de la sorte en France, mais j'ai rajouté une note de bas de page expliquant que le « polpettone » est un pain de viande à l'italienne (p. 16) afin qu'un lecteur qui n'aurait pas assez de connaissances italiennes puisse tout de même comprendre de quoi il s'agit. J'ai fait le même choix lorsque Fabietto évoque la prison de Rome, Rebibbia, en ajoutant une note explicative sans pour autant ajouter « prison » dans le texte, qui aurait été maladroit puisque les deux personnages savent exactement de quoi il s'agit (Topolone n'aurait sûrement pas précisé qu'il s'agissait d'une prison en s'adressant à Fabietto).

C'est donc le cas de beaucoup de noms propres comme Rebibbia, mais aussi d'éléments culturels. Eco écrit que « *l'ultima ratio*, la note de bas de page »²⁸ est l'aveu de l'échec du traducteur : mais certains éléments propres à la culture italienne ne m'ont

²⁸ *Ibid.*, p. 118.

pas laissé d'autres choix. C'est par exemple le cas lorsque Fabietto décrit la chambre où il se trouve après avoir été assommé : il mentionne l'encyclopédie des *Quindici*²⁹ (Annexe 1 p. 96 / p. 30). Il n'existe pas d'encyclopédie française aussi connue que celle-ci en Italie, datée de la même période, et si cela avait été le cas, il aurait été peu probable qu'elle se retrouve sur l'étagère de Flavio. En revanche, j'ai traduit « il *Grande libro della natura* » en « *Grand livre de la nature* » car les deux ouvrages existent dans les deux pays. Dans le même passage, les auteurs font référence aux *Fiabe sonore*, ou fables sonores en français : il n'existe pas de fables enregistrées sur 45 tours en France. De plus, la référence n'est pas citée dans le récit : il fallait donc que j'explique d'où venait ma traduction des paroles que l'on trouve dans le texte.

Explicites au sein du texte

Le texte est parsemé de références propres à l'Italie, qui, par souci de vraisemblance, ne pouvaient pas être remplacées par des éléments français. On peut ainsi relever un nom de magazine (annexe 1, page 72) « Quattroruote ». Alors que j'avais pensé à le remplacer par un magazine français afin que le lecteur cible puisse plus facilement comprendre de quoi il s'agissait, j'ai préféré laisser le nom italien, car il aurait été illogique que Fabietto lise « Auto Moto » par exemple alors que l'on sait qu'il se trouve à Rome. Je n'ai pas non plus traduit « Quattroruote » par « Quatre roues », parce que j'aurais alors inventé un magazine qui n'existe pas, ni en Italie ni en France. J'ai donc ajouté « un magazine automobile » devant « Quattroruote » (p. 10) pour que la référence reste claire pour un lecteur français, sans pour autant ajouter une note en bas de page car la précision n'alourdit en rien le récit.

Un peu plus loin dans le texte, Fabietto fait allusion au marché de Porta Portese (annexe 1, p. 80). En italien, il n'est pas dit qu'il est question d'un marché : un habitant de la ville ferait immédiatement le lien sachant que des étals sont mentionnés, mais j'ai décidé de rajouter « marché de Porta Portese » (p. 16) en français pour que la référence soit claire, et cela n'alourdit pas non plus le déroulement de l'histoire. Il en va de même pour l'« eau Rocchetta » (annexe 1 p. 92 en italien / p. 26 en français) et la « bouteille de vin de Sangiovese » (Annexe 1 p. 96 / p. 30 en français).

²⁹ Encyclopédie pour enfant très répandue en Italie dans les années 1960-1970.

b. Équivalences

Quand une explicitation aurait été trop lourde ou une note explicative peu utile, j'ai eu recours à l'équivalence : c'est notamment le cas du *Grand livre de la nature*. J'ai également traduit « la boutique del cane » (Annexe 1, p. 93) en « la boutique du chien » (p. 27) car il n'est pas impossible de trouver une telle boutique aussi bien en France qu'en Italie. J'ai également trouvé une équivalence pour « cefalo di fiume » (Annexe 1, p. 100) : la traduction littérale de *cefalo di fiume* est « mulet cabot de fleuve ». Cependant, la phrase italienne est courte et se veut très claire, mais le mulet cabot n'est pas un poisson commun pour un lecteur français : j'ai donc préféré l'image de la jeune femme qui se débat comme un poisson à une traduction littérale, qui, bien que fidèle, aurait été lourde dans le fil du texte. Ainsi, j'ai remplacé « un cefalo di fiume » par « truite » (p. 33).

Outre le jeu de mots « Strozzi Capozzi », je n'ai réellement remplacé un élément italien par un élément français qu'une seule fois : il s'agit d'« intercity » (p. 87) : j'ai remplacé le terme par « TER » (p. 22). Je me suis d'abord demandée s'il n'était pas étrange d'insérer ici un élément français dans le texte, tout comme je m'étais demandée si je pouvais remplacer « Quattroruote » par « Auto Moto ». J'ai réalisé ensuite que, contrairement au magazine qui est un élément réel du récit, le train dont on parle n'est qu'une hypothèse émise dans la narration (« Quel cane sembrava finito sotto un intercity »). Il n'était donc pas impossible de parler de TER : cela ne fait qu'éclaircir ce que les auteurs veulent dire à ce moment précis.

Un autre cas d'équivalence m'a semblé nécessaire lorsque Fabietto énumère tous les médicaments qu'il trouve dans la salle de bain de la comtesse : « un'Aspirina, un Momentact », ou encore « Lasonil. Maalox. Ananase. Fave di fuca. Guttalax. Aspirina. » (Annexe 1, p. 94). Le seul médicament cité qui existe également en France est le Maalox. Ici, j'ai eu recours à la métonymie : j'ai remplacé les noms des médicaments par leur fonction. « Momentact » devient « Ibuprofène », « Lasonil » devient « Antidouleurs », « Maalox » devient « Antiacides », « Ananase » et « Fave di fuca » deviennent « Digestifs » et « Guttalax » devient « Laxatifs » (p. 28). Eco écrit « Si une énumération comprend dix termes, dont une intraduisible, on peut la réduire à neuf termes sans que ce soit grave »³⁰ : j'ai choisi volontairement de mettre tous ces termes au pluriel pour renforcer le fait que Fabietto fait face à une grande quantité de

³⁰ *Ibid*, p. 124.

médicaments pour personnes âgées, et surtout pour compenser le fait que je regroupe deux d'entre eux (« Ananase » et « Fave di fuca ») en une seule dénomination (« Digestifs »).

c. La comptine

L'un des obstacles les plus importants rencontrés lors de ma première traduction a été la comptine *Il Valzer del moscerino* qui apparaît au chapitre 8 (p. 29 ; Annexe 1 p. 85) et où les questions d'équivalences ou d'explicitations se sont posées le plus clairement. Fabetto vient d'être assommé et entend la chansonnette lorsqu'il reprend conscience. Je me suis posée plusieurs questions : fallait-il laisser la chanson telle quelle par souci de vraisemblance, traduire les paroles ou bien la remplacer par une comptine française ?

Tout d'abord, j'ai pensé à la remplacer. Eco parle d'« *équivalence fonctionnelle* ou *skopos theory* : une traduction (...) *doit produire le même effet que celui que visait l'original* »³¹. Dans le cas présent, la chansonnette permet au lecteur italien de penser immédiatement à une chanson pour enfant, ce qui a pour effet de contraster complètement avec la situation du personnage. J'ai donc eu l'idée de trouver une chanson française qui puisse correspondre, afin que le lecteur cible, lui aussi, puisse faire le lien avec un univers enfantin et conserver ainsi ce contraste entre l'horreur et l'enfance. Mais en pratique, je n'ai rien pu trouver : il n'existe aucune version française de *Valzer del moscerino*, aucune autre comptine ne correspond rythmiquement et aucune ne ressemble à l'histoire du moucheron.

Umberto Eco explique que tout traducteur se doit de considérer les « mondes possibles »³² que propose l'auteur : il faut que le contenu reste plausible par rapport à « *ce* contexte et *ce* monde possible »³³. J'ai réalisé qu'il aurait été peu probable que Fabetto entende une chanson française dans un contexte italien. J'ai donc laissé cette option de côté.

Ensuite, j'ai pensé à laisser la chansonnette telle quelle, en ajoutant simplement une note explicative. Je serais restée fidèle au texte original, mais j'en perdais le contenu et cela m'a donné l'impression de ne pas faire une vraie traduction. Myriem

³¹ *Ibid.*, p. 99-100.

³² *Ibid.*, p. 54.

³³ *Ibid.*, p. 55.

Bouzaher, dans sa traduction de *Io non ho paura*, a traduit les paroles de la chanson *Onda su onda* de Paolo Conte. Je me suis donc dit que je pouvais traduire les paroles du *Valzer del moscerino*. J'ai fait attention à conserver le rythme de base : j'ai donc essayé de voir si ma traduction pouvait se chanter aussi bien que la version originale. Je me suis donc permise quelques écarts par rapport au texte : « Afin de préserver le niveau rythmique, le traducteur peut se dispenser de respecter à la lettre le texte source », écrit Eco, afin de « faire entendre »³⁴ le texte. C'est ainsi que « nasone » est devenu « très gros nez », ce afin de conserver le nombre de syllabes. J'ai également changé une fois « valzer » en « chanson » afin de conserver la rime interne entre « valzer » et « moscerino », mais j'ai choisi « valse » la seconde fois pour ne pas trop trahir les paroles originales.

4. La traduction d'une traduction : les passages de la fable

La traduction des passages de la fable a été un enjeu particulier par rapport au reste de la nouvelle. Tout d'abord, la fable a été écrite par Oscar Wilde : le style et l'époque de l'écriture sont donc différents. D'un point de vue stylistique, la narration se fait au passé simple et est donc plus soutenue que le récit principal. De plus, j'ai traduit ici ce qui était déjà une traduction d'Ammaniti et de Manzini, qui se sont réappropriés le texte : en effet, ils proposent leur propre version, parfois tronquée par rapport à l'original. Par exemple, on ne retrouve pas en italien les descriptions précises du jardin, la raison pour laquelle le géant revient de son séjour chez son ami, les sentiments des fleurs, ou encore les pensées du géant lorsqu'il est sur le point de rencontrer à nouveau le petit garçon à la toute fin du conte. On peut imaginer qu'ils ont fait ce choix pour ne mettre en évidence que les similitudes entre les péripéties de Fabietto et celles du petit garçon de la fable : on retrouve par exemple les « blessures de l'amour » (p. 37) à la fois dans le conte et la nouvelle, si l'on considère que ces blessures, pour Fabietto, sont représentées par le bras que Flavione lui a arraché. Le jardin du conte, allégorie du cœur du géant, qui porte la poésie du récit, devient un appartement lugubre, renfermé, où la puanteur de la mort remplace le parfum des fleurs ; en ce sens, cet appartement peut être l'allégorie du cœur de Flavio, mais aussi de la société contemporaine où la poésie se fait rare et l'horreur a pris place : c'est ainsi que le conte devient un récit *splatterpunk*. De plus, les pensées du géant, de la nature et des fleurs ne sont pas transposées dans le récit

³⁴ *Ibid.*, p. 85.

principal : Flavione reste un personnage distant, asocial, dont on ne perçoit jamais les sentiments ; le lecteur peine à le prendre en pitié comme le géant de Wilde car il n'y a pas de rédemption à la fin du récit.

En ce qui concerne ma traduction de ces extraits, je me suis donc référée à l'original anglais, afin de mieux comprendre comment les auteurs ont repris le conte de Wilde. Ces derniers procèdent donc à une modernisation de l'intrigue, mais aussi de la langue : en effet, l'anglais de Wilde est un anglais désormais archaïque (« Who hath dared to wound thee ? » ou bien encore « Who art thou ? », voir Annexe 2 p. 111). La version italienne, en revanche, ne reflète pas cet écart linguistique. Je suis donc restée principalement fidèle à la version italienne mais j'ai quand même parfois eu recours à la version anglaise : c'est notamment pour cela que je choisis « sorcier » (p. 9) plutôt que « magicien » (qui serait la traduction exacte de « mago » (Annexe 1, p. 71) car en anglais le terme est « ogre » (Annexe 2, p. 107) : « sorcier » me permet de conserver la connotation négative du personnage exprimée dans « ogre ». J'ai utilisé l'anglais pour éclaircir le contexte et avoir un point de vue différent du conte. C'est pour cela que je conserve parfois les répétitions que l'on peut retrouver dans la traduction : « Les enfants (...) s'étaient assis sur les branches d'arbres. Et ces arbres (...) » (p. 25) car l'anglais et l'italien étaient eux aussi répétitifs (« they were sitting in the branches of the trees. And the trees (...) » (Annexe 2, p. 109) et « sedevano sui rami degli alberi. Gli alberi (...) » (Annexe 1, p. 90 en italien) ; on remarque également la répétition dans « the little boy was too tiny » (Annexe 2, p. 109) et « il bimbetto era troppo piccino » (p. 91) que je traduis en « le garçonnet était trop petit » (p. 25) alors que j'avais été tentée dans un premier temps d'éviter ces répétitions : la traduction ne doit apporter des modifications lorsque ce n'est pas nécessaire, car même si cela aurait pu améliorer en apparence le texte, ces répétitions étaient peut-être voulues par l'auteur et le traducteur se doit de respecter ce choix.

Conclusion

La traduction de cette nouvelle a mis en avant plusieurs enjeux fondamentaux abordés dans le domaine de la traductologie : elle m'a permis de découvrir ce qu'est l'acte même de traduire et toutes les difficultés que l'on peut rencontrer en traduction. J'ai pu découvrir quels étaient les questions à se poser et les choix à faire afin de pouvoir proposer une traduction à la fois fidèle mais également claire à un lecteur cible qui pourrait ne pas connaître la culture de départ. De plus, cette traduction m'a permis de traduire deux styles différents, l'un d'une nouvelle contemporaine et l'autre d'un conte classique, celui d'Oscar Wilde, même si ces passages étaient relativement courts.

On peut citer la célèbre paronomase italienne « traduttore traditore » (traduite en français par « traduire, c'est trahir ») : la traduction de cette nouvelle m'a permis de comprendre que le traducteur peut « trahir » le texte original, qu'il peut et doit parfois être amené à modifier quelques éléments pour ne pas nuire au sens exprimé dans le texte source. Je suis arrivée à la conclusion que la trahison était parfois nécessaire pour proposer une traduction qui soit fidèle au récit proposé par l'auteur : il faut parfois admettre que le texte d'arrivée ne sera jamais une reproduction parfaite du texte de départ. Néanmoins, la meilleure façon de ne pas trahir est de conserver tout ce qui rend le texte de départ propre à une culture et non pas à une autre.

Cette traduction était particulière car il m'a fallu traduire un genre méconnu en France : le *splatterpunk*. La traduction de *Giochiamo ?* reste principalement sourcière : elle est plus proche du récit de départ que de la culture d'arrivée. Ma traduction devait donc à la fois conserver les éléments italiens du récit, même si certains aspects devaient être explicités pour rester compréhensibles pour le lecteur ; elle devait également refléter les influences de l'original, c'est-à-dire les éléments d'horreur, le style des auteurs et leurs propres influences. C'est donc en conservant le plus possible les éléments de l'original que j'ai pu traduire ce genre particulier qu'est le *splatterpunk*.

III. Annexes

Annexe 1. *Giochiamo ?*, Niccolò Ammaniti et Antonio Manzini

Giochiamo?
scritto con Antonio Manzini

Il pesce gatto è come la natura stessa. Esiste e basta. Non ha principî morali di per sé, è mera ostinazione cieca. Continua a presentarsi perché non sa niente altro e non capisce quel poco che sa.

JOE R. LANSDALE

1.

Nonna Flaminia a ottantasei anni teneva ancora botta. Le avevano portato via un paio di metri d'intestino, ma resisteva in quel letto del policlinico, attaccata alla vita come una zecca.

Suo nipote, Fabietto Ricotti, le era seduto accanto. In mano stringeva un libro ingiallito dall'uso. — Nonna, allora, vuoi che ti leggo una favola?

La donna con le braccia lungo i fianchi respirava a fatica nella maschera a ossigeno.

Fabietto spostò lo sgabello e si fece più vicino.

Aveva gli occhi socchiusi e non si capiva se fosse sveglia o stesse dormendo.

Il padre a Fabietto l'aveva detto: «Tua nonna è una Ricotti. Ricordati che al tuo bisnonno sul Grappa gli hanno sparato in petto, è tornato a casa e ha fatto sei figli. Noi siamo duri a crepare».

— Nonna, sei sveglia?

L'avevano imbottita di morfina e chissà se capiva qualcosa.

Vabbè, io gliela leggo, almeno passa il tempo... si disse Fabietto e attaccò a leggere.

Tutti i giorni dopo la scuola i bambini andavano a giocare nel giardino del gigante. Era un giardino grande e bello coperto di tenera erbetta. Qua e là spuntavano fiori simili a stelle. Gli uccelli si posavano sugli alberi e cantavano con tanta dolcezza che i bambini smettevano di giocare per ascoltarli.

— Quanto siamo felici qui! — si dicevano.

Un giorno il gigante ritornò. Era stato a far visita al suo amico, il mago di Cornovaglia, una visita che era durata sette anni.

— Che fate voi qui? — domandò con voce burbera e così i bambini scapparono.

— Il mio giardino è solo mio! — disse il gigante. — Lo sanno tutti: nessuno, all'infuori di me, può giocare qui dentro.

Così costruì un muro tutto 'intorno e vi affisse un avviso:

GLI INTRUSI SARANNO PUNITI

Era un gigante molto egoista.

I poveri bambini non sapevano più dove giocare. Cercarono di giocare in strada, ma era polverosa e piena di sassi. Dopo la scuola giravano attorno all'alto muro e parlavano del giardino.

— Com'eravamo felici! — si dicevano.

Poi venne la primavera, e dovunque, nella campagna, v'erano fiori e uccellini.

Solo nel giardino del gigante regnava ancora l'inverno. Gli uccellini non si curavano di cantare perché non c'erano bambini e gli alberi si scordarono di fiorire.

Soltanto la neve e il ghiaccio erano soddisfatti. — La primavera ha dimenticato questo giardino! — esclamarono. — Perciò noi abiteremo qui tutto l'anno.

Invitarono il vento del Nord. Esso arrivò, avvolto in una pesante pelliccia, e tutto il giorno fischiava per il giardino e abbatteva i camini.

— *È un luogo delizioso, — disse. — Dobbiamo invitare anche la grandine.*

E la grandine arrivò. Tre ore al giorno essa picchiava sul tetto del castello finché ruppe le tegole.

— *Non capisco perché la primavera tardi tanto a venire, — diceva il gigante egoista guardando dalla finestra il suo giardino gelato e bianco. — Mi auguro che il tempo cambi.*

Fabietto sbuffando chiuse il libro.

Troppo caldo. Magari la neve e il ghiaccio venissero ad abitare al policlinico.

Nonna Flaminia russava. E pensare che nemmeno quindici anni prima era lei a leggergli le favole d'estate nell'appartamento vicino alla pineta di Torvajonica.

Proprio da questo libro qua. Lo poggiò sul tavolino e guardò l'orologio. Mancavano ancora tre ore prima che sua sorella Lisa gli desse il cambio.

Raccattò da terra «Quattroruote». Sfogliò per la centesima volta la maxiprova dei Suv.

Non c'era storia, il Cayenne dava in culo a tutti.

Solo che il Cayenne gli albanesi te lo inculano che è una bellezza e te lo ritrovi a Tirana carico di cipolle. Mi potrei fare il Rav4 della Toyota. Ha un ottimo rapporto qualità prezzo.

Erano pensieri in libertà. Le condizioni economiche di Fabietto Ricotti sfioravano l'indigenza. Non era nemmeno riuscito a rimediare cinquecento euro per farsi una settimana a Creta con la fidanzata Alexia.

Prese il cellulare e cercò sulla rubrica il numero di Alexia, ma rimase a lungo con il dito sul tasto di chiamata e poi rinunciò.

Costava troppo e quella cretina non aveva attivato nemmeno l'offerta Summer Passport.

Ma un sms però potrei mandarglielo.

Era partita da tre giorni e non era riuscito ancora a parlarci. Le aveva spedito una decina di sms senza ricevere uno straccio di risposta.

Forse a Creta non c'è campo. O forse li legge e non risponde.

Al pensiero di essere ignorato, gli risalí un gas acido dallo stomaco.

I cornetti mi fanno venire la gastrite, perché continuo a mangiarli?

La verità era che gli mancava da morire la sua puffetta e questa cosa gli procurava la colite nervosa.

Io non sono mai stato male per una donna in vita mia, che è 'sta novità?

Era sempre stato un sostenitore accanito della coppia aperta.

«Alexia, ascoltami, se stiamo sempre appiccicati ci stufiamo subito. Se uno vuole farsi un viaggio da solo, o uscire due volte a settimana con gli amici, è una cosa normale. Se uno si fida dell'altro che problema c'è?» le aveva detto quando si erano fidanzati sei mesi prima.

Il problema invece c'era.

Alexia aveva preso un po' troppo alla lettera questo discorso. Si faceva i cazzi suoi alla grande, talmente alla grande che a Fabietto cominciavano a girare le palle.

Questa impostazione moderna al rapporto, Fabietto l'aveva data pensando di farsi l'estate a Minsk con gli amici a rimorchiare le bielorusse e che Alexia sarebbe andata come sempre a Soverato dai nonni.

Ma il destino aveva scompigliato tutti i suoi progetti.

Lei se n'era andata con quelle della palestra in Grecia, e lui era inchiodato al capezzale di sua nonna senza una lira.

Topolone, un amico che la sapeva lunga, lo aveva avvertito. «A Fabie', ma che stai a fare? Se te alle donne gli dai la libertà, quelle se la prendono e non le rivedi piú».

La prova che Topolone aveva ragione era che Alexia non rispondeva ai messaggini. E che a Creta non c'era campo era una stronzata, quelli del punto Tim di piazza Bologna gli avevano detto che l'isola era coperta.

Se la vedeva Alexia insieme a Lalla e Loredana con le tette all'aria sulla spiaggia di Xanià a fare le idiote coi turisti tedeschi.

Si mise una mano sulla fronte.

Che cazzata che ho fatto!

Devo raggiungerla. Così non posso andare avanti. Le faccio una bella sorpresa. Sai come ci rimane contenta Alexia?

Il problema però era che i soldi per andare in Grecia pure con il piú sfigato dei charter non li avrebbe mai trovati. Li aveva chiesti in prestito a Lisa, ma quella stava messa peggio di lui.

Non gli restava che friggere e guardare sua nonna che moriva.

Se almeno mi facessi una storiella estiva con una rizzacazzi qualsiasi.

Ma Roberta era a Riccione e Giovanna era partita per la Spagna. Aveva conosciuto lí al reparto un'infermiera, una biondina di Ceccano che forse ci stava, ma era andata in ferie pure lei.

Fabietto si passò le mani nei capelli. Erano bagnati. C'era un'umidità in quel posto che ci crescevano i licheni sulle pareti. Aveva letto da qualche parte che con l'umidità il calore si moltiplica per tre, una cosa del genere.

Questa è la sanità italiana. Bravi. E noi ancora che paghiamo le tasse.

Si alzò e cercò di regolare il condizionatore d'aria. Era scassato. Faceva il rumore di un'impastatrice di cemento.

— Flavio! Flavio! Il cane non deve stare sul letto.

Fabietto fece un salto per lo spavento.

La mummia nel letto accanto a sua nonna era resuscitata.

— Flavio! Ti prego, fai scendere il cane, — continuò la donna.

Fabietto si avvicinò a osservarla. La faccia era un teschio con un po' di pelle sopra. Due tubi le uscivano dal naso e le labbra erano risucchiate nella bocca sdentata.

Sta delirando.

— Flavio...?

Fabietto si grattò la nuca. — Signo', non c'è nessun Flavio!

— Ah... bravo... Flavio... gioca gioca... il cane, Flavio.

Fabietto alzò il volume della voce. — No signora, nun so' Flavio e il cane non c'è! Lei sta in ospedale!

La donna sembrò per un attimo aver inteso qualcosa, si azzittí, ma sollevò la mano livida e deforme e se la portò alla faccia cercando di strapparsi i tubi dal naso.

Fabietto le bloccò la mano. — No signo', bona con quelle mani... lasci stare i tubicini!

La vecchia si calmò. Stese le braccia lungo il corpo e cominciò a russare. Fabietto stava per tornare da sua nonna quando un urlo attraversò la corsia: — Iolanda!

Era ancora la vecchia.

Fabietto si poggiò la mano sul petto e si girò rabbioso verso la vecchia: — E che cazzo signora! Così mi fa veni' un ictus!

— Iolandaaa! — urlò ancora piú forte la donna.

— Nun ce sta Iolanda! Lo vuole capire?

— Flavio! Flavio!

Oramai si strillavano addosso.

— Mannaggia a te! Nun ce sta Flavio, nun ce sta Iolanda! Nun c'è sta 'n infermiere, nun ce sta nessuno, porco due!

La vecchia gridava come se stesse subendo un giro di ruota della santa inquisizione.

Fabietto cominciò a strillare impazzito verso la porta della corsia: — Infermieraaa!

All'improvviso la vecchia si azzittì e rimase immobile con gli occhi sbarrati.

Il tracciato dell'elettrocardiogramma sul monitor accanto al letto era una linea orizzontale.

— Oh! Signora... nun me faccia brutti scherzi, eh? — Le prese una mano. La scosse, ma non successe niente. Mollò il braccio che ricadde senza vita sul materasso.

Fabietto si mise le mani sulla testa. — Mannaggia signo'... mi dispiace... — Premette il pulsante per chiamare l'infermiera. — Te ne sei andata sola come un cane... che brutta morte -. Si aggiustò i bermuda a vita bassa e si mise a camminare per la stanza scuotendo la testa. Poi allungò il braccio verso il corridoio. — Guarda te se viene qualcuno! 'Sti medici di merda! Non ci si crede... — Si andò ad affacciare al corridoio. Deserto.

Stava per mettersi a sedere, quando vide lo sportello del comodino accanto alla morta aperto. Dentro c'era una borsa di Vuitton.

Lascia perdere... Mo' arriva pure l'infermiera.

Si alzò e andò alla finestra. Fuori non c'era un'anima viva. Il piazzale dell'ospedale bolliva e le cicale urlavano sui pini rinsecchiti.

Si avvicinò circospetto al comodino con le mani in tasca. Si guardò intorno.

Tanto a te... non ti servono più, no?

Prese la borsa. Dentro c'era un'agenda, un mazzo di chiavi e il portafoglio. Lo aprì. Cinquanta euro. Li intascò rapido.

Nel portafoglio c'era la carta d'identità. La foto era vecchia, almeno di una ventina di anni. Una signora elegante. Guardò il nome. Letizia Tombolino Scanziani.

Ha il doppio cognome. È una nobile. Questa ha i soldi.

Guardò l'indirizzo. Via Gramsci 39.

Parioli.

E quelle lì dovevano essere le chiavi di casa.

2.

Il quartiere Parioli sembrava evacuato per un virus letale. Nelle gabbie dello zoo gli animali se ne stavano in silenzio, rimbambiti dal caldo. Perfino i licaoni e gli avvoltoi si erano azzittiti.

Fabietto Ricotti in sella al suo scooter Kymco 125 si aggirava per le strade deserte. La testa, nel casco, gli pulsava come in un forno a microonde. Salì via Monti Parioli e scese per via Gramsci. Inchiodò davanti al civico 39.

La strada era sgombra di macchine e non passava nessuno.

Si tolse il casco, smontò e poggiò l'infradito sull'asfalto. Il sandalo gli affondò nel manto stradale mollo. Si accese una sigaretta. Cacciò fuori una boccata di fumo e osservò il palazzo di Letizia Tombolino Scanziani.

Tutte le finestre avevano le serrande abbassate.

Si mise una mano in tasca e strinse il mazzo di chiavi. Gettò la sigaretta e con passo disinvolto si avvicinò al portone. Guardò i nomi sul citofono. Portiere. Int. 2, De Marzio. Int. 3, Avv. Vitiello. Int. 4, Clodia cinematografica Srl... Int. 18, Tombolino Scanziani.

Allungò l'indice e suonò all'interno 18.

Bzzzzz.

Attese. Se qualcuno avesse risposto, era pronto a darsela a gambe, come da bambino quando faceva gli scherzi nel condominio di Tor Marancia.

Suonò di nuovo.

Bzzzzzzzzzzzzzzzzzzzz.

Niente.

Fabietto sorrise e tirò fuori il mazzo di chiavi. Ce n'erano tre piccole e una lunga. Cominciò infilando la più piccola. Non girava. Passò alla seconda, ma neanche entrava nella toppa.

Ecco la sfiga, queste non sono le chiavi.

Infilò l'ultima e il grosso portone si aprì silenziosamente e una folata di aria fresca gli accarezzò la faccia sudata.

L'androne era in penombra. Marmo a terra e appesa a una parete un'enorme litografia del Colosseo. Sulla sinistra c'era la guardiola. Dentro, su un tavolino di fòrmica, c'erano pile di riviste e della posta. In un angolo un piccolo televisore in bianco e nero acceso e senz'audio.

Da qualche parte, nel palazzo, doveva esserci il portiere.

Fabietto si avvicinò alle scale che si avvolgevano a spirale intorno alla gabbia dell'ascensore. Stava per premere il pulsante di chiamata, quando si accorse che le corde si muovevano.

Qualcuno sta scendendo!

Prese le scale e cominciò a salire i gradini cercando di non far rumore, ma le infradito schioccavano sul marmo. Se le sfilò e proseguí a piedi nudi.

Arrivato al primo piano si schiacciò contro il muro. Cigolando la cabina di vetro gli passò davanti. Dentro c'era un uomo smilzo, sulla sessantina, con una divisa scura e un annaffiatoio in mano.

Il portiere...

Fabietto ricominciò a salire. Al sesto piano sopra una porta massiccia con le maniglie d'ottone annerite dal tempo, c'era una targa con inciso «18».

Prese la chiave più lunga e la infilò nella toppa.

Hmm... E se c'è l'antifurto?

Il portiere l'avrebbe sentito sicuro, ma era vecchio e sarebbe salito su con l'ascensore e lui avrebbe avuto tutto il tempo per darsi alla fuga giù per le scale.

La serratura era dura e girava a fatica.

Dopo tre mandate finalmente la porta blindata si schiuse sull'appartamento della contessa Letizia Tombolino Scanziani.

3.

All'interno era buio e si schiattava di caldo.

La vecchia doveva aver chiuso tutte le finestre prima di ricoverarsi. C'era silenzio, solo il rumore di una pendola batteva il tempo nell'aria viziata.

Un odore di lucido per mobili e di polvere si mischiava a un puzzo acre e dolciastro, come di carne andata a male.

Che schifo, la vecchia avrà dimenticato il polpettone fuori dal frigo...

Fabietto tastò il muro e trovò l'interruttore.

Le applique di ceramica illuminarono un corridoio coperto da una carta da parati a fiori stinti. Appesi ai muri c'erano dei quadri a olio, ma il tempo e la polvere avevano tolto tutta la lucentezza ai colori. Macchie nere da dove spuntavano occhi, mani e denti.

Poggiò le chiavi sulla consolle di mogano.

Ma da quanto tempo non entra qualcuno qua dentro?

La prima cosa era trovare una borsa per metterci dentro la refurtiva.

Aprì una porta del corridoio ed entrò in un salone. Le serrande erano abbassate e dai fori tra le stecche s'infilavano dei raggi di luce in cui danzava la polvere. Un divano capitonné e tre poltrone damascate lise stavano davanti a un Saba a colori degli anni Ottanta.

Vedi che cacata 'sto televisore.

In fondo al salone c'era una vetrinetta che proteggeva una collezione di piatti di ceramica dipinti. Su un carrellino di bambú tarlato erano posate decine di bottiglie impolverate. Rosolio, Mistrà Pallini e Batida de Côco.

L'eccitazione del primo momento stava passando.

Ripensandoci, perché una impaccata di soldi schiattava all'ospedale pubblico e non in una bella clinica privata? La vecchia puzzona doveva essere una di quelle contesse decadute senza lo straccio di una lira.

Fabietto tornò in corridoio. *'Sta mondezza manco alle bancarelle dei russi a Porta Portese!*

Spalancò un'altra porta e si ritrovò nella stanza da letto. Il letto matrimoniale con una lugubre testiera di legno nero scolpito era proprio al centro. Sulla rete erano impilati tre materassi di lana coperti da una trapunta all'uncinetto. Due file di cuscini alti e duri si appoggiavano alla testiera. Sopra il letto pendeva un cordoncino elettrico con la peretta di marmo. Fabietto la spinse. Un lampadario di vetro di murano si illuminò. In un angolo vide uno scrittoio con uno specchio opaco e sul piano di marmo, in ordine perfetto, limette, forbicine, pinzette, matite da trucco, vasetti di crema e pennelli coperti di polvere.

I cassetti erano pieni di scatoline di velluto. Ne prese una e la aprì.

Una collana di perle.

— Porco due! — se la infilò in tasca.

Cominciò ad aprirle tutte. Anelli, braccialetti, spille di diamanti, orecchini. Fabietto si infilava tutte le gioie nei tasconi laterali dei bermuda. Quando aprì l'armadio e ci trovò una collezione di monete d'oro, dovette sedersi sul letto e riprendere fiato. Gli tremavano le mani.

Quanto poteva valere quella roba?

Abbastanza per andare a Creta.

Doveva esprimere la sua gioia.

Chiamò Topolone.

— Ciao secco.

Fabietto mise una mano sul microfono. — A Topolo', non puoi capire...

— Non ti sento. Che è successo? Nonna è morta?

— No, macché. Ma dove cazzo stai? Sento un casino!

— Sto a Ostia. Ai cancelli.

— Topolone, ti devo dire una cosa... Sto in un appartamento. Ho inculato le chiavi a una morta in ospedale. Non sai la roba che ci ho trovato!

Topolone s'era eccitato. — Noooo... Ma che te stai a fa' 'n appartamento? Sei un grande! Massimo rispetto -. Poi ci fu una pausa. — Ahò, però mi raccomando Fabie'. Se ti beccano, coi precedenti che hai, due anni a Rebibbia non te li leva nessuno!

Fabietto, circa un anno prima, per la festa dei suoi diciannove anni aveva ricevuto un bel tocchetto di fumo da suo cugino Brando. Mentre tornava a casa, a piazza Risorgimento, s'era incuneato come un aratro con la ruota anteriore del Kymco nelle rotaie del 30 barrato. Era scivolato sui sampietrini e s'era stampato contro la macchina

della stradale ferma al semaforo. Gli avevano beccato il fumo e l'avevano processato per direttissima. Non avendo precedenti penali se l'era cavata, ma s'era macchiato la fedina.

— Tranquillo Topolo'. Frate', però me devi dare una mano a smerciare i gioielli.

— Be'... ci sarebbero Bresaola e Pitbull, ma quelli si pigliano solo gli stereo e i cellulari. Non lo so se trattano pure i gioielli...

— Vabbè, ci organizziamo. Se beccamo stasera al pub, va bene?

— Certo. Ahò, ma ci scappa qualcosa pure per me?

— Tranquillo Topolo', gli amici non se scordano. Ti porto a Creta con me.

— Grazie fratello!

Fabietto tornò in corridoio sfregandosi le mani. — Certo pure 'sti tappeti sarebbero da portarseli via... solo che cazzo... sto in motorino... — Aprì il cassetto del trumò di mogano. C'erano delle agende, penne, e un pacco di bollette unite con una graffetta a tre banconote da cento euro. — E vai così... contessa Strozzi Capozzi de 'sto par de cazzi, — sghignazzò soddisfatto per il battutone.

La puzza era diventata asfissiante, e man mano che avanzava nel corridoio, diventava piú forte.

— Aria...! — Tirò su la serranda di una portafinestra e apparvero centocinquanta metri quadrati di terrazzo. Nei vasi le piante erano tutte morte. Un tempo doveva essere stato un vero e proprio giardino pensile. Adesso rose, buganvillee, glicini, ibiscus erano sterpi gialli e rinsecchiti.

Uscì a prendere una boccata d'aria.

Il sole s'era nascosto dietro i palazzi dei Parioli e un soffio di ponentino lo accarezzò.

Gli vibrò il cellulare.

Topolone!

Ma sul display c'era scritto «Alexia».

Cercò di calmarsi, di iperventilare e di non rispondere subito, ma al quinto squillo non ce la fece più... — Ale!?

— Pronto Fabio... Come stai? Mi senti?

— Sí ti sento amore, ti sento benissimo. Ma quanto stai a spendere? Vuoi che ti richiamo?

— Non ti preoccupare, tranquillo.

— Allora come va? Ti stai divertendo?

— Sí, sí... tantissimo. Ci manchi solo tu. Che peccato...

Un sorriso si disegnò sulla bocca di Fabietto. — Alexia ti devo dire una cosa bellissima.

— Cosa? Nonna sta meglio?

— No, nonna sta sempre male... Ma arrivo!

— Dove? — Alexia non capiva.

— A Creta. Ho rimediato i soldi! — le disse col petto gonfio d'orgoglio.

— Che soldi?

— Mo' non ti posso spiegare, ma vengo -. Fabietto si sedette su una sedia di ferro battuto e poggiò i piedi su un tavolo maiolicato, come se stesse a casa sua. — Ma com'è Creta? È bello l'albergo?

Silenzio.

Fabietto alzò il volume della voce. — Ale, mi senti? Ci sei ancora?

— Lo sai chi c'è qua?

— No. Chi c'è?

— Memmo Biancongino.

— E chi è?

— Memmo... Ma come? Mi ha detto che giocava con te a calcio!

Fabietto si diede un colpo sulla fronte. — Ah, come no! Certo. Memmo! Mortacci sua. È un fratello. Passamelo subito...!

— No... ora non può, sta in acqua.

— Vabbè, salutamelo tu. Tanto arrivo domani. Mi sa che viene pure Topolone. Non sai quanto mi sei mancata. Ma non li leggi gli sms?

— Sí, li ho letti. Solo che... — Alexia tirò un respiro. — Ascolta, non ti voglio prendere in giro, ti voglio troppo bene...

Fabietto tolse i piedi dal tavolo. Alexia aveva un tono di voce che non gli piaceva. — Cosa?

— Ce lo siamo sempre detti...!

— Che ci siamo sempre detti?

— Che poteva succedere...

— Che poteva succedere cosa?

— Dài, lo sai pure tu che ultimamente il nostro rapporto era scivolato nella routine.

— Ma quale routine?! — Fabietto avrebbe voluto aggiungere «Di che cazzo stai parlando?» ma gli si materializzò davanti l'immagine di quel pezzo di merda di Memmo Biancongino che si ingroppava la sua donna in un bungalow di Creta.

Intanto Alexia continuava a parlare, a spiegare: — ... dobbiamo essere maturi, — ma Fabietto non sentiva piú. La rabbia lo stava soffocando. Cominciò a dondolare la testa

guardando il cielo. E poi dalle viscere gli uscì un ringhio. — Puttana! Sei una puttana! E di' a quel fijo de 'na mignotta de Memmo che vengo là e gli spezzo le ossa una a una!

— Fabio, te prego, non la devi pija' così, — piagnucolò Alexia.

— E come la devo pija'! — Strizzò il cellulare nella mano e poi lo fracassò sul tavolo. — Ner culo la devo pija'! — e continuò a martellare il telefonino fino a quando non gli rimasero conficcati nella mano chip, tasti e sim. Si guardò il palmo sanguinante e rientrò nell'appartamento urlando: — Io vi ammazzo a tutti e due, quant'è vero iddio vi anniento a tutti e due. Cominciate a scappare —. Andò alla porta, afferrò la maniglia e la girò, ma non si aprì. — E mo' perché non s'apre? — Poi si ricordò. Prese le chiavi dalla consolle di mogano. Era talmente teso che le vene gli guizzavano come serpi scure sull'avambraccio. Affondò la chiave nella serratura come fosse lo stomaco di Biancongino e girò.

Mezza chiave gli rimase in mano.

4.

Accasciato sul divano della contessa Tombolino Scanziani, Fabietto Ricotti osservava con un sorriso ebete un dipinto di una caccia al cinghiale appeso sul camino. In mano stringeva una mezza bottiglia di Batida de Côco.

— Che quadro di merda, — disse e ruttò.

Il cinghialone era stato chiuso da una muta di cani contro le rocce.

Quello sta come me.

Fabietto era da circa mezz'ora che cercava di fare mente locale.

L'unica cosa chiara era di essere intrappolato. Aveva provato a estrarre il mozzicone di chiave incastrato nella serratura senza riuscirci. Aveva preso a calci la porta, ma era blindata.

E giusto perché la vita gli sorrideva, l'appartamento era al sesto piano.

Quindi di uscire dalla finestra non se ne parlava.

*Ho pure sfondato il cellulare, che testa di cazzo! Mo' m'affaccio alla finestra e urlo.
Magari qualche stronzo mi sente.*

Ma la saggia voce di Topolone lo riportò alla realtà: «Ahò, però mi raccomando Fabie'. Se ti beccano, coi precedenti che hai, due anni a Rebibbia non te li leva nessuno!»

Si alzò di scatto e per poco non cadde a terra. Si aggrappò alla vetrinetta e si guardò intorno. Su un comodino era posato un telefono di marmo con la cornetta dorata circondato da una collezione di piccoli gatti di ceramica.

Prese la mira, si staccò dalla vetrina e ondeggiando raggiunse l'apparecchio.

Afferrò la cornetta e si accorse che il telefono era muto. Si chinò e seguì il filo fino alla presa a parete. La spina era inserita.

La vecchia stava in arretrato con la Telecom.

Tornò nel corridoio senza sapere più che fare. Aprì un armadio a muro pieno di lenzuola e coperte. Spalancò una porta e una zaffata di carne marcia lo avvolse. Dovette mettersi una mano sulla bocca per non vomitare.

In cucina nugoli di mosche avvolgevano una roba scura sotto il frigorifero.

Cos'era? Sembrava... *Un cane?*

Sì. Era un cane.

Stava a zampe spalancate, steso sulla schiena in una pozzanghera di un liquido denso e nero. Il povero animale aveva il ventre squarciato e gli intestini gonfi e ricoperti da un tappeto brulicante di larve bianche che fuoriuscivano come un gigantesco bruco.

La testa si era rattrappita e da un lato della bocca gli usciva una lingua gonfia e viola.

Una volta doveva essere stato un cocker o un breton spaniel.

Fabietto si ricordò dei deliri della vecchia in ospedale.

Forse quello era il cagnolino che non doveva salire sul letto.

Richiuse la porta. Non riusciva a capire. Probabilmente la contessa aveva collassato in casa, e quando era arrivata l'ambulanza avevano lasciato là il cane. E la bestia senza bere e senza mangiare era morta. Fino a qua tutto tornava. Ma non si muore così di sete. Quel cane sembrava finito sotto un intercity.

Tornò sul terrazzo.

Il sole era tramontato e tra le cime dei pini brillavano le luci di qualche appartamento.

Fabietto si sedette e guardò i pezzi del cellulare sparsi sulle mattonelle. Su una parete c'era una fontanella di marmo. Aprì il rubinetto e dopo qualche borbottio, l'acqua cominciò a uscire. Aspettò che si raffreddasse e bevve. Ci mise la testa sotto e gli parve di rinascere. Si affacciò alla balaustra.

Al piano di sotto c'era un terrazzino.

Ma come ci arrivo? E poi una volta là sopra era punto e a capo. Si grattò la testa e vide che su una parete del terrazzo si arrampicava il tronco di un glicine rinsecchito. Sul tetto spuntavano antenne e parabole. Qualcuno ce l'aveva messe, quindi doveva esserci un terrazzo condominiale.

E una porta...

Scosse il glicine. Una pioggia di foglie secche gli cadde addosso.

Sembrava tenere.

Si tolse le infradito e se le infilò nella cinta, afferrò il tronco, puntò i piedi sul muro e cominciò la scalata.

I primi due metri se li fece tranquillo. Poi si rese conto di un problema. Alla fine della parete il tetto sporgeva di un mezzo metro. Avrebbe dovuto mollare il tronco e attaccarsi alla grondaia. E poi solo con l'aiuto delle braccia issarsi sul tetto.

All'istituto tecnico industriale «Enrico Fermi» Fabietto passava in mezzo ai buchi del quadro svedese senza neanche toccarlo con le mani, usando solo gli addominali e le gambe. Lo chiamavano «l'Anaconda».

Arrivò alla fine del glicine stretto al tronco e poi con uno scatto di reni s'aggrappò alla grondaia penzolando sopra il terrazzo.

Doveva fare in fretta. Le staffe che reggevano la grondaia si stavano lentamente piegando. Doveva mollare la presa e attaccarsi alle tegole del tetto.

Lo fece.

Come se avesse afferrato due libri poggiati su una credenza, le tegole si sfilarono e gli rimasero in mano. Ebbe solo il tempo di bestemmiare poi la gravità lo portò giù, e lo schiantò a terra tra un vaso di cemento e il tavolo.

Steso sul pavimento guardava il cielo a bocca aperta. Le stelle pulsavano nella volta celeste e gli sembrava di essere finito su un pianeta privo di ossigeno, perché continuava a succhiare aria senza riuscirci. Finalmente un colpo di tosse gli liberò la trachea e dalla bocca con uno spruzzo gli uscì tutta l'acqua che s'era bevuto. In cambio ricevette una boccata d'ossigeno. A braccia aperte come un Cristo in croce, la bocca spalancata e la testa poggiata sulle mattonelle ancora roventi, riprese a respirare.

Sono vivo. Poi un'onda di sofferenza gli risalì dai piedi su per le caviglie, gli attraversò i polpacci, le ginocchia, le cosce, gli rattrappì le viscere, gli strizzò il diaframma e gli esplose tra le tempie. Come la mamma premurosa copre il figlioletto dai rigori dell'inverno con una coltre, così la sorte bastarda coprì Fabietto Ricotti con un sudario di dolore.

Si guardò la mano destra. Ordinò alle dita di chiudersi e quelle obbedirono.

Almeno non era paralizzato, ma aveva paura a guardare in basso.

Lí, dove il dolore aveva la sua sorgente.

Tirò su la testa.

Guardò.

Svenne.

5.

La ventola del condizionatore sbatteva ritmicamente e un bip come quello di una sveglia gli faceva da contrappunto. Ogni tanto la finestra di fronte scricchiolava spinta dal vento. La sinfonia di rumori era intervallata dal suo respiro, cupo e regolare, nella maschera a ossigeno.

Aveva un ago infilato nel braccio sinistro.

Sono in ospedale.

Cercò di ricordarsi chi ce lo aveva portato, ma si ricordava solo che steso sul terrazzo si guardava...

Un lenzuolo bianco lo ricopriva fino al petto. Sotto il tessuto la cassa toracica si gonfiava e si sgonfiava al ritmo del respiro e sullo stomaco c'era una scritta in azzurro: «Policlinico Umberto I». Le cosce, parallele, erano allungate sul materasso, ma all'altezza delle ginocchia improvvisamente il lenzuolo si appiattiva sul letto.

Le mie gambe?!

Cominciò ad agitarsi, a tastare il comodino alla ricerca del campanello dell'infermiera.

Si strappò la maschera dal volto. — Aiuto!!!

Una mano gli accarezzò il braccio. — Calmo, stai calmo. È tutto a posto.

Fabietto si accorse che accanto a lui c'era nonna Flaminia.

Le afferrò il polso e annaspando frignò. — Nonna, le gambe! Mi hanno tagliato le gambe!

— No Fabio, non te l'hanno tagliate. Guarda! — e sollevò il lenzuolo.

Erano lí. Tutte e due. E pure i piedi.

— Oddio nonna che spavento.

— Ora tu devi fare la ninna... il tuo corpo ha bisogno di riposare -. Nonna Flaminia gli accarezzò la testa.

— Ma tu stai bene allora!?

Nonna Flaminia annuí sorridendo. — Ricordati che noi Ricotti siamo duri a morire! Adesso ti racconto la tua fiaba preferita...

— Quella del gigante egoista?

— Certo, stellina -. Prese dal comodino il libro delle favole, lo aprí e disse: — Dove eravamo rimasti?

— A quando nel giardino del gigante non veniva piú la primavera...

Nonna Flaminia sfogliò il libro, trovò la pagina, la liscìò e cominciò a raccontare.

Ma la primavera non venne mai e nemmeno l'estate. L'autunno diede frutti d'oro a tutti i giardini, ma neanche uno a quello del gigante. Era sempre inverno laggiú e il vento del Nord, la grandine, il gelo e la neve danzavano tra gli alberi.

Una mattina il gigante sentí una dolce musica dal suo letto, risuonava tanto dolce che pensò fossero i musicanti del re. Era solo un merlo che cantava fuori dalla finestra, ma non sentiva cantare un uccellino nel suo giardino da cosí tanto tempo che gli sembrò la musica piú bella del mondo.

La grandine smise di danzare sulla sua testa, il vento del Nord di fischiare, e un profumo delizioso giunse attraverso la finestra aperta.

— Credo che finalmente la primavera sia venuta, — disse il gigante e guardò fuori.

Attraverso un'apertura del muro erano entrati i bambini e sedevano sui rami degli alberi. Gli alberi, felici di riaverli, s'erano ricoperti di fiori e gentilmente dondolavano i rami sulle loro testoline.

In un angolo soltanto regnava ancora l'inverno. Era l'angolo piú remoto del giardino, e c'era un bambinetto. Era tanto piccolo che non riusciva a raggiungere il ramo dell'albero e piangeva disperato girandoci intorno. Il povero albero era ancora ricoperto dal gelo e dalla neve e il vento del Nord gli fischiava addosso.

— *Arrampicati piccolo, — disse l'albero piegando i suoi rami quanto più poté: ma il bimbetto era troppo piccino.*

A quella vista il cuore del gigante si intenerì.

— *Come sono stato egoista! — disse. — Ora ho capito perché la primavera non voleva venire. Metterò quel bambino in cima all'albero, poi butterò giù il muro e il mio giardino sarà, per sempre, il campo di giochi dei bambini.*

Scese lentamente le scale e aprì la porta d'ingresso. Ma quando i bambini lo videro, si spaventarono tanto che scapparono, e nel giardino tornò a regnare l'inverno. Soltanto il bambinetto non scappò. I suoi occhi erano così ricolmi di lacrime che non vide il gigante avvicinarsi.

Così il gigante arrivò di soppiatto dietro di lui, lo prese delicatamente nella sua mano e lo mise sull'albero.

6.

Fabietto Ricotti aprì un occhio, si riparò con la mano e si guardò intorno.

Non c'erano alberi ricoperti di neve, e lui non stava su un ramo, ma sul pavimento bollente del terrazzo della contessa Tombolino Scanziani. Sopra, in alto, volteggiava uno stormo di gabbiani. Il cielo era opaco. Al centro la macchia stinta del sole. Fabietto aveva la testa bollente ma tremava di freddo. La lingua gli si era gonfiata e non gli stava più in bocca. Le gambe erano intorpidite e un dolore sordo pulsava al ritmo del battito cardiaco.

Devo bere.

Prima però bisognava capire che gli era successo alle gambe.

Provò a sollevare la testa, ma gli pesava come un blocco di cemento. Forse non era ancora il momento di alzarsi. Doveva dormire un altro po'. Tornare nel giardino incantato del gigante egoista.

Il capo gli scivolò sulla spalla e si accorse che i passeri sugli alberi cinguettavano disperati, e da qualche parte, lontano, si sentiva una radio accesa.

«... oggi l'emergenza caldo si fa più pressante. La temperatura dovrebbe salire ancora di qualche grado quindi consigliamo, soprattutto per chi è rimasto in città, di tenere le persiane abbassate e di non uscire nelle ore più calde. Il consiglio vale ancora di più per le persone anziane e i bambini. Mi raccomando, bevete, e non esponetevi a correnti di aria fredda. Esiste un numero verde da chiamare in caso di necessità... una raccomandazione speciale per quelli che sono caduti sui terrazzi: mettetevi all'ombra e bevete Rocchetta, Sprite, chinotto, Bacardi Cola, ma con tanto ghiaccio mi raccomando... e chiamate subito Topolone!»

— Ahhh, — si lamentò Fabietto toccandosi le labbra secche. Con uno sforzo sovrumano si sollevò e il quartiere Parioli coi suoi palazzi residenziali cominciò a girare. Quando la giostra si fermò, decise di dare un'occhiata alle sue gambe.

L'osso della tibia destra spuntava come una zanna affilata dallo stinco della gamba. Lo squarcio era lungo una ventina di centimetri, intorno il sangue si era rappreso e sembrava marmellata di visciole. Il piede era gonfio e viola e le dita dei salsicciotti giallastri.

Fabietto scoppiò a piangere. — Noo, vi prego, aiutatemi... aiutatemi...

Rimase così fino a quando la sete non divenne insopportabile. Doveva raggiungere la fontanella.

Sulle maioliche del terrazzo c'era una lunga scia di sangue. Partiva da sotto il glicine, dove era caduto, e arrivava fino a lui, come se...

Qualcuno mi ha trascinato vicino alla finestra...

Ma chi? La casa era vuota. E se anche ci fosse stato qualcuno, perché tirarlo fino a lì e non portarlo dentro?

Forse di notte era strisciato verso l'appartamento e non se lo ricordava più.

Urlando di dolore, facendosi forza sulle braccia, si avvicinò al rubinetto. Allungò una mano ma la vasca era troppo alta. Proprio sotto la fontanella c'era un vecchio mortaio di marmo pieno d'acqua giallastra. Dentro galleggiavano insetti morti e larve di zanzara. Ci infilò la testa e bevve fino a quando si sentì scoppiare. Poi si lasciò andare sul pavimento.

Doveva organizzare un piano per uscire da quell'incubo pariolino.

Il cellulare era sparso per il terrazzo. Il telefono di casa era isolato, e nella porta d'ingresso c'era la chiave spezzata.

Gli rimanevano due alternative: o scendeva giù il Padreterno e se lo caricava, oppure doveva cominciare a urlare e chiedere aiuto. L'avrebbero trovato e sbattuto a Rebibbia. Ma qualunque cosa era meglio che morire lì.

Si coricò su un lato e iniziò a spingere con la gamba buona verso la ringhiera. A ogni spinta, una lama rovente gli pugnava l'arto rotto lasciandolo inebetito. Non immaginava che il corpo umano potesse produrre una tale quantità di dolore.

Finalmente raggiunse la balaustra e si aggrappò alle colonnine di cemento. Guardò in strada. Macchine non ne passavano e nemmeno pedoni. C'era un negozio, *La boutique del cane*, ma aveva la serranda abbassata.

Il sole era già alto nel cielo, quindi dovevano essere come minimo le undici. Con la coda dell'occhio, notò un movimento proprio sotto il palazzo.

Un uomo scopava il marciapiede.

Il portiere.

Fabietto infilò un braccio fra le colonnine e mosse la mano. — Ahhhhhòò!

Non aveva voce. Prese fiato e ci riprovò. — Ohhhhhhh... — Ma gli uscì un rantolo svuotato.

Il portiere finì di ramazzare e rientrò nel palazzo.

Fabietto, accasciato ai piedi della ringhiera, rimase intontito a contemplare via Gramsci deserta.

A settembre avrebbero ritrovato le sue ossa spolpate da corvi e gabbiani.

Da una parte la prospettiva non gli dispiaceva. In fondo non sarebbe mancato a nessuno. A suo padre certamente no. Sua madre, sotto litio da anni, non se ne sarebbe nemmeno accorta. E Alexia avrebbe potuto continuare a trombare serena con quel bastardo di Memmo Biancongino.

No, questo è troppo.

L'idea di sfondare la testa contro un muro a quel giuda gli diede la forza di reagire.

Lentamente, si trascinò di nuovo alla fontanella. A terra trovò una molletta per i panni. La strinse tra i denti. Accanto ai gerani c'era il tubo per innaffiare arrotolato. Lo afferrò. La plastica era calda e morbida. Cominciò ad avvolgersi il tubo intorno alla gamba rotta mordendo la molletta per non svenire dal dolore. Quando lo passò sullo spunzone d'osso che gli usciva dallo stinco, cacciò un urlo bestiale, e per poco non si ingoiò la molletta. Riprese fiato, finì di stringere il tubo intorno alla gamba, si aggrappò alla fontanella e si tirò su.

— Síííí! — grugní sollevando la testa verso il cielo.

Da un vaso spuntava una canna. La prese e la usò come un bastone.

Sicuro la vecchia qualche medicina ce l'ha... un'Aspirina, un Momentact...

Qualcosa che placasse un po' il dolore.

7.

Nell'ombra dell'appartamento si stava meglio.

Il gabinetto era una stanza lunga con delle mattonelle a rombi. La vasca di lato con la tendina di plastica ammuffita. Un odore chimico di medicine si mischiava a quello dell'acqua del water marrone di ruggine. Sopra degli scaffali di cristallo era posata

un'intera farmacia. Scatole, scatolette, flaconi ingialliti e coperti di polvere. Lasonil. Maalox. Ananase. Fave di fuca. Guttalax. Aspirina.

— Eccola...

Tirò fuori le compresse dall'astuccio e cominciò a cacciarsele in bocca.

Mentre sentiva il sapore amaro e benefico dell'acido acetilsalicilico, seppe come andarsene da quel posto.

Come aveva fatto a non pensarci prima?

Era così semplice.

Doveva prendere dei vasi e gettarli giù in strada fino a quando qualcuno non si sarebbe accorto di lui.

Contento girò il rubinetto e cominciò a bere a occhi chiusi. Poi infilò la testa sotto l'acqua fresca gemendo di piacere. Gli sembrava addirittura di sentire delle mani che gli massaggiavano il cuoio capelluto. Come da bambino quando suo padre gli faceva lo shampoo in negozio. Chiuse il rubinetto. Afferrò un asciugamano e se lo passò sulla faccia. Si guardò allo specchio.

Alle sue spalle c'erano due braccia grosse e pelose come prosciutti di cinghiale che gli incombevano sulla testa.

— Dov'è nonna? — gli domandò una voce cavernosa.

Fabietto Ricotti cominciò a urlare.

8.

— *Beppone russava nel grande giardino e sul suo nasone volò un moscerino. Il vento suonava un bel valzerino così il moscerino si mise a ballar. Ullallà ullallà ullallà là questo è il valzer del moscerino! Questo è il valzer che fa là llà llà! Beppone rus... Beppone rus... Beppone rus...*

Il disco cominciò a saltare.

Dove sono finito?

Fabietto Ricotti provò ad aprire gli occhi ma non ci riuscì. Aveva le palpebre incollate. Il sangue gli impastava la bocca e si accorse che gli mancavano due incisivi.

Cercò di calmarsi e radunare i pensieri.

Ero in bagno e avevo la testa sotto il rubinetto dell'acqua, ho guardato lo specchio e poi... ho visto...

Qualcuno gli aveva sbattuto la faccia contro il lavandino.

— *Beppone rus... Beppone rus... Beppone rus...*

Improvvisamente il disco ripartì gracchiando.

— *... un petalo rosa caduto dal ciel ullallà ullallà... questo è il valzer del moscerino... questo è il valzer che fa là llà llà!*

Tastando con le mani si accorse di essere steso su un letto. Alzò un braccio, che sembrava ripieno di piombo, e si portò la mano agli occhi. Li stropicciò e finalmente le palpebre incrostate di sangue si aprirono. C'erano decine di stelline fosforescenti attaccate su un soffitto blu notte.

— *... ma un gatto birbone...*

Sul muro di fronte, ricoperto da una carta da parati con degli aeroplanini disegnati, erano appesi un poster di Heidi che correva con Peter e le caprette e quello della famiglia Barbapapà. Su una libreria era ordinata la collezione dei *Quindici*, un mappamondo illuminato e il *Grande libro della natura*. Giornaletti di Topolino e Tex riempivano il resto degli scaffali.

Lentamente Fabietto si girò.

Al centro della stanza, a terra, era seduto un uomo di spalle. Era enorme. Doveva pesare minimo minimo duecento chili. Non aveva il collo. La testa, al contrario di tutto il resto, era piccola e calva, incassata nelle spalle spioventi. E la schiena era larga come una botte di Sangiovese. Indossava un paio di calzoncini da tennis Sergio Tacchini e una

vecchia maglia della Lazio stinta e sformata dai rotoli di ciccia, con lo stemma della squadra e la scritta «1974 Campioni d'Italia». Ai piedi un paio di mocassini college. Accanto un mangiadischi continuava a suonare la canzoncina dello *Zecchino d'Oro*.

Quando il *Valzer del moscerino* terminò, l'orco si girò verso il mangiadischi. Poggiò a terra dei pezzetti di Lego insanguinati e con un dito che pareva un würstel tirò fuori il 45 giri. Lo rimise nella copertina e ne afferrò un altro. Lo infilò e una voce femminile cominciò a cantare:

— ... a mille ce n'è, nel mio cuore di fiabe da narrar... venite con me nel mio mondo fatato per sognaaar... — Una voce maschile attaccò: — *Tutti i giorni dopo la scuola i bambini andavano a giocare nel giardino del gigante.*

No, la favola del gigante egoista! Che stava succedendo?

... *Così il gigante arrivò di soppiatto dietro di lui, lo prese delicatamente nella sua mano e lo mise sull'albero. E l'albero fiorì e gli uccellini vennero a cantare. Il bambino allungò le braccine, si avvicinò al collo del gigante e lo baciò. Non appena gli altri bambini videro che il gigante non era più cattivo, ritornarono di corsa e con essi venne la primavera.*

— *Bambini, ora questo è il vostro giardino,* — disse il gigante e con un grande martello buttò giù il muro. *La gente che andava al mercato notava il gigante giocare con i bambini nel giardino più bello che avessero mai visto.*

— *Dov'è il vostro piccolo amico?* — chiese il gigante. — *Il bambino che ho messo sull'albero?*

Il gigante lo amava più di tutti perché lo aveva baciato.

— *Non lo sappiamo,* — risposero i bambini.

— *Dovete dirgli che domani deve assolutamente venire,* — disse il gigante.

Ma i bambini risposero che non sapevano dove abitasse e che non l'avevano mai visto prima, allora il gigante si sentì molto triste.

Ogni pomeriggio, dopo la scuola, i bambini venivano a giocare con il gigante. Ma il bambinetto non si vide più. Il gigante era molto buono con tutti, ma riveleva il suo piccolo amico.

Gli anni passarono, e il gigante diventò vecchio e debole.

L'essere girò la testa ovoidale verso Fabietto e gli domandò triste: — Perché il gigante diventa vecchio e debole?

Da piccolo Fabietto aveva visto un film in bianco e nero di cui non ricordava il titolo ma era la storia di un circo in cui vivevano tutti scherzi della natura. Nani con la capoccia a cono, gemelli siamesi, donne con la barba.

Quel film di merda non l'aveva fatto dormire per mesi.

Ma adesso ne aveva uno davanti al cui confronto quelli dei film erano modelli di Armani. Aveva due guance paffute e una bocca larga da cui spuntavano una chiostra di denti piccoli, aguzzi e distanti tra loro. Appena sopra, un naso rincagnato divideva gli occhi piccoli e neri come due liquirizie sormontati da un unico sopracciglio. A occhio e croce doveva aver passato i quaranta.

— Allora, perché diventa vecchio e debole? Non lo capisco.

Fabietto usò un tono il più rassicurante possibile. — Perché passa il tempo... e uno diventa vecchio. È la vita.

L'orco si accigliò e poi gli chiese: — Dov'è nonna?

Nooo. Questo è il nipote della vecchia. Quello che non doveva far salire il cane sul letto. Aspetta, come si chiamava... Flavio! — ... Flavio? — provò.

Il mostro si batté il petto contento. — Io sono Flavio. Te?

— Io... Fabio.

Flavio inclinò la testa di lato, come fanno certe volte i cani quando prestano attenzione al padrone: — Giochiamo?

Fabietto guardò i pezzi di Lego insanguinati sulla moquette. — Certo. Come no? Adesso zio Fabio va un attimo al bagno, poi torna. Tu stai qua, buono -. Lentamente si alzò. Era così terrorizzato che non sentiva nemmeno il dolore alla gamba. Senza perdere d'occhio l'omone si avvicinò alla porta.

Il gigante lo osservava in silenzio mentre un rivolo di bava gli colava dall'angolo della bocca.

Fabietto afferrò la maniglia della porta. — Mo' torno eh. E poi giochiamo.

All'improvviso la creatura urlò: — Nonna!? Nonna dov'è andata?! Quando torna?

Confessare a Flavione che nonnina era schiattata non gli sembrava un'idea brillante. — Mo' arriva. Tranquillo. Tu sta' buono qui. Va bene?

Il gigante alzò un dito e indicò la gamba maciullata di Fabietto. — Bua? Fatto bua?

— No, no. Non è niente. Mo' però stai buono.

Flavione fece segno di sí con la testa.

Forse lo scherzo della natura non era così pericoloso.

Trascinandosi la gamba Fabietto uscì dalla stanza. Si poggiò sul muro e riprese fiato.

— Madre de Dios... madre de Dios...

A terra, stesa in una pozza di sangue, c'era una colf peruviana sventrata come un galletto alla diavola. A differenza del cocker in cucina, la sudamericana era ancora viva.

— Ayuda me... te prego... — si lamentava e muoveva lentamente le mani stringendo l'aria. Dal ventre le fuoriuscivano metri di intestino violaceo, il fegato, il pancreas e altre frattaglie. — Ahy... dolor... punzada muy, muy fuerte... ayuda me per pietà de Dios y de lo Espiritu Santo!

Fabietto non sapeva che cazzo fare e allora vomitò.

— Ma che cazzo...? Ma che cazzo? — Si avvicinò alla cameriera. Le piante dei piedi gli si incollavano al sangue caldo e denso della poveretta. — Chi è stato?

La donna roteò gli occhi spiritati e sussurrò: — Flaviooo...

— Cativa! Lei cativa forte forte!

Flavio era alle sue spalle. La testa quasi sfiorava il soffitto. Immenso e peloso indicava la colf. — Iolanda non gioca con me.

Fabietto si coprì il capo con le braccia.

— Io gioco. Io sono buono. Lei cativa forte forte —. Allungò uno dei suoi braccioni e afferrò un'ansa di intestino della sudamericana e cominciò a tirare, come fosse una rete da pesca.

— Ahhhhhhh... Madre de Dioooooossss! Che doloorr! — si dibatteva la peruviana come un cefalo di fiume appena pescato.

Fabietto si alzò e scappò. Mentre scivolava nella pozza di sangue vide Flavione che mordeva le interiora della donna. — Fame! Voglio il Pinguí! Dov'è nonna!? Cativa! — urlava sputando tocchi di carne sanguinolenta sul parquet.

Fabietto chiuse la porta della stanza della domestica e urlando si trascinò fino al balcone. Serrò le grate. Infilò il braccio fra le sbarre e girò la chiave. La tolse dalla serratura e se la intascò. — Tie'! Flavione gioca su 'sto cazzo!

Poi reggendosi la gamba rotta si aggrappò alla balaustra e cominciò a urlare: — Aiutoooo! Aiutoooo! Ve pregooo! — Afferrò un vaso e lo scagliò di sotto. Esplose sul parabrezza di un'Audi A4. Il rumore rimbombò per tutta via Gramsci. Dal portone uscì il custode che guardò subito in alto.

— Portiere! Aiutami! Aiutami mi ammazzanooo! Corri! Corri!

L'uomo si mise le mani intorno alla bocca: — Che succede?

— Sono chiuso qua fuori... Veloce, dentro c'è un pazzo!

Il custode se ne stava imbambolato sul marciapiede.

— Ahòò! Aiutami, fa' qualcosa! Questo m'ammazza!

Finalmente il portiere uscì dal torpore. — Ho le chiavi. Arrivo.

— Nooooo. Non puoi aprire. La serratura è rotta!

Il portiere allargò le braccia impotente. — Che devo fare?

— E che ne so? Sei tu il portiere.

— Passo dal tetto?

— Bravo. Corri.

Il portiere sparì nel palazzo.

Fabietto fece un bel respiro, prese il bastone dell'ombrellone e lo impugnò come fosse una mazza da baseball.

— A George Clooney. Vie' a gioca', vie', che te do 'na randellata che ti mando sotto spirito all'università!

9.

Erano passati cinque minuti.

George Clooney non s'era fatto vivo. E nemmeno il portiere.

Fabietto col tubo dell'acqua arrotolato intorno alla gamba e il bastone dell'ombrellone fra le mani sembrava Teseo che aspettava il Minotauro nell'ultima stanza del labirinto.

— Eccomi!

Fabietto alzò gli occhi e sul tetto, sopra il terrazzo, si stagliò l'esile figura dell'anziano portiere.

— Che cosa succede?

— Dentro c'è Flavio che s'è magnato la spagnola!

Il portiere lo guardò perplesso. — Flavio? Chi è Flavio?

— È il nipote della contessa.

— Ma la contessa sta in ospedale. Quale nipote?

— A portie' tirami fuori che poi te spiego. Sbrigati.

Il portiere annuí. — Aspetti. Mi procuro una corda e sono da lei!

Fabietto imprecò. — Veloce, cazzo!

— Giochiamo?

Flavione era dietro le sbarre della grata. Nella destra stringeva la colonna vertebrale a cui era appeso il busto della sudamericana.

Fabietto guardò in su. — Daje portie'! Sbrigati!

— Giochiamo? — fece il mostro sollevando i poveri resti della colf. — Guarda che ho!

Fabietto strinse la mazza tra le mani sudate mentre l'intonaco intorno ai cardini dell'inferriata si sbriciolava sotto gli scossoni del gigante.

— Figliolo! — Sul tetto era riapparso il portiere. — Eccomi. Tieni! — e gettò una corda sul terrazzo. — Aggrappati!

Fabietto mollò il bastone e zoppicò verso la fune che penzolava accanto alla fontanella.

Stava per afferrarla quando ci fu uno schianto terribile. La grata era a terra.

Flavio irruppe sul terrazzo come un gorilla che sbuca dal folto della giungla urlando e agitando le braccia.

— Oddio, ma cos'è?! — Il custode da sopra il tetto non credeva ai suoi occhi.

Fabietto stava per aggrapparsi alla corda quando Flavione gli si parò davanti. Allora si coprì il volto con le braccia pronto a rendere l'anima al Padreterno.

— Giochiamo!

Fabietto si fece ancora più piccolo e poi gli uscì: — Uno, due, tre, stella! — e contemporaneamente si tolse le mani dalla faccia.

Flavione rimase un attimo perplesso, poi s'immobilizzò con la lingua fra i denti e le mani tese in avanti.

— Forza giovanotto aggrappati! — gridò da sopra il portiere.

Fabietto si girò e afferrò la corda, ma Flavione riprese vita urlando: — Stella! — E come un frate campanaro acchiappò la corda e con uno strattone tirò giù il portiere.

L'anziano dipendente del condominio si schiantò sul terrazzo con un rumore di ossa spezzate. — Ahhhhhhh!

Flavio Tombolino Scanziani si avvicinò, gli puntò un dito contro e gli disse: — Nonna dice che tu non pulisci le scale!

Poi, con la stessa facilità con cui una persona normale solleva una bambola, lo sollevò e lo scagliò oltre la balaustra.

— Nooooo! — urlò Fabietto mentre il portiere volava giù e si frantumava sul tetto di una Volvo facendo esplodere il lunotto posteriore in una fontana di cristallo e sangue.

— Pezzo di merdaaaaa! — Fabietto raccolse da terra il bastone dell'ombrellone. — T'ammazzo!

La mazza fendette l'aria con un sibilo e colpì la tempia destra del gigante. Il bastone gli tremava fra le mani. Flavione sulle prime sembrò non avesse sentito nulla. Poi si portò la mano alla testa e si intristì: — Ahia. Bua.

Fabietto sollevò l'arma e con tutta la forza che aveva gliela mollò di nuovo sulla tempia.

L'energumeno barcollò incredulo e abbassò le braccia: — Basta!

Fabietto stava per dargli la mazzata finale, ma Flavio lo disarmò afferrando il bastone e gettandolo di sotto, e poi lo guardò negli occhi: — Cativo. Lo dico a nonna...

Il mostro con un'agilità inaspettata fece un salto e afferrò il polso di Ricotti. Dette uno strattone. Il braccio di Fabietto si staccò dal tronco con un colpo secco.

Il ragazzo si guardò la spalla. Quella che spuntava fra i tendini e i muscoli e i pezzi di cartilagine doveva essere la sua clavicola. Lo scheletro umano lo conosceva bene, perché l'avevano rimandato in scienze per tre anni di seguito.

Che sensazione singolare, continuava a sentire il braccio al solito posto, addirittura gli pareva di poter stringere le dita eppure il gigante lo brandiva come una clava.

Che ci vuole fare?

La risposta gli arrivò subito quando venne colpito in faccia dal suo stesso bicipite per tre volte di seguito. Il primo colpo gli sfondò lo zigomo, il secondo gli fece esplodere un timpano e il terzo gli portò via il resto dei denti.

Fabietto Ricotti andò al tappeto.

10.

... Una mattina d'inverno, mentre si vestiva, il vecchio gigante guardò fuori dalla finestra. Ora non odiava più l'inverno perché sapeva che era soltanto la primavera addormentata quando i fiori si riposano.

A un tratto si fregò gli occhi stupito. Nell'angolo più remoto del giardino c'era un albero interamente ricoperto di fiori bianchi. Dai rami d'oro pendevano frutti d'argento e sotto stava il bambinetto che aveva amato.

Fabietto Ricotti era accasciato fra pezzi di Lego e macchinine della Mattel. Flavio era seduto per terra accanto a lui. Il busto poggiato sul letto, gli dava le spalle e teneva in una mano il mangiadischi.

Fabietto si sentiva come se si stesse sciogliendo, un tocco di burro su una padella. Provava a tenere gli occhi aperti, ma non ci riusciva. Era così stanco...

Si guardò. Sembrava che l'avessero immerso in una piscina piena di sangue. Il suo braccio se ne stava appoggiato sulla pista Polistil sotto la finestra.

Non riusciva a tenere la testa dritta. Non avrebbe mai pensato di morire prima di nonna Flaminia. Non ci sentiva quasi piú. Anche il suo respiro era lontano e il mangiadischi sembrava soffocato da mille coperte.

... Il gigante scese di corsa e, sprizzante di gioia, uscì nel giardino e s'avvicinò al bambino. Quando gli fu vicino avvampò di collera e disse:

— Chi ha osato ferirti? — perché il bambino aveva il segno dei chiodi sul palmo delle mani e sui piedi.

— Chi ha osato ferirti? — ripeté il gigante. — Dimmelo e io prenderò la mia grossa spada e lo ucciderò.

— No, — rispose il bambino. — Queste sono solo le ferite dell'amore.

— Chi sei? — chiese il gigante. Uno strano stupore s'impossessò di lui e s'inginocchiò davanti al bambino.

Il bambino gli sorrise e disse:

— Un giorno mi lasciasti giocare nel tuo giardino, oggi verrai a giocare nel mio giardino, che è il Paradiso.

Quando nel pomeriggio i bambini entrarono di corsa nel giardino trovarono il gigante morto, ai piedi dell'albero tutto ricoperto di candidi fiori.

Flavio si girò verso Fabietto. Aveva un occhio iniettato di sangue e una lacrima rossa gli scorreva sulla guancia. — Io lo so tu chi sei.

Con uno sforzo sovrumano Fabietto riuscì a dire: — Chi... sono?

Il gigante sorrise appena. Aveva i denti impiasticciati di sangue. — Sei il bambinetto — . Con fatica sollevò la mano e indicò il moncherino — ... e quelle sono le ferite dell'amore. Ora mi porti in Paradiso, vero?

— Sí... tranquillo... — Fabietto richiuse gli occhi e si abbandonò sulla moquette. La testa del gigante gli si poggiò sul grembo.

— Ho paura... — disse Flavione con un filo di voce, mentre il sangue gli usciva dalla bocca insieme a bollicine d'aria. — Non... ci vedo... piú.

— Non ti preoccupare Flavio. È un attimo.

— *Finisce cosí, questa favola breve se ne va... il disco fa clic e vedrete fra un po' si fermerà... ma aspettate e un'altra ne avrete. C'era una volta il cantafiabe dirà e un'altra favola comincerà... comincerà... comincerà...*

(2008)

La favola del *Gigante egoista* è di Oscar Wilde.

Il valzer del moscerino (L. Zanin / A. Della Giustina), 1968, Cervino Edizioni Musicali.

Annexe 2. The Selfish Giant, Oscar Wilde

Every afternoon, as they were coming from school, the children used to go and play in the Giant's garden.

It was a large lovely garden, with soft green grass. Here and there over the grass stood beautiful flowers like stars, and there were twelve peach-trees that in the spring-time broke out into delicate blossoms of pink and pearl, and in the autumn bore rich fruit. The birds sat on the trees and sang so sweetly that the children used to stop their games in order to listen to them. 'How happy we are here!' they cried to each other.

One day the Giant came back. He had been to visit his friend the Cornish ogre, and had stayed with him for seven years. After the seven years were over he had said all that he had to say, for his conversation was limited, and he determined to return to his own castle. When he arrived he saw the children playing in the garden.

'What are you doing here?' he cried in a very gruff voice, and the children ran away.

'My own garden is my own garden,' said the Giant; 'any one can understand that, and I will allow nobody to play in it but myself.' So he built a high wall all round it, and put up a notice-board.

TRESPASSERS
WILL BE
PROSECUTED

He was a very selfish Giant.

The poor children had now nowhere to play. They tried to play on the road, but the road was very dusty and full of hard stones, and they did not like it. They used to wander round the high wall when their lessons were over, and talk about the beautiful garden inside.

'How happy we were there,' they said to each other.

Then the Spring came, and all over the country there were little blossoms and little birds. Only in the garden of the Selfish Giant it was still Winter. The birds did not care

to sing in it as there were no children, and the trees forgot to blossom. Once a beautiful flower put its head out from the grass, but when it saw the notice-board it was so sorry for the children that it slipped back into the ground again, and went off to sleep. The only people who were pleased were the Snow and the Frost. 'Spring has forgotten this garden,' they cried, 'so we will live here all the year round.' The Snow covered up the grass with her great white cloak, and the Frost painted all the trees silver. Then they invited the North Wind to stay with them, and he came. He was wrapped in furs, and he roared all day about the garden, and blew the chimney-pots down. 'This is a delightful spot,' he said, 'we must ask the Hail on a visit.' So the Hail came. Every day for three hours he rattled on the roof of the castle till he broke most of the slates, and then he ran round and round the garden as fast as he could go. He was dressed in grey, and his breath was like ice.

'I cannot understand why the Spring is so late in coming,' said the Selfish Giant, as he sat at the window and looked out at his cold white garden; 'I hope there will be a change in the weather.'

But the Spring never came, nor the Summer. The Autumn gave golden fruit to every garden, but to the Giant's garden she gave none. 'He is too selfish,' she said. So it was always Winter there, and the North Wind, and the Hail, and the Frost, and the Snow danced about through the trees.

One morning the Giant was lying awake in bed when he heard some lovely music. It sounded so sweet to his ears that he thought it must be the King's musicians passing by. It was really only a little linnet singing outside his window, but it was so long since he had heard a bird sing in his garden that it seemed to him to be the most beautiful music in the world. Then the Hail stopped dancing over his head, and the North Wind ceased roaring, and a delicious perfume came to him through the open casement. 'I believe the Spring has come at last,' said the Giant; and he jumped out of bed and looked out.

What did he see?

He saw a most wonderful sight. Through a little hole in the wall the children had crept in, and they were sitting in the branches of the trees. In every tree that he could see there was a little child. And the trees were so glad to have the children back again that they had covered themselves with blossoms, and were waving their arms gently above

the children's heads. The birds were flying about and twittering with delight, and the flowers were looking up through the green grass and laughing. It was a lovely scene, only in one corner it was still Winter. It was the farthest corner of the garden, and in it was standing a little boy. He was so small that he could not reach up to the branches of the tree, and he was wandering all round it, crying bitterly. The poor tree was still quite covered with frost and snow, and the North Wind was blowing and roaring above it. 'Climb up! little boy,' said the Tree, and it bent its branches down as low as it could; but the little boy was too tiny.

And the Giant's heart melted as he looked out. 'How selfish I have been!' he said; 'now I know why the Spring would not come here. I will put that poor little boy on the top of the tree, and then I will knock down the wall, and my garden shall be the children's playground for ever and ever.' He was really very sorry for what he had done.

So he crept downstairs and opened the front door quite softly, and went out into the garden. But when the children saw him they were so frightened that they all ran away, and the garden became Winter again. Only the little boy did not run, for his eyes were so full of tears that he did not see the Giant coming. And the Giant stole up behind him and took him gently in his hand, and put him up into the tree. And the tree broke at once into blossom, and the birds came and sang on it, and the little boy stretched out his two arms and flung them round the Giant's neck, and kissed him. And the other children, when they saw that the Giant was not wicked any longer, came running back, and with them came the Spring. 'It is your garden now, little children,' said the Giant, and he took a great axe and knocked down the wall. And when the people were going to market at twelve o'clock they found the Giant playing with the children in the most beautiful garden they had ever seen.

All day long they played, and in the evening they came to the Giant to bid him good-bye.

'But where is your little companion?' he said: 'the boy I put into the tree.' The Giant loved him the best because he had kissed him.

'We don't know,' answered the children; 'he has gone away.'

'You must tell him to be sure and come here to-morrow,' said the Giant. But the children said that they did not know where he lived, and had never seen him before; and the Giant felt very sad.

Every afternoon, when school was over, the children came and played with the Giant. But the little boy whom the Giant loved was never seen again. The Giant was very kind to all the children, yet he longed for his first little friend, and often spoke of him. 'How I would like to see him!' he used to say.

Years went over, and the Giant grew very old and feeble. He could not play about any more, so he sat in a huge armchair, and watched the children at their games, and admired his garden. 'I have many beautiful flowers,' he said; 'but the children are the most beautiful flowers of all.'

One winter morning he looked out of his window as he was dressing. He did not hate the Winter now, for he knew that it was merely the Spring asleep, and that the flowers were resting.

Suddenly he rubbed his eyes in wonder, and looked and looked. It certainly was a marvellous sight. In the farthest corner of the garden was a tree quite covered with lovely white blossoms. Its branches were all golden, and silver fruit hung down from them, and underneath it stood the little boy he had loved.

Downstairs ran the Giant in great joy, and out into the garden. He hastened across the grass, and came near to the child. And when he came quite close his face grew red with anger, and he said, 'Who hath dared to wound thee?' For on the palms of the child's hands were the prints of two nails, and the prints of two nails were on the little feet.

'Who hath dared to wound thee?' cried the Giant; 'tell me, that I may take my big sword and slay him.'

'Nay!' answered the child; 'but these are the wounds of Love.'

'Who art thou?' said the Giant, and a strange awe fell on him, and he knelt before the little child.

And the child smiled on the Giant, and said to him, 'You let me play once in your garden, to-day you shall come with me to my garden, which is Paradise.'

And when the children ran in that afternoon, they found the Giant lying dead under the tree, all covered with white blossoms.

IV. Bibliographie

Recueil de nouvelles dont est extraite *Giochiamo* ?

AMMANITI, Niccolò, *Il momento è delicato*, Torino, Giulio Einaudi Editore (Stile Libero), 2012.

Traductologie

ECO, Umberto, *Dire presque la même chose : expériences de traduction*, Paris, Grasset & Fasquelle, 2006.

GUIDÈRE, Mathieu, *Introduction à la traductologie*. Bruxelles, édition Groupe de Boeck. 2^{ème} édition, 2011.

LEDERER, Marianne, *La traduction aujourd'hui*. Caen, édition Lettres modernes Minard (collection Cahiers Champollion), 2006.

OUSTINOFF, Michaël, *La traduction*. Paris : édition Que Sais-je ? 2^{ème} édition, 2007.

OSIMO, Bruno, *Manuale del traduttore : guida pratica con glossario*. Milan, édition Ulrico Hoepli, 3^{ème} édition, 2011.

Niccolò Ammaniti

AMMANITI, Niccolò, *Anna*, traduit de l'italien par Myriem Bouzaher, Paris, édition Grasset & Fasquelle, 2016.

AMMANITI, Niccolò, *Che la festa cominci*, Torino, Giulio Einaudi Editore (Stile Libero), 2009.

AMMANITI, Niccolò, *Fango*, Milano, Arnoldo Mondadori Editore (Piccola Biblioteca Oscar), 1996.

AMMANITI, Niccolò ; BRANCACCIO, Luisa ; CAREDDA, Paolo ; GALIAZZO, Matteo ; GOVERNI, Massimiliano ; LUTTAZZI, Daniele ; NOVE, Aldo ; PINKETTS, Andrea G. ; MASSARON, Stefano [... e al.], *Gioventù Cannibale*, a cura di Daniele Brolli, Torino, Giulio Einaudi Editore (Stile Libero), 1996.

AMMANITI, Niccolò, *Io non ho paura*, Torino, Giulio Einaudi Editore (Stile Libero Noir), 2001.

AMMANITI, Niccolò, *Je n'ai pas peur*, traduit de l'italien par Myriem Bouzaher, Paris, édition Grasset & Fasquelles, 2002.

Oscar Wilde

WILDE, Oscar, *Le Prince heureux et autres contes*, Édition publiée sous la direction de Jean Gattégno ; introduction par Pascal Aquien ; textes traduits, présentés et annotés par Véronique Béghain, Paul Bensimon, Jean Besson... [et al.], Paris, Gallimard, 1996.

Dialecte italien

MARCATO, Carla, *Dialetto, dialetti e italiano*, Bologna, Il Mulino (Itinerari), 2002.

Contexte italien

LAZAR, Marc et MARTAUD-BONUCCI, Marie-Anne, *L'Italie des années de plomb. Le terrorisme entre histoire et mémoire*, Paris, édition Autrement (Collection Mémoires/Histoire), 2010.

Splatterpunk français

PATRICOT, Aymeric, *L'homme qui frappait les femmes*, Paris, Éditions Léo Scheer, 2013.